Palat. L x 9 c 5

HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITÉ.

TOME TROISIE'ME.

A AMSTERDAM,
Chez ZACHARIE CHATELAIN.

M. DCC. XLV.

HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITÉ.

TARPEIA,

Sous Romulus premier Roy de Rome.

L'HISTOIRE de la fondation de Rome ne pouvoit manquer d'avoir des circonstances merveilleuses : il falloit bien qu'une Ville destinée à donner des Loix à l'Univers, & qui devoit être un jour la Capitale du monde connu, eût des commencemens qui répandissent de l'éclat

juſques ſur ſon Berceau. L'orgueil Romain inventa les fables les plus ingénieuſes: on ſuppoſa qu'un Dieu avoit honoré une mortelle de ſes careſſes, pour donner le jour au Fondateur de cette Ville fameuſe; & comme elle devoit porter plus loin qu'aucune autre la gloire de ſes armes, on publia que Mars, le redoutable Dieu de la Guerre, avoit pu ſeul faire preſent à la terre, d'un fils digne de fonder une Ville, dont les Citoyens devoient être autant de Soldats, où l'homme de Robe ſeroit homme de Guerre, & où les Généraux ſe prendroient ſouvent à la charrue. On porta même la vénération ſi loin, qu'on fit de Rome, une Déeſſe, & que le génie de cette Ville fut adoré, comme celui des Héros, & des demi Dieux.

Toutes ces images que l'orgueilleuſe Antiquité s'eſt plûe d'embellir, ont des principes plus ſimples,

& ramenées aux faits, elles fourniſſent des événemens ſinguliers.

La fondation de Rome fut l'ouvrage de la politique de Numitor. Ce Prince parvenu à la Couronne par la valeur & par le courage de Rémus & de Romulus ſes petits-fils, fut bien aiſe de les éloigner ; pour n'être peut-être point obligé de leur faire part d'une autorité qu'il leur devoit, & pour avoir un prétexte de purger Albe d'un grand nombre de gens factieux, attachés à l'ancien Gouvernement. Ainſi la fondation d'une autre Ville fut réſolue entre Numitor & ſes petits-fils : il leur donna pour apanage le canton où ils avoient été élevés, & pour Sujets ceux des ſiens qu'il crut diſpoſés à remuer.

Les deux freres ſortis d'Albe ne s'accordérent bientôt plus. La diviſion ſi facile à ſe gliſſer entre deux Puiſſances égales, ſe mit entr'eux ; chacun voulant bâtir la Vil-

le en des lieux différens, & lui donner ſon nom. On convint enſuite de s'en rapporter aux Dieux, & de conſulter l'augure des Oiſeaux. On accuſe Romulus d'avoir uſé de ſupercherie envers ſon frere; car comme Rémus lui diſoit qu'il avoit vû ſix Vautours, & qu'il lui demandoit combien il en avoit obſervé, parce que c'étoit le plus grand nombre qui devoit ſervir de déciſion, Romulus qui en apperçut alors douze, qu'ai-je à faire, dit-il, de vous dire combien j'en ai vû? Voyez vous-même ceux-ci.

C'étoit manquer à l'engagement fait avec Rémus; il s'en indigna; & le Peuple ayant pris parti dans cette querelle, bientôt on en vint aux mains: il y eut beaucoup de ſang répandu dans ce combat, où quelques-uns ont dit que Rémus fut tué: d'autres rapportent différemment la mort de ce Prince. Quoiqu'il en ſoit Romulus reſta ſeul maître de la Colonie.

La Ville fut donc bâtie, & elle fut appellée Rome du nom de ſon Fondateur. Il s'appliqua alors à lui donner la forme de ſon gouvernement; il la diviſa en trois Tribus, à la tête de chacune deſquelles il mit un Chef, diſtingué par ſon mérite; & chaque Tribu en dix *Curies*, dont il donna le commandement à autant de ſes meilleurs Officiers. Il fit enſuite la diſtribution des terres, réſervant un Domaine particulier pour l'Etat & pour le ſervice des Temples.

Le nombre des Habitans ne ſe montoit encore qu'à trois mille hommes de pied, & à trois cens chevaux. Cependant pour le maintien de la ſubordination, il les diviſa en deux Ordres; l'un compoſé de la Nobleſſe & des plus riches, qui furent appellés *Patriciens*; & l'autre, des petites gens & des pauvres, qui furent nommés *Plebeiens*,

que leur condition excluoit des charges & des emplois publics.

Pour le gouvernement de l'Etat, le Roy créa cent Conſeillers parmi les plus ſages de la Ville : cette Aſſemblée fut nommée Sénat. Mais afin de conſerver ſon autorité particuliére, Romulus ſe fit une garde de trois cens hommes, qu'il choiſit parmi les plus robuſtes & les plus courageux des trois Tribus. Enfin, il régla les fonctions du Sénat & les ſiennes, ſe réſervant pour lui la Souveraine Sacrifiture, la garde des Loix, l'entretien des Traités, la connoiſſance des plus grands crimes, le pouvoir de convoquer le Peuple, d'aſſembler le Sénat, & de dire ſon avis le premier ; le commandement des Armées, & une puiſſance abſolue dans la Guerre.

Tout ſe décidoit cependant dans le Sénat à la pluralité des voix, & le Roy lui-même y étoit ſoumis. Le Peuple exclus de la Magiſtratu-

re, avoit pourtant droit d'élire les Magiſtrats, & de juger des affaires que le Prince lui propoſoit; mais ſon Jugement ne paſſoit pour Loi, que lorſqu'il étoit confirmé par le Sénat.

Cette Puiſſance ne pouvoit ſe ſoutenir long-temps ſans le ſecours de ſes voiſins. Les Romains n'avoient point de femmes, & les autres Villes leur en refuſoient, ne pouvant ſe réſoudre, diſoient-elles, à prendre pour alliés, des gens preſque tous nés dans la baſſeſſe & dans l'obſcurité.

Romulus avoit envoyé ſes Ambaſſadeurs à Tatius le chef & le plus puiſſant des Sabins, perſuadé qu'en le gagnant, ſon exemple entraîneroit tous les autres. Ce Prince faiſoit alors les préparatifs du mariage de ſa fille Herſilie avec Acron Roi de Cénine : cette ſolemnité attiroit à la ſuite de Tatius, les Principaux de la Nation.

Ce fut dans cette pompeuſe occaſion que Romulus fit paroître ſes Ambaſſadeurs.

Tatius s'étoit acquis beaucoup de crédit parmi les ſiens ; il avoit l'ame noble, & toutes les vertus qui pouvoient donner de l'éclat à la dignité de Commandant dont il étoit revétu. Herſilie étoit belle & vertueuſe, & dans une grande dépendance des volontés de ſon pere ; elle épouſoit Acron ſans répugnance, comme ſans inclination, obéiſſant ſeulement aux ordres de Tatius.

La négociation des Ambaſſadeurs Romains avançoit toujours lentement : Romulus crut que ſa préſence la rendroit plus prompte ; il partit de Rome ſous prétexte d'aller conférer avec Numitor ſur cette importante affaire, & il ſe rendit déguiſé auprès de ſes Ambaſſadeurs. Son deſſein étoit de reſter caché chez eux, & de leur

donner seulement de vive voix, les instructions dont ils pouvoient avoir besoin. Mais la curiosité l'entraîna un jour à leur suite, au Temple où Tatius devoit consulter les Auspices sur le mariage de sa fille.

Jamais jour n'avoit été si beau; il sembloit que le Ciel s'interessât aux vœux d'Acron, & que le Soleil répandît exprès une lumiére plus vive & plus brillante. Le Temple étoit jonché de fleurs, & les Autels ornés de festons & de guirlandes, faisoient fumer l'encens & les parfums les plus précieux, dans des foyers d'argent. Tatius étoit debout accompagné d'Acron, & les Grands un peu éloignés, sembloient demander aux Dieux que les présages fussent tels que le Prince de Cénine les désiroit.

Hersilie paroissoit attendre sans inquiétude la fin de la cérémonie: elle étoit de l'autre côté de l'Au-

tel, & vis-à-vis d'Acron, accompagnée des femmes de ſa ſuite. Romulus attentif à tout, ne put la voir ſans en être ému; elle avoit l'air ſi ſage & ſi modeſte, qu'il ne ſe ſentit plus de force que pour l'aimer. Quel bonheur pour Acron, s'écria-t-il, d'être l'époux de la fille de Tatius! & quel malheur de l'avoir vûe, & de la voir entre les bras d'un autre! Il ſe tut, & il attendit en tremblant, la fin de la cérémonie.

Les Auſpices cependant ne ſe trouvérent pas favorables, & Tatius fut menacé des plus grands malheurs, s'il achevoit cette alliance: on vit l'inquiétude & le deſeſpoir peint dans les yeux de Tatius & d'Acron. La ſeule Princeſſe ne parut point émue de l'événement; comme elle épouſoit Acron ſans amour, elle vit éloigner ſon Hymen ſans douleur: ſon indifférence parut bientôt aux

yeux de Romulus ; il n'examinoit qu'elle : il ſe flatta que le Prince de Cénine ne ſeroit jamais un Rival bien redoutable.

Les préſages ayant continué d'être mauvais, Tatius reſſortoit du Temple, réſolu de différer de marier ſa fille, & d'appaiſer cependant le courroux des Dieux par de nouveaux Sacrifices, lorſque le Ciel ſe couvrit tout à coup d'un nuage épais, qui fit ſucceder la nuit la plus obſcure, au jour le plus ſerein. Un horrible ſifflement ſe fit entendre dans les airs, & la foudre jointe aux éclairs, ſembla menacer la terre d'un nouvel embraſement. Déja on ne ſe voyoit plus ; & ce qui redoubloit l'épouvante, un affreux tremblement ébranla les fondemens du Temple, & cauſa des ſecouſſes ſi violentes dans tous les environs, que les plus hardis en furent effrayés. Les cris des femmes, ceux des vieil-

lards, & des enfans, augmentoient le déſordre, & répandoient partout une ſi grande terreur, qu'il n'étoit point d'ame ſi ferme, qui n'en fût émue.

L'intrépide Romulus ſentit ſeul de la joie en ce funeſte moment. L'intérêt de ſon amour le rendoit inſenſible au malheur commun, pourvu que la Princeſſe fût ſauvée. Ce prodige étoit une preuve que les Dieux n'approuvoient point le mariage d'Acron. Romulus s'avança juſqu'aux lieux où il avoit vû Herſilie, & où elle étoit reſtée ſeule moins effrayée de ſon propre péril que de celui de Tatius.

Madame, lui dit-il, les Dieux vous déſtinoient un autre époux qu'Acron; & ce tremblement dont ils affligent la terre, eſt un déſaveu viſible de votre engagement. Venez attendre ailleurs les volontés du Ciel, & fuyez loin d'un Prince qu'on vous donne contre leur gré.

Cette voix inconnue à la Princeſſe, la frayeur dans laquelle cette aventure l'avoit jettée, ſur-tout un mouvement involontaire la déterminérent à ſuivre Romulus. Je vous guiderai, lui diſoit-il, par des chemins aſſurés ; ce Temple eſt prêt à tomber ; préſervez vous d'être accablée ſous ſes ruines, & venez chercher un aſyle où les Dieux vous l'ont préparé. Ils conduiront Tatius, ou du moins ils prendront ſoin de ſes jours ; mais je ne réponds pas de ceux d'Acron, s'il s'opiniâtre de vouloir être votre époux.

La Princeſſe ſuivoit Romulus, plutôt guidée par ſa crainte que par aucun motif raiſonnable ; ignorant en quels lieux elle alloit, & même ceux où elle étoit. Le mal augmentoit au lieu de diminuer, & Romulus marchant lui-même au hazard ; ne ſçavoit où ſes pas s'adreſſoient, lorſqu'après avoir

erré long-temps, il ſe trouva enfin à l'entrée d'un bois où il s'arrêta, & où il crut qu'enfin la Princeſſe devoit être en ſureté.

Herſilie n'étoit pas encore revenue de ſa frayeur; mais quand enfin elle ſe fut remiſe, & qu'elle fit réflexion qu'elle étoit ſeule dans ce bois, abandonnée à la conduite d'un inconnu, éloignée de Tatius, & de ſon Amant, ignorant même ce qu'ils étoient devenus, elle fut touchée d'une autre crainte: elle blâma alors ſa crédulité; & n'oſant cependant déclarer ſa peine, elle demandoit tout bas aux Dieux, qu'ils y miſſent fin, lorſque le calme commença de ſe rétablir, que le vent s'appaiſa tout d'un coup, que la terre ſembla ſe raffermir, & qu'enfin le Soleil écarta les nuages, & rendit au jour ſa premiére beauté.

Herſilie jetta alors un regard timide ſur Romulus, & enſuite elle

baiſſa les yeux. Le Roy s'apperçut bien de ſon embarras ; il la regarda à ſon tour, & lui laiſſant entrevoir une partie de l'amour dont il brûloit déja, Madame, lui dit-il avec beaucoup de reſpect, les Dieux ne vous ont point deſtinée pour Acron, ou s'il en eſt ainſi, j'augurerois mal d'un mariage dont les malheureux Auſpices ont été ſuivis d'un horrible tremblement de terre. Vous êtes ſans doute appellée à une plus grande fortune, & je ne me perſuade point que vous la trouviez digne de vous avec Acron. Cependant m'eſt il permis, adorable Herſilie, de profiter d'une circonſtance que je ne retrouverai peut-être jamais : Au moment que j'arrive à la Cour de Tatius, les appas de ſa fille ſont le premier objet qui frappe mes yeux. Ah ! Madame, que ne m'eſt il permis de vous exprimer l'empire qu'ils ont pris ſur moi ! Il m'en coûte la liber-

té pour vous avoir vûe, & ce n'eſt pas encore le plus cruel de mes maux. Ce qui me comble du plus mortel déplaiſir, c'eſt que nul eſpoir ne me reſte, & que la vertueuſe Herſilie ſemble être née pour combler d'autres vœux que les miens.

Les circonſtances de cette déclaration, le merveilleux de la rencontre, un trouble intérieur dont la Princeſſe étoit encore ſaiſie, le ſouvenir du danger qu'elle avoit couru, une diſpoſition naturelle à la ſuperſtition, & peut-être un commencement d'inclination lui faiſoient enviſager Romulus comme un homme extraordinaire, & preſque divin: elle ſe ſentit ſaiſie d'un certain reſpect qui l'obligea de meſurer ſa réponſe. Seigneur, dit-elle, (car je croi pouvoir vous donner ce titre, & je juge à vous voir & à vous entendre, que la nobleſſe de votre origine répond à celle de votre phſiyonomie,) j'ignore enco-

re ſi les Dieux m'ont deſtinée pour être l'épouſe d'Acron : je n'ai conſulté ſur ce choix que les volontés de mon pere. Peut-être même eus-je été plus contente de vivre encore ſans époux ; mais enfin j'obéis au devoir qui dans celles de mon rang doit toujours être la loi la plus forte. Cependant qui que vous ſoyez, qui m'oſez tenir un langage, que je ne devois attendre que de celui à qui je ſuis réſervée, j'oublie ce défaut de retenue en faveur du ſecours que vous m'avez ſi généreuſement donné, & je combats la juſtice du reſſentiment, par les impreſſions de la reconnoiſſance.

Ne craignez point, Madame, répondit Romulus, ſans s'étonner, que je pouſſe la témérité plus loin ; je ſçai meſurer le reſpect que je vous dois, & je ne croi point en ſortir en vous expoſant l'état de mon ame, en vous déclarant le

pouvoir de vos charmes, & en vous offrant des hommages que je ne rendrai jamais à d'autres : content de porter vos fers, né vertueux, & d'une naiſſance qui m'approche peut-être des Dieux, je ne vai plus me propoſer de me rendre illuſtre, que pour devenir excuſable auprès de la divine Herſilie.

Romulus ne jugea pas qu'il fût à propos de ſe declarer davantage, croyant devoir ce ménagement à ſa dignité, à celle de la Ville qu'il avoit bâtie, & à la ſûreté de ſes habitans. Quelques gens qui cherchoient la Princeſſe de la part de Tatius, parurent à l'entrée du bois: elle vint auſſi-tôt à eux ; il lui fut aiſé de leur perſuader, que la crainte l'avoit fait fuir juſques-là. Romulus la ſuivoit de loin : il revint raſſûrer ſes Ambaſſadeurs que ſon éloignement avoit déja jettés dans de cruelles allarmes.

Tatius & Acron ne purent diſſi-

nuler leurs troubles aux yeux
'Herſilie : elle ſçut en arrivant
ue ſon Mariage étoit differé, &
ue c'étoit ce qui cauſoit la peine
u Prince de Cénine : elle ne put
tre inſenſible à cette nouvelle : les
iſcours de Romulus lui revinrent
l'eſprit ; & comme elle n'avoit
mais eu d'inclination pour Acron,
c qu'elle commençoit d'en avoir
our ſon Rival, elle ſentit une dou-
e joie que ſon engagement fût dif-
ré, ſe flattant peut-être qu'il ne
accompliroit point.

Le bruit en parvint bientôt à
omulus : alors il conçut les plus
ouces eſpérances : il chargea ſes
mbaſſadeurs de profiter des con-
nctures pour obtenir de Tatius
Princeſſe Herſilie, & il ſe diſ-
oſa de retourner à Rome, d'où
ne pouvoit s'éloigner ſans péril ;
ais il ne put ſe réſoudre à partir
ns revoir la Princeſſe : il la re-
ouva dans le bois, où elle avoit

entendu ſa premiére déclaration : il ſembloit qu'il lui fût devenu cher, depuis ce moment : Herſilie rêvoit ſeule à l'ombre d'un hêtre ; elle rougit modeſtement en appercevant Romulus ; & ce Prince s'étant approché reſpectueuſement, Seigneur, lui dit-elle, votre Oracle ſemble s'accomplir, les Dieux ſe ſont déclarés contre l'alliance que mon Pere avoit réſolu de contracter, & mon Mariage enfin eſt differé.

C'eſt, ſans doute, un grand malheur pour Acron, Madame, répondit Romulus ; mais ce n'en peut-être un pour la Princeſſe Herſilie : elle eſt née avec de ſi grandes vertus, elle a tant de qualités adorables, que les plus grands Rois de la terre ſe feroient gloire de prendre la place de celui de Céninе. Je ne porte pas ſi loin mes vûes, interrompit Herſilie, en faiſant un ſoupir qui lui échappa ; &

si mon Pere en consultoit mon inclination ; il ne se détermineroit que par la considération de la vertu. Et ce seroit aussi, repliqua Romulus, par où je tâcherois de toucher la Princesse Hersilie, s'il n'étoit encore permis de lui faire hommage de mes soupirs. Seigneur, reprit-elle aussi-tôt, la vertu doit être l'objet de toutes nos vûes ; mais elle demande encore d'autres accompagnemens ; & ce qui peut mériter par-tout notre estime, ne doit pas toujours déterminer notre choix. Madame, conclut Romulus, sans vous expliquer si la vertu dont je me pique, manque des accompagnemens qui peuvent la rendre plus recommandable, soyez sûre du moins, qu'en vous faisant connoître l'amour que j'ai pour vous, je ne vous ai point offert un Amant au-dessous d'Acron. Mais si la violence d'une passion respectueuse, si le desir de se rendre il-

luſtre par de grandes actions, ſi l'amour de la gloire, & un attachement ſincére pour la vertu, peuvent me donner quelque prix, ſoyez ſûre encore que je ſuis peut-être à ce titre ſupérieur à mon Rival.

La Princeſſe ne put répondre : cette noble audace de Romulus lui inſpira de l'admiration ; il l'avoit quittée après un profond ſalut, & elle étoit reſtée inquiete de ce bruſque départ. Sa peine redoubla les jours ſuivans, lorſqu'elle ne revit plus ſon Amant : il étoit revenu à Rome, d'où il envoya de nouveaux ordres à ſes Ambaſſadeurs de demander Herſilie pour lui.

Mais les choſes changérent bientôt de face à la Cour de Tatius ; & ce Prince ayant enfin vaincu ſes ſcrupules, il preſſoit ſa fille d'épouſer Acron.

La Princeſſe réſiſtoit reſpectueuſement aux volontés de ſon

Pere. Pourquoi, lui disoit-elle, m'avez-vous fait connoître les raisons que vous aviez d'eloigner l'alliance du Prince de Cénine? Ces raisons sont-elles moins puissantes qu'elles ne l'etoient alors? Je me suis accoutumé à ne le plus regarder comme mon Epoux; & à force de me persuader qu'il ne le seroit point, j'ai perdu cette inclination si necessaire, pour l'entretien d'un bonheur réciproque. Ces rémontrances étoient accompagnées des larmes de la Princesse. Tatius en paroissoit touché; mais enfin les instances d'Acron le forcérent de presser de nouveau sa fille. Les Ambassadeurs Romains ne crurent point devoir en cette occasion compromettre la dignité de leur Maître. Ils revinrent à Rome sans avoir entamé la négociation dont il les avoit chargés.

Romulus approuva leur conduite, & il songea à empêcher, s'il

étoit poſſible, le Mariage d'Acron: l'image de la Princeſſe étoit ſans ceſſe préſente à ſes yeux; il ne pouvoit ſans frémir, ſonger qu'un autre en alloit devenir le poſſeſſeur.

Il faiſoit conſtruire une Forteresſe ſur le Mont, connu depuis ſous le nom de Capitole, & célébre alors par celui de Saturne qui y avoit autrefois régné. Il voulut reconnoître lui-même les avenues de ce Mont, qui devoit ſervir de Boullevart à Rome. Un jour qu'il en faiſoit la viſite ſeul, il apperçut ſous terre une eſpéce de chemin frayé: la curioſité d'y deſcendre le ſaiſit; il trouva que ce chemin étoit vouté: il marcha quelque temps dans les ténébres; mais enfin il apperçut une foible lumiére, qui partoit d'une lampe attachée à la voute, & qui lui découvrit un Autel, avec la ſtatue d'un Dieu élevée au deſſus.

Romulus s'approcha reſpectueuſement

ſement de cet Autel ; il le viſita curieuſement : il fut enſuite arrêté par une inſcription en vieux Toſcan, où il lut ces paroles. » Je ſuis » CONSUS Dieu des Conſeils, » Mortel éloigne-toi de mes ſacrés » myſtéres, & ne pénétre point » dans mes inviolables ſecrets Cet honneur eſt réſervé au fils invincible du redoutable Mars : Apprens ſeulement cette parole ineffable : La fille d'Albe maîtriſera toute l'Italie : Je la vois s'élever depuis les bords fabuleux de l'Euphrate, juſques aux Roches eſcarpées de Calpé ; je la vois étendre ſes bornes juſqu'aux rives de la glaciale Thulé, & ranger ſous ſes loix les Campagnes brûlées des Gamarantes. Retire-toi, Mortel, il n'eſt permis qu'au Petit fils de Jupiter d'en apprendre davantage. Sors auſſi, fils de Mars, & va conſulter l'Oracle Tarpeien, ſur la vengeance que

» tu dois prendre des filles des » Sabins.

Romulus fut saisi d'étonnement à la lecture de cette inscription ; il connut facilement que le Dieu vouloit parler de lui, en nommant le fils de Mars ; il ne douta point non plus que la fille d'Albe ne fût Rome : Mais que devoit-il entendre par l'Oracle Tarpeien? Où le prendre? L'Italie n'en avoit point de ce nom. Comment lui-même s'y prendroit-il pour l'interroger?

Romulus reſſortit plein de joie & d'embarras ; il voyoit ſa Ville aſſûrée de l'Empire du Monde, idée qui flattoit ſon ambition ; mais il craignoit de rendre l'Oracle inutile, faute de pouvoir l'éxécuter. Il y rêvoit profondément, lorſqu'au ſortir de la Grotte, il entendit la voix d'une femme qui ſembloit ſe plaindre ; cette voix ſortoit de derriére quelques arbres qui couvroient le pied de la Mon-

tagne : il s'en approcha, & il prêta l'oreille, ne voulant rien négliger dans une journée ſi merveilleuſe ; il entendit que cette femme ſe plaignoit ainſi.

Helas ! malheureuſe, où trouverai-je l'Autel d'un Dieu ſouterrain ? je céde aux inſpirations d'une Religion que je ne connois point. Un tranſport étranger m'agite ; je me ſuis arrachée des bras de mon Pére ; j'ai quitté la garde du feu ſacré de Veſta, pour obéir à un ſonge. Dieux de la terre, & vous, ſombres Divinités des Enfers, guidez mes pas chancelans, aux pieds de cet Autel redoutable. Donneriez-vous des ordres aux miſérables Mortels qu'ils ne puiſſent éxécuter ? Je vous atteſte ici tous, que je n'ai pu réſiſter au mouvement qui m'a ſaiſie ; je n'ai pu vous être rebelle. Pluton, ouvre tes gouffres profonds ; & toi, Tellus, fends ton ſein, pour m'y laiſſer voir cet Au-

tel inconnu, que je cherche vainement.

Romulus fut touché de ces plaintes; il entr'ouvrit quelques branches pour voir celle qui les faiſoit; mais le mouvement qu'il leur donna, ayant fait quelque bruit, l'inconnue tourna la tête de ſon côté; elle fut effrayée de voir un homme ſi près d'elle. Romulus n'ayant plus rien à ménager, ſe montra tout-à-fait: il fut ſurpris de la beauté & de l'habillement de l'Etrangére; il reconnut celui des Réligieuſes de Veſta, tel que l'avoit porté ſa Mére. Cette fille voulut prendre la fuite, mais le Prince l'arrêta: Ne fuyez pas, lui dit-il, je puis vous donner des nouvelles du lieu que vous cherchez; je viens de trouver cet Autel ſouterrain: & j'y ai appris des ſecrets redoutables; il eſt au pied de cette Montagne.

L'Inconnue treſſaillit à ce diſ-

cours; elle commença de ſe raſſurer. La préſence de Romulus calma ſon inquiétude: elle crut que c'étoit le Dieu dont elle cherchoit l'Autel; elle ſe leva auſſi-tôt, & elle ſe fût jettée à ſes pieds s'il ne l'en eût empêchée.

Je ſuis, lui dit-il, Romulus, Fondateur de la Ville que vous voyez: j'ignorois cet aſyle reſpectable; le hazard me le fait rencontrer; j'y ai vu des choſes que je ne puis révéler. Entrez-y, vous y apprendrez peut-être votre deſtinée.

Seigneur, répondit l'Etrangére, je ne puis vous cacher mon embarras. Conſacrée dès ma naiſſance au culte de Veſta, je n'avois d'autre ſoin que de plaire à la Déeſſe: je mettois toute mon application à la garde de ſon feu ſacré, lorſque je fus évillée par un ſonge merveilleux: je crus voir un Dieu ſe préſenter à moi; je ſuis, me diſoit-il, *Conſus* Dieu des Conſeils; cherche

mon Temple ſous terre, je t'y veux révéler un ſecret important. A ces mots le Dieu diſparut. Je demeurai dans une perplexité que je ne puis vous exprimer. Je ne ſçavois ſi je devois obéir ou attendre de nouveaux ordres? Quel eſt ce Dieu, me diſois-je en moi-même, qui me vient inſpirer une Religion étrangére? Je n'en connois point d'autre, que celle de Veſta. Je ne veux adorer que la Déeſſe. Je réſolus donc de mépriſer ce ſonge; je n'en fis point de part à mes compagnes, mais la nuit ſuivante je fus encore éveillée par le même Dieu; il me ſembla fier & menaçant: jugez de mes craintes: je ne crus pourtant pas qu'elles duſſent l'emporter ſur le vœu que j'avois fait à Veſta, lorſque la même nuit je crus voir la Déeſſe m'apparoître. Obéis à Conſus, me dit elle, je te délie de tes nœuds, & je me diſpoſe moi-même à quitter Albe. Bientôt je

tranſporterai mon feu ſacré à Rome; va, ſuis la deſtinée qui t'y appelle la premiére.

J'avoue, Seigneur, que je me ſentis vaincue par cet ordre: je mépriſai la honte où j'allois m'expoſer: je me dérobai ſecrettement du Temple, & je ſortois d'Albe; je marchai toute la nuit, & je me trouvai le lendemain aſſez loin de la Ville. Mais mon embarras fut extrême quand je voulus chercher l'Autel du Dieu *Conſus*. On ne connoiſſoit point cette Divinité; je crus que j'en apprendrois des nouvelles à Rome, que la Déeſſe ſembloit m'avoir indiquée. J'arrivai dans ces lieux, où j'ai paſſai la nuit ſous ces arbres, incertaine de mon ſort, inquiéte de la peine d'un pere que ma fuite aura mortellement offenſé, & ne ſçachant où trouver l'Autel de ce Dieu, qui m'ordonne de le chercher Mais vous m'apprenez qu'il n'eſt pas loin d'ici:

hâtez-vous, Seigneur, de me le montrer, afin que j'aille recevoir les ordres qu'il me veut donner.

Cette rencontre parut un nouveau prodige à Romulus; elle confirmoit ce qu'il avoit vu dans le Temple de *Conſus*: il n'oſa cependant s'informer du nom de l'Inconnue; elle étoit dans ſa premiére jeuneſſe: aſſez belle pour inſpirer de l'amour à ce Prince, s'il eût été capable d'en prendre pour une autre qu'Herſilie. Il lui offrit cependant un aſyle dans Rome, au ſortir de l'Antre où elle ſe diſpoſoit de deſcendre: mais elle ne voulut s'engager à rien, qu'elle n'eût ſçu les volontés du Dieu. Elle quitta Romulus, & elle s'approcha de l'entrée de la voute, réſolue d'y paſſer la nuit, & d'y attendre les ordres de *Conſus*.

Romulus fit aſſembler ſes plus ſecrets amis à ſon retour à Rome. Il leur conta ce qui lui étoit arrivé:

cette aventure parut myſtérieuſe ; on réſolut de l'éclaircir, le dénouement en devoit importer au bonheur de la Ville.

Il fallut avertir le Sénat de cette rencontre, afin de concerter avec lui les meſures qu'on prendroit ; il trouva néceſſaire de conſulter la fille de Veſta ſur les ſuites de ſa viſion. Dès le matin on envoya des Gardes qui s'aſſurérent des dehors du Temple ; de peur que l'inconnue ne leur échapât. Ils la trouvérent endormie ; elle ſe réveilla un peu émûe ; cependant elle n'héſita pas de ſuivre les ordres de Romulus : elle ſe préſenta au Sénat avec une aſſurance merveilleuſe. » Roy des Romains, dit elle en » s'adreſſant à ce Prince ; & vous » Sénat, écoutez les admirables » ſecrets que le Dieu des Conſeils » m'ordonne de vous révéler. Pû- » bliez une fête à l'honneur de ce » Dieu ; faites célébrer les Jeux

» les plus ſolemnels ; invitez-y les
» Peuples voiſins : je les vois vous
» livrer leurs filles, au ſortir de la
» pompe des ſpectacles. La Jeu-
» neſſe Sabine va s'allier à la jeu-
» neſſe Romaine. De là naîtra une
» poſtérité victorieuſe : je vois les
» Romains porter leurs loix aux
» extrêmités de la terre ; je vois
» dans un heureux avenir, le titre
» de leurs Citoyens, eſtimé plus
» grand que celui des Rois. C'eſt
» l'oracle que le vénérable Dieu
» des Conſeils a fait entendre en
» ſonge à la Religieuſe Tarpeia. Je
» ſuis tombée au pied de ſon Au-
» tel : un doux ſommeil s'y eſt em-
» paré de mes ſens : enfin un ſonge
» divin m'a préſenté ces auguſtes
» images, que j'oſe ici vous retra-
» cer. «

Au nom de Tarpeia, Romulus ſe ſouvint de l'Oracle Tarpeien annoncé dans l'inſcription qu'il avoit lûe dans le Temple de *Conſus*. Il

ne douta plus de la ſincérité du préſage. Il fit conduire Tarpeia dans un des appartemens du Palais : il délibéra enſuite avec le Sénat, & on convint de ſuivre de point en point les ordres que l'Oracle avoit dictés.

Quelqu'attentive que parût Tarpeia aux myſtéres qui lui avoient été révélés par le Dieu des Conſeils, la bonne mine de Romulus ne laiſſa pas de lui cauſer une diſtraction qui devint bientôt une paſſion violente: d'autant plus facile à ſéduire, qu'elle donnoit à tout ce qui lui arrivoit un prétexte de Religion, & qu'elle ne manqua pas d'attribuer aux inſpirations du Ciel, la bienveillance dont elle ſe ſentit prévenue en faveur du Roy des Romains. Peut-être crut elle qu'ayant ſervi d'organe à l'Oracle, elle devoit avoir part à l'accompliſſement, & que c'étoit d'elle & de Romulus que devoit naître cet-

te poſtérité victorieuſe, qui rangeroit l'Univers entier ſous ſes Loix.

Mais d'autres ſoins occupoient alors le petit-fils de Numitor. Toujours rempli du ſouvenir d'Herſilie, Romulus ne ſongeoit qu'à l'arracher au Prince de Cénine. L'Oracle de Conſus lui en inſpira l'idée. En invitant les peuples voiſins aux ſpectacles ordonnés par le Dieu, il réſolut de faire enlever toutes les femmes, & d'en aſſurer par cette voie, la poſſeſſion à ſes ſujets. Un ſentiment ſurnaturel lui faiſoit eſpérer que la fille de Tatius ſeroit de ce nombre: il crut ce qu'il ſouhaita; & comme alors on rapportoit tout aux inſpirations du Ciel, il ſe perſuada facilement que le déſir paſſionné, qu'il avoit de voir Herſilie aſſiſter à ces ſpectacles, étoit une aſſurance infaillible, qu'elle y viendroit.

Les Jeux *Conſualiens*, ainſi nom-

nés du Dieu en l'honneur de qui ls furent inſtitués, furent donc ndiqués avec beaucoup d'appareil, & préparés avec une pompe inouie. Tous les peuples voiſins y furent nvités, & les Héraults de Romuus parcoururent les principales Villes d'Italie, à deſſein d'en engager les habitans de venir tous i cette fête.

La triſte Herſilie, conſervant oujours chérement le ſouvenir de on inconnu, inquiéte de ne le plus oir, & déſeſperant de le retrouver amais, ſaiſit cette occaſion d'éoigner encore ſon mariage avec Acron. Il étoit retourné à Cénine, & il devoit revenir dans peu de ours auprès de Tatius, pour y ecevoir enfin la main de la Prineſſe. Herſilie obtint de ſon Pere e temps de voir les jeux Romains: lle ignoroit la deſtinée qui l'atendoit à Rome; elle y vouloit aroître ſans ſuite & ſans eſcorte,

croyant mieux cacher ſon rang & ſa naiſſance.

On vit donc arriver à Rome des gens de tout ſexe & de toutes conditions. On les y reçut avec beaucoup d'humanité ; ils admiroient déja la grandeur de la Ville, étonnés qu'une Colonie qui ne faiſoit que de naître fût ſi-tôt arrivée à ce point d'étendue.

Le jour des jeux étant arrivé, Romulus fit répandre des Troupes autour de la Place où ils devoient être célebrés, ſous prétexte d'empêcher la confuſion ; mais en effet pour qu'elles fuſſent prêtes d'éxécuter, au premier ſignal, les ordres qu'il avoit donnés. Ces ordres conſiſtoient à déſarmer les hommes, & à ſe ſaiſir des filles & des femmes.

On avoit choiſi une Place ſpatieuſe pour la célébration des jeux : ce fut celle où depuis fut bâti le grand Cirque : chacun attendoit la fête avec une égale impatience :

on donna les premiéres places aux Etrangers, afin qu'ils fuſſent enclos de maniére qu'ils ne puſſent échaper. Romulus y fut diſtingué par ſa bonne mine, par ſa Robe de pourpre, & par ſon Sceptre d'ivoire. Il étoit aſſis au milieu de ſes Sénateurs, que leur majeſtueuſe gravité ſembloit élever même au-deſſus de leur dignité.

Tarpeia ſe fit voir à cette fête, placée vis-à-vis de Romulus : elle avoit quitte l'habit de Veſtale, pour en prendre un plus convenable à la pompe de ce jour ; elle s'étoit même fait relever du ſerment qu'elle avoit fait à la Déeſſe, & tous ſes vœux étoient alors de plaire à Romulus ; mais elle ne put attirer un ſeul de ſes regards ; ils furent tous pour Herſilie.

On n'avoit point encore vû de beauté ſi parfaite à Rome. Les Sabins regardoient les jeux, mais les Romains ne regardoient que la

Princeſſe. Romulus treſſaillit en la reconnoiſſant : il ſe plaignit tout bas que ſa Dignité le retînt parmi les Sénateurs ; il eût voulu pouvoir ſacrifier ſon rang à ſon amour ; mais c'eût été tout perdre que ſe déclarer ſi ſubitement.

Cependant quel fut l'étonnement d'Herſilie en apperçevant Romulus ! Elle doutoit que ce fût une douce illuſion que ſon imagination faiſoit à ſes yeux. Peut-être y retraçoit-elle l'image d'un amant ſi cher à ſon ſouvenir. Quand enfin elle ne put plus douter que cet Amant fût le Roy de Rome, quand elle réfléchit que ſa naiſſance égaloit ſa vertu, qu'il étoit le Petit-fils de Numitor, & le fils même de Mars, qu'il contoit pour Ayeuls cette nombreuſe ſuite de Rois d'Albe, ce Prince pieux qui avoit apporté dans les Campagnes d'Italie, le Culte & les Dieux de Troye : alors elle ne mettoit plus

le comparaiſon entre lui & Acron,
e plaignant tout bas de ſon Pere,
ui ne l'avoit pas plûtôt accordée
u Fondateur de Rome, qu'au
rince de Cénine; & ſouhaitant
lus que jamais, que ſon mariage
vec ce dernier, vînt à ſe rompre
out-à-fait, ne dût-elle même
mais épouſer Romulus, & pré-
erant de n'être à perſonne, ſi elle
'étoit point au Roy des Romains.

Romulus avoit donné des ordres
crets, qu'au premier ſignal on ſe
isît d'Herſilie, & qu'elle fût ame-
ée au Palais; mais ſes ordres ne
irent être éxécutés. Hoſtilius
une Romain, & l'un des premiers
e la Ville, ſe trouva placé proche
e la Princeſſe; il eut pour elle les
êmes yeux que Romulus; il en
evint auſſi-tôt amoureux, & il
ſolut de s'en aſſurer: il le pouvoit
autant mieux, que ſes gens
oient à portée de le ſeconder,
qu'il avoit été réſolu par le Sé-

nat que chacun reſteroit maître de celle dont il ſe ſeroit ſaiſi.

Romulus s'affligeoit toujours d'être obligé de ſe rapporter à un autre, de l'éxécution de ſes ordres. Le ſignal fut enfin donné, & tout auſſi-tôt les Troupes diſperſées autour de la Place, fondirent avec leurs Armes, ſur les Sabines: on ne s'attendoit point à l'invaſion; chacun chercha ſon ſalut dans la fuite; ceux qui pouvoient faire quelque réſiſtance furent déſarmés: on ſe ſaiſit des femmes & des filles. Il y en eut ſix cens quatre-vingt de ravies: Hoſtilius ſe rendit maître d'Herſilie, & la fit conduire chez lui avant que les gens chargés de l'ordre de Romulus euſſent pu percer juſqu'à elle.

Quoique cet enlévement ſe fût éxécuté avec beaucoup de modération, rien n'approche pourtant de la conſternation, & du déſéſpoir où cette violence jetta celles qui

'avoient ſoufferte. On avoit mis es Sabins hors de la Ville ; il ne eſtoit donc que les femmes, & les illes en proie à des Maîtres incon-ius. Tout retentiſſoit de leurs cris, & de leurs regrets ; on faiſoit de rains efforts pour les retenir : toutes e plaignoient de l'hoſpitalité vio-ée : chacune pleuroit ſon pere ou on mari ; & celles qui n'en avoient oint, regrettoient de ſe voir im-érieuſement arrachées à leur Pa-rie : elles apprehendoient les plus âches attentats, & jamais la crain-e du deshonneur, ne s'eſt fait ſen-ir ſi vivement, qu'en cette occa-on.

Aucune n'étoit plus affligée u'Herſilie : elle ne regrettoit point 'être ſéparée d'Acron : elle re-ardoit même cet enlévement omme un coup favorable qui l'ar-achoit aux vœux d'un Prince u'elle ne pouvoit aimer : mais le déteſtoit dans Romulus, la

perfidie du ſtratagême. Se peut-il, diſoit-elle, en elle-même, qu'un Prince que j'ai cru vertueux, ait uſé d'une ſemblable trahiſon ? Quoi ! ſous prétexte de paix, ſous les trompeuſes apparences d'une fête ſolemnelle, il nous attire dans ſes murs, & quelle récompenſe de notre crédulité ! Au lieu de ſpectacles, nous ne trouvons que des chaînes ; & où nous penſions jouir de la pompe des jeux, nous ne rencontrons qu'un honteux eſclavage. Non, Romulus n'eſt point digne de l'eſtime qu'il m'avoit ſurpriſe. Arrachons de mon cœur ces ſemences de tendreſſe, que je commençois de ſentir pour lui, & conſervons du moins la liberté de mon ame, au milieu des fers des Romains.

Elle faiſoit ces réflexions tout bas, mais elle regrettoit tout haut ſa patrie, & ſon pere. Hoſtilius qui ne pénétroit point juſqu'au cœur

de la Princeſſe, tâchoit de l'appaiſer par des reſpects & par des aſſurances, qui ne la touchoient point. Quoi! Madame, lui diſoit-il, êtes-vous tombée entre les mains des Barbares? Et croyez-vous que les Romains n'ayent aucun ſentiment d'humnaité? Loin de recevoir la loi, vous allez nous la donner. Perſonne au monde n'eſt ſi capable de ſe faire reſpecter que vous. Votre beauté vous fera régner ſur les cœurs, & votre vertu arrêtera tous les déſirs. Nous n'ignorons pas ce que nous devons à la grandeur de votre naiſſance; nous ne voulons vous forcer, qu'à recevoir nos hommages: c'eſt à quoi ſeulement ſe bornera notre tyrannie. Ces remontrances n'arrêtoient point les larmes d'Herſilie; elle étoit captive; elle ignoroit quelles ſeroient les ſuites de ſa captivité; ſur-tout elle ne pouvoit ſe pardonner de ne point haïr Romulus,

Ce Prince étoit dévoré par les plus cruels tourmens : ſa Princeſſe étoit entre les mains d'un autre ; elle alloit peut-être devenir l'épouſe d'Hoſtilius : ainſi toute ſa prudence n'avoit pu vaincre la cruauté de ſa deſtinée : ainſi Herſilie n'étoit arrachée des bras du Prince de Cénine, que pour paſſer au pouvoir d'un autre, d'autant plus redoutable qu'il étoit vertueux. Il ſeroit obligé de voir tous les jours le bonheur de ſon rival ; du moins l'éloignement d'Acron eût écarté l'horreur de ce ſpectacle : il n'en eût point été le témoin : comment ſe ſouſtraire à cet horrible ſupplice ? Comment détourner un coup ſi funeſte ?

Le ſoin de l'Etat ne l'occupoit pas moins : les ſuites de ſon entrepriſe l'étonnoient. Les Sabins étoient alors les plus puiſſans peuples de l'Italie : toutes leurs Villes étant intéreſſées dans cette qué-

elle, on ne devoit pas douter qu'elles ne prissent les armes pour en tirer vengeance. Il falloit pour prévenir ce malheur, se tenir prêt de repousser la guerre, que cette violence alloit exciter.

Romulus ayant assemblé extraordinairement le Sénat, manda les principales des Sabines; elles y furent amenées par leurs propres Ravisseurs. Hersilie marchoit à leur tête. Sa beauté, quelque abbattue, qu'elle fût par la douleur, ne parut pas moins touchante. Romulus frémit en la voyant conduite par son rival: s'étant ensuite remis, il leur parla ainsi:

Ne vous étonnez pas, Sabines, que nous ayons employé la force, & l'adresse pour vous arrêter parmi nous. Le refus & le mépris que vos Citoyens ont fait de notre alliance, nous ont obligés, contre notre inclination, d'en venir à cette fâcheuse extrêmité. Nous les avons

invités par nos Ambaſſadeurs, de nous accepter pour gendres. Vous ſçavez avec quel dédain ils ont accepté cette propoſition. Quel deshonneur ſe ſeroient-ils faits de nous accorder cette grace? Nous ſommes la poſtérité des Dieux. Vous n'ignorez pas que je dois la naiſſance à Mars; & en remontant plus haut que je rapporte par Enée, mon origine à Venus: J'ai donc Jupiter pour Auteur de ma race, & c'eſt du Ciel même que je ſuis fils. Sous quels favorables auſpices cette Ville n'a-t-elle point été fondée? Tous les Oracles nous promettent l'Empire de la terre. En devenant nos femmes vous deviendrez les meres de cette nombreuſe poſtérité, qui doit ſoumettre l'Univers entier au nom Romain. En perdant vos peres vous retrouverez des époux. En quittant votre Patrie, vous en prenez une qui va devenir célébre par la valeur de ſes Citoyens, &

par

par le bonheur de ſes Armes. Elevez-vous, Sabines, au-deſſus des erreurs du vulgaire: que l'eſpérance de l'avenir vous conſole des pertes du préſent: vous voyez dans cette Ville, les Epoux, que le Ciel vous avoit reſervés. Vous ne ſçauriez vous plaindre de nous, que vous ne vous plaigniez auſſi des Dieux: c'eſt par leur conſeil que nous avons agi; votre enlévement eſt leur ouvrage, & nous n'avons été que les Miniſtres de leurs Décrets. Le Ciel va nous ouvrir vos Villes; il n'a pas voulu que vous devinſſiez nos priſonnieres; il a mieux aimé que vous fuſſiez nos compagnes. Connoiſſez donc vos véritables intérêts, & ne murmurez plus d'une entrepriſe qui vous aſſocie à notre gloire.

Ce diſcours ſembla calmer la douleur des Sabines: la douceur avec laquelle il fut prononcé, leur inſpira de la confiance; & la ma-

jesté dont cette douceur étoit mêlée, leur donna du respect. Hersilie, plus fiére que les autres, en parut moins touchée : rien ne justifioit à ses yeux la violence dont on avoit usé, & quelques sentimens d'estime & de tendresse qu'elle eût au fond du cœur, pour l'auteur de cette violence, elle se croyoit pourtant obligée de les désavouer ; surtout la crainte de devenir l'épouse d'Hostilius, redoubloit l'horreur de l'attentat, & la mettoit en un état plus cruel que la mort.

Romulus étoit de son côté en proie aux plus tristes réfléxions : il ne pouvoit se résoudre à voir Hersilie épouser Hostilius, & il craignoit mortellement de s'y voir réduit. Quelle source éternelle d'ennuis ! Céderoit-il à son sujet la possession du seul bien, pour lequel il pouvoit être sensible ? Il falloit donc qu'il lui cédât aussi la Couronne ; car que lui serviroit-il d'être

Roy, s'il n'étoit pas au-dessus de la Loi? Hersilie étoit trop belle pour être associée au sort d'un Particulier, & sa naissance demandoit qu'elle fût Reine: le seul Romulus étoit digne de la fille de Tatius.

Une aventure singuliére apprit à la Princesse qu'elle n'étoit plus maitresse de haïr Romulus. Une des Sabines s'étoit dérobée à ses Ravisseurs, & elle cherchoit à fuir de la Ville, lorsqu'elle fut surprise comme elle étoit prête d'en sortir. Sa grande beauté la découvrit, & ses larmes achevérent de la faire connoître; elle ne put éviter le sort de ses compagnes.

Il y avoit alors à Rome un jeune homme dont la beauté répondoit à celle de cette fille: on le nommoit Thalassius: le Peuple voulut lui faire présent de la jeune Sabine, comme s'il eût trouvé raisonnable d'unir par le mariage, ce qu'il y avoit de plus parfait

dans l'un & dans l'autre ſexe.

On conduiſoit donc cette inconnue chez Thalaſſius ; quelques gens de Romulus accourus aux cris de cette fille, apprirent à qui on la menoit : ils l'ôtérent des mains de ſes ſeconds Raviſſeurs, & ils la menérent au Palais, pour avoir l'ordre de Romulus: Il fut ſurpris de ſa beauté, mais quelque avantage qu'elle ſemblât avoir ſur Herſilie, cette Princeſſe captivoit ſi bien ſon cœur, qu'il étoit inſenſible pour de plus grands charmes.

Romulus ordonna cependant que la jeune Sabine reſtât dans le Palais ; & tout auſſi-tôt il manda Hoſtilius, voulant faire ſervir cette aventure au ſuccès de ſon amour. Il entretint Hoſtilius des charmes de cette belle fille. Je vous l'ai deſtinée pour femme, ajouta-t-il, & vous n'héſiterez pas à l'accepter quand vous l'aurez vûe. Seigneur, répondit Hoſtilius, mon choix eſt

fait, & je ne veux aimer qu'Herſilie; épouſez cette autre, Seigneur, continua-t-il, ſa beauté la rend digne du Trône, où vous la placerez. Je ne m'attendois pas, répondit Romulus, que vous ſongeaſſiez à me chercher une femme, quand je veux vous en donner une. Ce qui convient à Hoſtilius n'eſt peut-être pas propre à ſon Roy: je n'empêche pas que vous épouſiez Herſilie ſi elle y conſent; mais je dois ce ménagement à la fille de Tatius, de l'affranchir du moins d'une odieuſe contrainte; vous ſçavez ſes engagemens avec le Prince de Cénine; il ne faut pas offenſer à la fois deux Rois également redoutables.

Il n'en fallut pas davantage pour apprendre à Hoſtilius que le Roy étoit ſon Rival; il revint chez lui rempli de crainte: Herſilie elle-même, allarmée de ce qu'on publioit de la beauté de la jeune

Sabine, craignoit qu'elle ne lui enlevât le cœur de Romulus. Le retour d'Hoſtilius augmenta ſes craintes : Il ne lui avoit point encore déclaré ouvertement l'amour dont il brûloit pour elle : Il eût été malſéant de l'en entretenir dans les premiers jours de ſon raviſſement. L'entretien qu'il avoit eu avec le Roy, l'enhardit de tout dire à la Princeſſe ; elle n'avoit déja que trop deviné les vûes d'Hoſtilius ; elle lui en eût volontiers épargné l'aveu ; mais quand enfin elle n'en pût plus douter, quand il lui eut fait part du conſentement, que le Roy ſembloit donner à leur union, & qu'elle eut lieu de penſer que la beauté de la jeune Sabine en étoit cauſe ; alors elle ne cacha point ſa douleur : Seigneur, dit-elle, en verſant un torrent de larmes, mon Raviſſeur ne ſera jamais mon Epoux ; & j'apprendrai aux Romains que la fille de Tatius peut

s'affranchir de la tyrannie, par une mort généreuſe.

Hoſtilius pénétré de douleur de cette cruelle réſolution, tâchoit vainement de fléchir la Princeſſe: Non, diſoit-elle, vous cherchez inutilement à me ſéduire. Romulus n'a point droit de me donner: Rendez-moi à Tatius, cruel, ou ſouffrez que je meure: Voulez-vous maîtriſer le cœur? & êtes-vous injuſte, juſqu'à prétendre enchaîner la volonté?

Herſilie ſortit bruſquement, & elle accourut au Palais pour y demander juſtice à Romulus, de la violence qu'on vouloit lui faire. Eſt-il vrai, Seigneur, lui dit-elle, que vous autoriſez les entrepriſes d'Hoſtilius? Et me mépriſez-vous au point de me donner, ſans m'avoir conſultée? Suis-je donc d'un rang ſi peu conſidérable, que je doive être ainſi ſacrifiée aux vœux d'un de vos Sujets? Ne diſtinguerez-

vous point la Princeſſe, de la Fille du Peuple? Et me confondrez-vous avec celles, dont les Peres reconnoiſſent le mien pour leur Souverain.

Cette plainte fit treſſaillir Romulus de joie; il jugea que ſon Rival n'étoit point aimé; il ſe ſouvint de ſa premiére entrevûe avec la Princeſſe, & qu'elle avoit reçu ſans dédain les offres de ſon cœur. Alors faiſant ſigne à tout le monde, qu'on les laiſſât ſeuls: Madame, dit-il, vous êtes libre ici, & plus libre que ceux qui vous y retiennent: Hoſtilius vous a ſans doute mal rapporté mes intentions: & pouviez-vous les ignorer, ajouta-t-il, adorable Herſilie? Pouviez-vous penſer que je vouluſſe vous céder à un autre quand vous aviez tant de raiſon de vous croire maitreſſe de toutes mes volontés? Pouviez-vous enfin me méconnoître à ce point, quand je vous ai déja donné tant

de témoignages de mon amour.

Seigneur, répondit Herſilie, je déſavoue les témoignages d'un amour qui s'explique par les mouvemens de la violence & de la fureur. Quand vous m'offrîtes vos premiers vœux, lorſqu'inconnu à la Cour de Tatius, vous y vintes tendre des piéges à la liberté de ſa fille, & que j'ignorois encore votre nom & votre rang, j'étois excuſable du moins de ne pas prévoir la honte des projets où vous vous êtes livré; je pouvois me laiſſer ſurprendre à de perfides promeſſes, & à d'artificieuſes proteſtations; enfin je pouvois vous croire, ſans me rendre coupable; mais l'événement m'a fait des crimes de ma foibleſſe & de ma crédulité: je me ſuis reproché, & je me réproche encore, d'avoir ſouffert les diſcours d'un cruel Raviſſeur: Ouï, Seigneur, je rougis de vous avoir écouté; je ne regarde en vous ni l'amour,

dont vous prétendez brûler pour moi, ni le rang auquel vous prétendez m'associer, ni cette gloire imaginaire dont vos Dieux semblent flatter votre orgueil, en promettant à vos Neveux l'Empire entier de l'Univers : je n'envisage que la honte de votre attentat ; je ne suis sensible qu'à la violence, qui m'arrache à mes Dieux, à ma Patrie & à mon Pere. L'avez-vous pû penser, barbare ! que j'oubliasse de si pieux engagemens ? que je vous sacrifiasse mon honneur, celui de mon pays & l'intérêt de Tatius, devoirs qui me sont mille fois plus chers que la vie ? Ah ! si vous m'avez crue si lâche, si vous m'avez jugée si mépriſable, que je puisse sans remords, enfreindre à la fois de si fortes obligations, revenez, audacieux que vous êtes, revenez de cette honteuse erreur, ou plûtôt, Seigneur, ajouta-t-elle, rendez-moi à Tatius, qui va me redeman-

der avec des armes redoutables. Renvoyez-moi avec les filles de mon peuple, & prévenez par un ſage repentir, cet orage effroyable, qui fait déja gronder ſur une Ville à peine naiſſante, la foudre prête de l'embraſer.

Madame, répondit Romulus, les dédains de Tatius m'ont appris à devenir inflexible: je ſçai ce que je dois à ſa fille; j'égale ce devoir à celui que je rends aux Dieux, à ces Dieux immortels, les auguſtes Auteurs de ma race. Je n'ignore pas que je dois mourir, ſi j'ai pu déplaire à ma Princeſſe, & qu'il n'eſt point de grandeur ſur la terre, qui puiſſe jamais me tenir lieu de ſon cœur, mais de la rendre à Tatius, Madame, de remettre entre ſes mains, un bien que je tiens de la libéralité des Dieux, que je démente les grandes deſtinées que le Ciel a promiſes à ma Ville, & que je devienne la Fable de toute l'Ita-

lie, en cédant lâchement à des craintes frivoles; non, Madame, n'attendez point cette foibleſſe de Romulus : vous pouvez m'en punir, vous pouvez m'expoſer à tous les maux que votre beauté vous met en état d'exercer : je ſuis votre eſclave; vous avez ſur moi droit de vie, & de mort; je ne murmurerai point de mon ſupplice; je languirai dans vos fers; je gémirai de vous avoir offenſée; je brûlerai d'une flamme inutile; j'éprouverai, ſi vous voulez, toutes les rigueurs dont votre ſévérité pourra s'armer, mais je ne trahirai point l'intérêt de mes ſujets pour me ſouſtraire à ces maux. Et ne les eſſuyerai-je pas, Madame, en vous rendant à votre pére? Ne vous redemandera-t-il pas pour vous rendre à Acron? Eſt-ce mon rival, cruelle! que vous regrettez? Ou n'êtes-vous ſenſible à votre captivité, que parce qu'elle vous rend priſonniére de Romulus?

Je ne m'explique point ſur les ſentimens que j'ai pour Romulus, répondit Herſilie ; n'attendez point de lâchetés de moi ; je puis vous aimer peut-être autant que vous le déſirez, & démeurer toujours conſtamment attachée à mes devoirs : je ne vous preſſe plus de me rendre la liberté ; je ne veux rien éxiger de vous qui ſoit contraire à votre gloire ; je ſens ce que vous m'objectez, & que vous ne pouvez ſans honte déſavouer votre forfait : je vous en laiſſe chargé, Seigneur ; c'eſt à vous de vous en juſtifier : cependant laiſſez-moi le même droit : qu'Herſilie, affranchie du joug d'Hoſtilius & des loix de Romulus, ne ſoit point tenue de céder à d'autres loix, qu'à celles du devoir.

Eh bien ! Madame, répartit Romulus, vous êtes libre, & je vous laiſſe à Rome ſur votre parole ; de-

meurez ſeulement dans ce Palais : je vous affranchis du pouvoir d'Hoſtilius ; je n'oſe même rien vous demander pour Romulus : il ſera toujours content, ſi vous n'éxigez rien de lui, qui ſoit contre ſa gloire.

Ce fut ainſi que ces deux Amans ſe quittérent ; le Roy donna ordre qu'on logeât la Princeſſe dans un appartement qui joignît celui de Silvia ſa mere : il manda enſuite Thalaſſius, & il lui rendit la belle Sabine, que le Peuple lui avoit deſtinée : Herſilie l'apprit avec cette ſatisfaction ſecrette, qu'on reſſent toujours quand on perd une Rivale. Peu à peu elle commença de trouver Romulus moins coupable ; elle ſe plaiſoit d'entendre le recit des grandes actions de ce Prince, ſurtout elle ſouhaita de ſçavoir l'hiſtoire de ſa Naiſſance, qu'on contoit ſi différemment. Le Roy l'en fit inſtruire par une perſonne qui

la ſçavoit à fond; elle lui en fit ainſi le reçit.

HISTOIRE
DE RHEA SILVIA.

VOUS ſçavez, Madame, que les Rois d'Albe, rapportent par Enée, leur origine à la Déeſſe Venus. Procas, l'un de ces Rois, laiſſa la Couronne à ſes deux fils Numitor & Amulius. Ce dernier s'empara du Trône, & ne laiſſa à ſon Frére que l'argent, & les fonds particuliers que leur pere avoit acquis. Amulius fut déclaré Roy d'Albe, par le ſuffrage même de Numitor, qui ſouffrit, ou qui voulut bien diſſimuler cette injure.

Amulius n'avoit qu'une fille nommée Antho: Numitor avoit deux enfans, Egeſte dont vous entendrez la fin tragique, & Rhea Silvia mere du Roy.

La jeune Silvia étoit dès ſon en-

fance une des plus belles perſonnes du monde. Sa mere Ilia la nourriſſoit avec beaucoup de tendreſſe, la cachant autant qu'il étoit poſſible à ſon oncle Amulius, qu'elle haïſſoit ſecrettement. Le jeune Egeſte étoit élevé avec les mêmes ſoins, & ils croiſſoient tous deux ſous les yeux de la vertueuſe Ilia. Le cruel Amulius régnoit impérieuſement à Albe, & le ſage Numitor ménoit une vie privée, dans une Maiſon qu'il avoit ſur les bords du Tibre, à quelques milles de cette Ville.

C'étoit là qu'Egeſte & Silvia croiſſoient dans la haine du Tyran & de la tyrannie, éloignés du faſte & de la pompe de la Cour: le Prince s'occupoit à la chaſſe, toujours accompagné du jeune Quirinus, avec qui il s'étoit lié d'amitié dès ſon enfance, lorſque Numitor pour donner à ſon fils une éducation qui répondît à ſa naiſſance, l'en-

voya faire ſes éxercices dans la Ville des Gabiens, qui, comme vous ſçavez, eſt une des Académies d'Italie.

Le Prince en partant préſenta le jeune Quirinus ſon Favori, à la Princeſſe: Ma chére Sœur, lui dit-il, vous aurez occaſion de vous conſoler de mon abſence, par celle que vous trouverez de vous entretenir de moi; vous ſçavez ſi j'aime Quirinus; donnez-lui des marques de votre eſtime, qui me répondent de votre amitié. Le Prince l'embraſſa enſuite, & la quitta.

La recommandation d'Egeſte embarraſſa la Princeſſe; elle s'apperçut qu'elle prenoit plus d'intérêt à Quirinus qu'elle n'avoit penſé. Ce Favori d'Egeſte adoroit ſecrettement Silvia, & il en avoit fait l'aveu au Prince. Egeſte ne déſapprouva point cette tendreſſe, qui lui pouvoit donner pour Beaufrere, l'homme du monde qui lui

étoit le plus cher : il le recommanda donc à ſa Sœur de la maniére que je vous l'ai dit. Le bonheur de Quirinus dépendoit de la maniére dont Silvia recevroit ſes vœux.

La Princeſſe étoit d'une grande ſimplicité : elle ſe laiſſa ſurprendre par les aſſiduités de Quirinus. Il étoit jeune, aimable, vertueux, & le plus cher favori d'un frere dont elle étoit idolâtre ; elle l'aima bientôt avec un tendreſſe égale ; mais ſans s'apperçevoir encore de quelle façon elle l'aimoit.

Quirinus reconnut aiſément les diſpoſitions de Silvia. Vous ſçavez, Madame, lui dit-il un jour, que le Prince a daigné vous parler en ma faveur : vous ignorez encore ce qu'il vous demandoit pour un malheureux, qu'il honore de ſa bienveillance : Hélas ! Madame, faut-il que vous n'ayez pas deviné l'ardeur de la paſſion qui me dévore ? Je vous adore, divine Silvia, ajouta-t-il, &

cette flamme ne vous offenſe point: on peut aimer tout ce qui paroît aimable; quand en aimant on ne s'éloigne point de la vertu; & mon amour eſt accompagné de tant de reſpect, qu'il fait encore plus d'honneur à votre ſageſſe, qu'à votre beauté.

La Princeſſe rougit en entendant ce diſcours: Seigneur, répondit-elle, quelle eſpéce de ſentiment me faites-vous entrevoir? Je n'en connoiſſois que de deux ſortes: l'un de piété, qui nous attache aux Dieux & à nos proches; & l'autre d'eſtime & d'amitié qui nous lie à nos amis; mais quel eſt l'effet du troiſiéme, & de quelle façon agit-il ſur l'ame? Vous ne me parlez que d'ardeur, que de flamme, que de paſſion. Ces expreſſions ſi vives & ſi fortes ne partent-elles point d'une agitation tumultueuſe qui trouble le cœur, & qui ne laiſſe point d'empire à la raiſon? Je

crains, Seigneur, d'y être trompée; je ne puis me réſoudre à m'y abandonner.

Non, Madame, reprit Quirinus, ce ſentiment n'a rien que de doux, quand il nous offre un objet qui peut faire notre bonheur, & que nous pouvons faire le ſien. C'eſt l'effet d'un pareil ſentiment qui unit le généreux Numitor, à la vertueuſe Ilia : eſt-il un bonheur comparable à celui dont ils jouiſſent ? Ils s'aiment; ils partagent leurs biens & leurs maux. Eſt-il au monde une plus douce ſociété ? Ne vous en dégoûtez point, ma chere Princeſſe; & puiſque le Prince ne déſapprouve point que vous ſoyez à moi, acceptez l'offre que je vous fais d'être tout à vous.

Mais ſuffit-il que j'y conſente, & que mon frere l'agrée, repartit Silvia ? Ne faut-il pas que je conſulte Numitor & Ilia à qui je dois le jour ? Il me ſemble, puiſque ce

penchant ôte le cœur & la liberté, que je ne puis m'y livrer, qu'après leur avoir demandé, s'ils trouvent bon que je me donne. Aimez-moi toujours, vertueuſe Silvia, répondit Quirinus, & le Prince votre frere ménagera pour vous le conſentement de Numitor, & celui d'Ilia.

Dans ce moment ils entendirent marcher derriére eux : & quelle fut leur ſurpriſe & leur joie en reconnoiſſant Egeſte ? Ah ! mon frere : ah ! mon cher Prince, s'écriérent-ils en même temps, que vous venez à propos. Quirinus veut m'inſpirer pour lui des ſentimens que je n'ai jamais eus pour perſonne, ajouta la Princeſſe, en paſſant tendrement le bras au cou de ſon frere. Et Silvia, reprit Quirinus, en embraſſant reſpectueuſement le Prince, ne veut pas que je l'adore, comme j'adore les Dieux; aidez-moi à lui faire agréer mes hommages.

Egeſte que l'impatience de revoir Silvia, avoit conduit ſur les pas de cette Princeſſe, lui donna tous les témoignages de tendreſſe qu'elle attendoit de lui; il en reçut d'elle d'auſſi affectueux; & afin que Quirinus ne pût douter de la fidélité de ſon amitié, il ſe joignit à lui pour déterminer le cœur de la Princeſſe. Ma chere ſœur, lui dit-il, aimez Quirinus; il a de la vertu; il a de la Nobleſſe; il m'eſt plus cher que je ne puis vous dire; & quand vous ſçaurez ce qui m'eſt arrivé, vous jugerez s'il eſt en notre puiſſance de réſiſter aux loix de l'amour.

Silvia fut curieuſe de ſçavoir ce qui étoit arrivé à ſon frere, & la raiſon qui l'avoit obligé de quitter la ville des Gabiens. Vous allez apprendre, lui dit-il, que rien ne peut vaincre la deſtinée.

Mon deſſein en partant d'ici, étoit de me rendre digne du nom

que je porte : ſur-tout je me propoſois de venger l'injure de mon pere, & de réparer un jour le vol que ſon frere Amulius lui a fait. Après avoir paſſé quelques mois dans la Ville des Gabiens, je voulus connoître le Tyran, afin de m'accoutumer à ſa vûe, & d'apprendre à le moins craindre. Je me déguiſai, & je vins à Albe ; je me hâtai d'entrer au Palais pour y ſatisfaire ma haine ou ma curioſité. Je vis en effet Amulius ; je lui trouvai cet air fier & farouche, qui annonce ouvertement ce qu'il eſt. Mais, ma chere Sœur, je ne pus voir ſans émotion la jeune Antho ſa fille. Je n'ai jamais rien vu de ſi beau ; elle eſt à peu près de votre âge : elle a, comme vous, de la douceur dans l'air : elle eſt grande & majeſtueuſe ; & ſi ce n'étoit pas la fille d'un Tyran, ce ſeroit le ſeul objet adorable qui fût au monde. J'avoue ma foibleſſe, la haine s'é-

touffa preſque en moi; & peu s'en fallut que je n'oubliaſſe tous les crimes du pere, en voyant les attraits de ſa fille. Je ne pus ſortir du Palais, qu'en me faiſant une extrême violence; je connus que j'avois de l'amour, & que je n'en guérirois jamais.

Cette flamme ſubite me fit faire cent réfléxions différentes. Si Amulius, diſois-je, vouloit réparer l'injure qu'il a faite à ſon frere, il a un moyen infaillible de me ſatisfaire; qu'il me céde Antho, & je renonce à la Couronne. Si Numitor a eu aſſez de déſintéreſſement pour le laiſſer régner ſans trouble, ce ſera toute autre choſe, quand il me ſçaura dans les mêmes diſpoſitions. Que vous dirai je, ma chere Sœur? J'aimai dès-lors ſi éperdument Antho, que j'en oubliai preſque le déſir de venger mon pere.

Toute la nuit je fus occupé de ces réfléxions; & le lendemain je revins

revins au Palais, ſans ſçavoir ce que j'y venois faire : je cherchois ſeulement la Princeſſe. Comme je n'ai point été élevé à Albe, & que j'étois déguiſé, je parus hardiment aux yeux de Numitor & d'Antho : je me perſuadai qu'elle avoit de l'attention pour moi ; je rencontrai deux ou trois fois ſes yeux. Quelle fut ma joie à cette réfléxion ! Hélas ! je me repaiſſois d'une vaine chimére, car je ne doute pas qu'Amulius n'ait inſpiré à ſa fille la haine qu'il a pour notre ſang.

Tout amoureux que j'étois, je n'oſai pourtant me déclarer : j'eus même encore aſſez de raiſon pour revenir dans la Ville des Gabiens : mais je n'y ai pu vivre davantage. Je ſuis revenu pour vous faire part de cette aventure, & chercher à me conſoler dans votre entretien, du malheur dont je ſuis peut-être menacé ; car enfin j'aime éperdument, & je n'entrevois aucun eſpoir

d'être heureux. Jugez, ma Sœur, de mon trouble, & s'il eſt de ſupplice plus rude que le mien : épargnez-vous une peine ſemblable, ma chere Silvia ; recevez les vœux de Quirinus, vous éviterez tous les maux que je ſens.

Silvia rougit de ce conſeil, comme elle avoit rougi de la déclaration de Quirinus : elle jetta enſuite un regard ſi tendre ſur ſon amant, qu'il n'en fallut pas davantage pour l'aſſurer du cœur de ſa Princeſſe.

Numitor avoit ſçu le retour d'Egeſte ſans en apprendre la cauſe. Le Prince n'oſoit lui en faire part. Je choquerai, diſoit-il à Silvia, la haine qu'il a contre Amulius. Eſt-ce en effet pour la fille d'un Tyran que le fils de Numitor doit s'embraſer ? Mais conſulte-t-on, ajouta-t-il, de ſi foibles égards, lorſque deux beaux yeux commencent de ſe faire aimer ? On ſe livre tout entier au feu qu'ils inſpirent ; on

paſſe ſur toutes les conſidérations; on oublie quelquefois juſqu'aux loix du ſang & de la nature.

Eh ! pourquoi donc, reprenoit Silvia, s'il eſt vrai que l'amour cauſe de ſi étranges renverſemens, me conſeillez-vous d'en prendre pour Quirinus ? Parce que vous l'aimez déja, interrompit le Prince, & que je ne puis voir ma Sœur entre les mains d'un homme que j'aime davantage. Silvia ne répondit point; elle ſentoit déja trop de penchant à ſuivre ce conſeil.

Quirinus averti de tout par le Prince, tâchoit de lui en témoigner ſa reconnoiſſance, en le plaignant lui-même des obſtacles qu'il prévoyoit au ſuccès de ſa paſſion.

Cependant Numitor preſſoit Egeſte de retourner dans la Ville des Gabiens. Il ne put s'y réſoudre qu'il n'eût encore revu Antho. Quirinus à qui il confia ſa réſolution, offrit de l'accompagner. Ils ſe déguiſé-

rent tous deux ſecrettement, & ils vinrent à Albe où ils apprirent que la Princeſſe étoit allée paſſer quelques jours dans une Maiſon, qu'Amulius avoit ſur les bords du Tibre. Le Prince qui cherchoit l'occaſion de l'entretenir, acheta ſécrettement un bateau ; & s'étant déguiſé en Pêcheur, il vint ſe ranger ſur les bords du fleuve, & il s'arrêta le long d'une rangée de Planes, où il ſçavoit que la Princeſſe prenoit ordinairement le plaiſir de la pêche.

Il y vint fort matin, & il s'étoit couché dans le fond de ſon bateau, lorſqu'il crut entendre parler ſous les arbres : ſon bateau étoit caché dans des glajeux, de façon qu'il étoit impoſſible de l'appercevoir : il leva un peu la tête, & auſſitôt il apperçut Antho avec une de ſes femmes ; il ſe recoucha dans l'inſtant, & il entendit celle, qui avoit parlé la premiére, qui continuoit ainſi.

Que penſes-tu de mon aventure, ma chere Albula ? Ne me plains-tu pas de m'occuper d'une chimére, & d'être ſans ceſſe obſédée de l'image d'un homme que je n'ai vu que deux ou trois fois, que je ne reverrai peut-être jamais, & qui ne penſe pas ſans doute à moi ? Je veux pourtant bien t'avouer ma foibleſſe : cette idée tout étrange qu'elle te paroît, m'occupe & me remplit ſi fort l'imagination, que j'y prens plaiſir. Je m'imagine quelquefois que cet homme quel qui ſoit, n'eſt pas indigne de mon attention. Cet aveu dont je rougirois devant tout autre que toi, eſt l'effet même de l'obſeſſion. Tu peux juger par là dans quelle extrêmité je ſuis réduite.

Je conviens, Madame, répondoit cette Albula, qu'il y a de l'Etoile dans votre aventure ; & que ſi vous aimez, comme vous le dites, il faut que votre aſcendant

vous y porte. S'il en eſt ainſi, je ne doute point que les Dieux ne vous deſtinent cet Amant, & à votre place j'attendrois plus patiemment qu'il ſe preſentât à mes yeux. Mais, reprit Antho, ſi cet homme étoit indigne de moi... Ne le croyez pas, interrompit Albula, j'en juge plus avantageuſement: & ſi j'oſois vous dire ce que j'en penſe, de la façon que vous me l'avez dépeint, je n'aurois pas de peine à me perſuader, que ce pourroit bien être le Prince Egeſte: car au recit que vous m'avez fait de ſes traits, de ſon air, & de ſa taille, j'ai preſque reconnu ſon pere Numitor.

Ah! que me dis-tu là, ma chere Albula, reprit la Princeſſe; je ſerois perdue ſi j'aimois Egeſte. Eh! pourquoi donc, Madame, répliqua la confidente? Tu le demandes, interrompit Antho! ignores-tu que le fils de Numitor me doit haïr? Je l'ignore en effet, répondit froide-

ment Albula. Quel mal avez-vous fait au Prince ? Qu'il accuſe tant qu'il voudra l'ambition de votre pere, j'y conſens ; mais qu'il en doive prendre occaſion de vous haïr, c'eſt ce que je nie : on dit mille biens de lui, & je ne le trouverois pas trop raiſonnable, s'il vous rendoit reſponſable des crimes de votre pere.

D'ailleurs ſeroit-il fort à plaindre, s'il pouvoit en vous épouſant retrouver le rang dont ſon pere s'eſt laiſſé dépouiller ? Mais peut-être, conclut elle en riant, que vous n'y conſentiriez pas, & que la fille d'Amulius ne pourroit ſe réſoudre à devenir la femme du Prince Egeſte. Qu'en dites-vous ? Si l'Inconnu étoit le fils de Numitor, feriez-vous grace à la haine en faveur de l'amour, ou banniriez vous l'amour, pour conſerver votre haine ? Tu me fais d'étranges queſtions, Albula, reprit la Princeſſe, & me connois-

tu ſi peu que tu juges ſi mal de moi? Non, l'ambition ne flatte point Antho, & ſi j'ai toujours haï l'injuſtice, je la trouve encore plus odieuſe dans un pere que j'aime. Je ſuis donc plus ſenſible au mal qu'il fait, qu'à celui que je ſouffre. Juges, ma chere Albula, ſi je ſerois charmée de lui voir réparer le tort qu'il a fait à ſon Neveu.

Le Prince ne put modérer ſa joie: Eh bien! aimez donc Egeſte, s'écria-t-il, en élevant ſa tête au travers des glajeux qui cachoient ſon bateau; c'eſt l'Inconnu qui s'eſt fait voir à vous, & qui vous aſſure par moi, qu'il n'aimera jamais que vous.

Cette voix qui partoit du milieu des glajeux, cauſa une ſi forte émotion à la Princeſſe, qu'elle ſe crut perdue: Albula ne fut pas moins émûe, & toutes deux elles s'imaginérent que c'étoit le Dieu du Tibre qui leur apparoiſſoit. Elles ne

conſultérent que leur frayeur mortelle, & elles prirent auſſi-tôt la fuite, en faiſant un grand cri. Le Prince fit de vains efforts pour les arrêter ; elles furent ſourdes à ſa voix : lui-même ne put faire approcher ſon batteau des bords du fleuve; il étoit ſi fort embarraſſé dans les roſeaux, qu'il ne fut pas poſſible de l'en arracher.

Egeſte déploroit ſon malheur, pendant que la Princeſſe contoit ſa viſion. On n'y ajouta foi que foiblement: cependant ſes gens vinrent eux-mêmes pour s'inſtruire du fait: ils ne trouvérent qu'un pêcheur qui tâchoit de ſe dégager du milieu des roſeaux, dont le rivage étoit couvert en cet endroit. Ils revinrent le rédire à la Princeſſe, qui ne les crut pas. Perſuadée que c'étoit le Dieu du Tibre qui lui avoit apparu, elle s'imagina qu'il avoit pris une autre forme, pour ſe dérober aux yeux de ſes gens.

Egeſte vint apprendre ſon aventure à ſon ami, charmé de l'aveu qu'il avoit ſurpris d'Antho, & déſeſperé de n'en avoir pû profiter. Mais quel fut ſon étonnement, lorſqu'il apprit ce qu'on publioit de la viſion de la Princeſſe! Il réſolut d'en profiter. C'étoit aſſez qu'il paſſât pour certain dans l'eſprit d'Antho, qu'un Dieu s'intereſſât pour lui. Elle auroit moins de répugnance à le croire: il prit le chemin d'Albe, rempli de cette eſpérance.

Le Prince ſe fit auſſi-tôt voir au Palais; il ſe montra aux yeux d'Antho; elle rougit, & elle laiſſa voir une ſi tendre émotion dans ſes regards, qu'Egeſte s'abandonna plus que jamais à l'eſpoir d'être aimé.

Amulius un peu moins crédule que ſa fille, en feignant de croire la viſion, réſolut de l'examiner; il ordonna qu'on s'attachât aux démarches de la Princeſſe, crai-

gnant que ce ne fût peut-être quelque ſéducteur indigne, qui ſe ſervît de l'idée de cette fable, pour abuſer de la crédulité d'Antho.

Egeſte déguiſé ſe trouvoit inceſſamment ſur les pas d'Antho; il ſçut tous les lieux où elle alloit, il l'y ſuivit. Un jour qu'il la rencontra ſeule avec Albula, dans une promenade écartée, il ſe hazarda de l'aborder. Madame, lui dit-il en la ſaluant avec un profond reſpect, je n'oſerois mettre à vos pieds le fils de Numitor, ſi je n'étois ſûr de la protection des Dieux; leurs Oracles m'enhardiſſent, & je ne fais que leur obéir en vous offrant mon cœur, & mes vœux.

La Princeſſe en reconnoiſſant Egeſte, fut à peine maitreſſe de ſon trouble: ſa viſion ſe retraça à ſes yeux, & ſon cœur ſe mettant de la partie, elle ſe ſentit extrêmement émûe. Seigneur, répondit-elle, le fils de Numitor n'a rien à craindre

de moi ; & ſi c'eſt en cela qu'il eſt ſûr de la protection des Dieux, il ne s'eſt point aſſurément abuſé. Mais je ne ſçai ſi ces mêmes Dieux ont dû l'encourager à m'offrir ſon cœur & ſes vœux. Je dépens d'un pere, & je doute que ſa volonté ſoit d'accord avec les Oracles du Prince Egeſte. Pourvû que vous ne les condamniez point, Madame, répliqua-t-il, ils s'accompliront infailliblement : c'eſt de vous, Madame, que dépend leur éclairciſſement ; & je n'en eſpérerai rien, ſi vous ne vous déclarez après eux.

Seigneur, répartit Antho, je ne me rends point à la premiére voix d'un Oracle ; ils ſont toujours obſcurs & équivoques ; je ne m'y aſſurerai que lorſqu'ils auront commencé de perſuader mon Pere. Ah! cruelle, s'écria le Prince, je ſuis donc perdu : Vous refuſez de vous expliquer, & c'eſt aſſez pour me convaincre, que les Dieux m'ont

malheureuſement trompé ; mais vous ne l'avez point été par eux, quand ils vous ont dit que je vous adorois. Hélas ! je n'aime, & je n'aimerai jamais que vous. Eh bien ! dit la Princeſſe, que cette réponſe attendrit, tâchez de fléchir mon Pere, & s'il ne faut que mon ſuffrage pour vous y encourager, je ne vous le refuſe pas.

Cet aveu mit le comble à la joie d'Egeſte ; il ſe jetta aux pieds de la Princeſſe ; il les embraſſa reſpectueuſement ; il l'aſſura qu'il l'aimeroit inviolablement, quelque deſtin qu'il eût lieu de craindre.

Des gens apoſtés par Amulius écoutoient la Princeſſe, cachés derriére quelques arbres : ils vinrent tout redire au Tyran ; il apprit de cette façon l'engagement de ſa fille avec Egeſte.

Quoi ! s'écria-t-il, tout furieux, le fils de Numitor ! Il aime Antho ! Il en eſt aimé ! Ah ! ſans doute que

le traître ne cherche à la ſéduire, qu'afin de me perdre : c'eſt à ma vie, & non à elle qu'il en veut. Prévenons-le, ajoute-t-il, & qu'il périſſe avant qu'il ait ſçu, que j'ai découvert ſon funeſte ſecret.

Amulius avoit trop d'eſprit pour attenter ſur la liberté du Prince : il eut réveillé le zéle des amis de Numitor ; il le laiſſa partir d'Albe, avec ordre de le ſuivre par tout. Le premier ſoin du Prince fut de revenir faire part à ſa Sœur du ſuccès de ſon voyage : il lui recommanda les intérêts de Quirinus, & il engagea ſon pere à conſentir à cette alliance. Quelque joie qu'eût Silvia de voir ſon frere heureux, & quelque ſatisfaction que lui donnât l'aveu de ſon pere, elle ne put voir repartir Egeſte, ſans verſer un torrent de larmes : il ſembloit qu'elle prévît le deſtin funeſte de ce Prince.

Egeſte reprit ainſi le chemin de

la Ville des Gabiens; il n'en étoit pas éloigné, lorſqu'il fut bruſquement chargé par ſix hommes, qui fondirent ſur lui de tous les côtés du bois: malheureuſement ſes gens s'étoient écartés dans ce moment; à leur arrivée, ils trouvérent le Prince noyé dans ſon ſang.

Le Prince avoit encore quelques momens de vie; il en voulut profiter; & s'étant fait rapporter ſon Bouclier, il y écrivit ces paroles de ſon ſang: » J'eſpérois réconci-
» lier mon pere avec Amulius, les
» Dieux m'ont envié cet honneur:
» mais enfin je meurs content, puiſ-
» que je meurs aimé de la vertueuſe
» Antho, & que j'ai vû avant d'ex-
» pirer, le bonheur de Quirinus &
» de Silvia. Qu'on ne venge point
» ma mort; c'eſt l'affaire des Dieux.
» Ils ſçauront dans leur temps re-
» demander le ſang qu'on verſe in-
» juſtement. « Il ordonna enſuite qu'on portât ſon bouclier en cet

état à ſon pere, & il expira en donnant cet ordre.

Une mort ſi cruelle combla de douleur l'infortuné Numitor, & la malheureuſe Ilia. Ils perdoient un fils, dont les ſeules vertus les conſoloient de l'injuſtice d'Amulius; & pour ſurcroît d'affliction, ils ne ſçavoient qui accuſer de cet attentat. Leurs ſoupçons s'arrêtoient ſur Amulius; mais le défaut de preuves impoſoit ſilence à leurs plaintes.

La triſte Silvia étoit inconſolable. C'en eſt fait, diſoit-elle à Quirinus, ce meurtre déteſtable nous annonce le courroux des Dieux: ils en veulent à la Maiſon de Numitor: ils ont commencé par le fils, leur haine finira par le meurtre de la fille. Qu'elle s'aſſouviſſe dans mon ſang, mon cher Quirinus, ajoutoit-elle, qu'elle épargne le vôtre, que j'aille ſeule rejoindre les manes de mon malheureux frere. Quirinus étoit lui-même ſi affli-

gé, que ſa douleur ne s'exprimoit que par un morne ſilence.

Mais comment repréſenter le déſeſpoir de la déplorable Antho ! elle tomba évanouie entre les bras de ſa chere Albula. On la crut morte, & elle ne revint de ſa foiblesſe, que pour ſe noyer dans ſes pleurs ; elle vouloit mourir ; rien ne l'attachoit plus à la vie, diſoit-elle : je ne l'aimois que parce que le Prince en jouiſſoit. Hélas ! je croyois réparer les injuſtices d'Amulius : je croyois couronner un jour Egeſte ; je le perds, je ne le reverrai point : eſt-il bien vrai, ma chere Albula ? Mais qui l'a tué ? Tu le ſçais : c'eſt peut-être un dernier trait de la cruauté de mon Pere. Elle retomboit alors dans ſon évanouiſſement ; tout le Palais étoit ému de ſa douleur. Le ſeul Amulius triomphoit ; diſſimulant adroitement la joie qu'il reſſentoit.

La déclaration que le Prince

avoit écrite en mourant, ſur ſon bouclier, découvrit au Roy l'engagement de Silvia avec Quirinus: il crut qu'il importoit à ſa ſûreté de l'empêcher. La mort d'Egeſte lui retranchoit un rival redoutable, il falloit qu'il ſe gardât de s'en donner un autre. Il rêva profondément à ce qu'il devoit faire: les meſures qu'il prit ſembloient juſtes; elles ne laiſſérent pas de le tromper.

Il envoya faire à Numitor des complimens ſur la mort du Prince. Si j'avois cru, diſoit-il, que le cœur d'Egeſte eût été capable de ſe laiſſer toucher pour ma fille, je n'euſſe pas ſouffert qu'il fût ſorti de ma Cour: mais il n'a pas eu aſſez de confiance: je ſçai quelle étoit ſa vertu; c'eſt une perte irréparable pour mes ſujets: réuniſſons nous pour la venger, & regagnons par notre réunion ce que nous avons perdu par notre inimitié. Il applaudit enſuite à la douleur de ſa fille: il verſa de faux-

ſes larmes; & il voulut qu'elle allât de ſa part, mêler ſes pleurs avec ceux de Numitor & d'Ilia.

La malheureuſe Antho ne réſiſta point à cet ordre: elle ſçavoit qu'elle ne verroit là que des larmes ſincéres. Quelle conſolation ne trouva-t-elle point dans les entretiens de Silvia? L'une pleuroit ſon frere, & l'autre ſon amant; cette commune perte les unit dès-lors entiérement. Elles s'aimérent depuis avec une tendreſſe réciproque.

Numitor ne ſe laiſſa pas abuſer aux perfides recherches de ſon frere. Il connoiſſoit les artifices d'Amulius. Mais le temps de la vengeance n'étoit pas encore arrivé; il fallut diſſimuler: le Prince feignit de ſe rendre à ces apparences; il y répondit comme il le devoit. On crut la paix rétablie entre les deux freres.

Amulius avoit d'autres vûes: il laiſſa paſſer quelque temps ſans ſe

déclarer ; & feignant enſuite de s'intereſſer à l'établiſſement de Silvia ; il ne faut pas qu'elle ſe marie, dit-il, qu'elle n'ait fait l'épreuve de ſa vertu : vous ſçavez quel eſt l'uſage de nos Ancêtres, & que les Rois nos Prédeceſſeurs s'y ſont tous ſoûmis. Conſacrez la Princeſſe aux Autels de Veſta pendant cinq ans ; elle ſera toujours réſervée à Quirinus ; mais elle en deviendra plus digne de vous & de lui. Donnez cette ſatisfaction au Peuple qui la déſire, & qui regarde cet uſage comme un point eſſentiel de Religion.

Numitor ſentit l'artifice de ce conſeil : cependant tel étoit ſon malheur, qu'il n'oſa le combattre ; il eût infailliblement ſoulevé le Peuple dont il avoit beſoin pour le ſuccès de ſa vengeance. La triſte Silvia fut avertie de l'obſtacle, qui ſe préſentoit à ſon mariage, & qu'elle devoit faire une épreuve de

cinq ans, dans le Temple de Veſta: elle s'y réſolut ſans répugnance. La mort de ſon frere lui inſpiroit le goût de la retraite. Quirinus ne put s'accommoder de ce retardement. Que me propoſe-t-on, lui diſoit-il ? N'êtes-vous pas à moi ? Les vœux du Prince votre frere, & le conſentement de Numitor, vous ont fait mon Epouſe. Je ne ſouffrirai point qu'on vous enléve à mes vœux. La Déeſſe ne vous a point demandée : c'eſt un nouveau trait de la cruauté d'Amulius. Non, répondoit-elle, mon cher Quirinus, non, ne vous oppoſez point à ma réſolution. Les vûes d'Amulius ſont injuſtes, s'il ſe propoſe de rompre notre union. N'excitez point la haine du peuple, & ne donnez point à notre ennemi, un prétexte plauſible de nous perſécuter de nouveau. Numitor repréſenta lui-même à Quirinus que cette loi étoit indiſpenſable. Le triſte

Quirinus obéit en ſoûpirant, & la vertueuſe Ilia conduiſit elle-même ſa fille au Temple de Veſta.

Ce fut là qu'elle donna de libres larmes à la mort déplorable de ſon frere, & qu'elle jouit d'un ſort plus tranquille. Antho l'y venoit voir ſouvent: elles s'entretenoient d'Egeſte & de Quirinus; ce dernier étoit toujours cher à Silvia. Il lui donnoit tous les jours de ſes nouvelles; elle y répondoit tendrement: enfin il ne put reſter plus long-temps dans un lieu, où il ne voyoit point ſa chere Princeſſe: il forma le deſſein de voyager; il paſſa en Gréce; il s'y perfectionna dans le goût des Sciences, & dans l'éxercice des Armes, gardant toujours le ſouvenir de la vertueuſe Silvia, & entretenant avec elle un commerce tendre & reglé.

Quirinus revint en Italie au bout de quatre ans. Le déſir de ſe rapprocher de ſa chere Silvia le rap-

pella bientôt aux environs d'Albe. Il reçut de Numitor & d'Ilia un accueil rempli d'affection : Amulius même feignit d'être bien-aiſe de le revoir ; mais dans l'ame, ſon retour lui cauſoit une peine extrême. Le temps qu'il devoit épouſer la Princeſſe s'approchoit : il crut qu'il falloit chercher un prétexte de ſe défaire de l'un & de l'autre ; il s'y prit d'une maniére tout enſemble odieuſe & ſinguliére.

Silvia fût avertie du retour de ſon Amant : elle en ſentit toute la joie dont elle étoit capable. Le temps qui avoit adouci l'amertume, que lui avoit cauſé la mort de ſon frere, avoit au contraire rendu plus vif l'attachement qu'elle avoit pour ſon Amant. Elle étoit impatiente de le voir, & lui-même il cherchoit les occaſions de l'entretenir. Amulius, averti de tout, s'employoit pour les faciliter. Le Temple fut ſecrettement ouvert à Qui-

rinus par les ordres du Roy : il revit ſa chere Silvia. Quelle joie ! Quels tranſports ! Quels tendres aveux entre deux Amans qui ne s'étoient point revus depuis quatre ans ! Ils ſe dirent tout ce qu'ils avoient ſouffert ; leurs ſoupirs, leurs langueurs, les ennuis de l'abſence, rien ne fut oublié. Ils ſe promirent de s'aimer toujours, & jamais leur flamme n'avoit eu plus de vivacité. Le tendre Quirinus demanda la grace de revoir quelquefois ſa Princeſſe ; elle ne lui refuſa pas cette ſatisfaction : tout les ſecondoit, le Roy lui-même ſembloit être de concert avec eux, pour favoriſer leurs entrevûes.

Ils ſe virent donc tous les jours : Amulius fut averti de tout ; il ſçut l'heure du rendez-vous ; il en apprit la continuation & le lieu. Il y vint un jour une heure auparavant Quirinus : il avoit l'Habit & les Armes de Mars, un Caſque d'acier bruni, & tout

& tout couvert de plumes rouges & noires ; un grand Bouclier ſur lequel on avoit gravé les principaux exploits de Mars, lui donnoit l'air, & le regard terrible du Dieu de la Thrace. Il prit le temps que la Princeſſe venoit puiſer de l'eau dans un bois, qui tenoit au Temple, pour le ſervice de la Déeſſe : c'étoit en cet endroit que Silvia recevoit les viſites de ſon Amant. Amulius l'ayant apperçue, ſortit de l'enfoncement du bois ; Sa préſence l'effraya ; elle n'avoit jamais vu le Roy, & ſes traits lui étoient tout-à-fait inconnus. Elle fit quelques pas pour ſe retirer ; mais le fourbe Amulius l'arrêta. » Raſſure-toi, lui dit-il, fille de Nu-
» mitor, & reconnois le Dieu des
» combats : Je ſuis Mars, & je
» m'intereſſe à ta deſtinée, à la
» priere de Vénus, à qui tu rap-
» portes ton origine. Les Dieux
» vont punir les crimes d'Amulius,

» & tu vas être Mere d'un fils, qui
» rétablira le Trône de Numitor.
» Adieu, je vois venir Quirinus,
» qui va te rendre Mere de ce Fils,
» l'indomptable ennemi du Tyran
» de ta famille, & du meurtrier
» de ton Frere.

La malheureuſe Silvia étoit ſi éperdue, qu'elle ne vit point partir le Dieu : elle crut qu'il étoit diſparu : elle ſe laiſſa tomber tout émûe ſur un gaſon ; Quirinus arriva quelque temps après : il fut ſurpris de trouver la Princeſſe en cet état ; elle étoit ſi troublée qu'elle ne pouvoit expliquer le ſujet de ſon émotion ; ſon Amant la preſſoit en vain. Comment lui déclarer ce qu'elle venoit d'apprendre : mais elle croyoit parler par l'ordre d'un Dieu ; elle avoua ſon aventure à Quirinus.

On peut juger avec quel excès de joie il entendit faire ce recit. Je vais donc, lui dit-il, être le plus

heureux des hommes : Mon amour eſt approuvé des Dieux, & c'eſt déſormais une loi que le deſtin a déclarée, qu'il faut que vous ſoyez à moi. Concevez-vous ma joie, ma chere Silvia ? La partagez-vous avec moi ? Hélas ! vous y paroiſſez inſenſible. Toute ma tendreſſe, l'ordre des Dieux, & le conſentement de Numitor, ne vous touchent point. Ne me faites point de reproches injuſtes, mon cher Quirinus, répondit la Princeſſe : je vous aime plus que je vous aye jamais aimé ; mais ſouffrez que je me remette de mon étonnement : la vûe d'un Dieu m'épouvante ; ſon Oracle m'effraye, & je ne ſçai que penſer de ce que je viens d'entendre. Eh quoi ! divine Silvia, interrompit Quirinus, le Ciel ne s'explique-t-il pas aſſez clairement ? N'eſt-ce pas Mars qui vous a parlé ? Ne vous a-t-il pas annoncé la deſtinée de notre amour ? Quelqu'autre

qu'un Dieu pouvoit-il vous apprendre que j'étois ſur le point de vous voir, que j'arrivois, que vous m'aimiez, que vous ſeriez Mere d'un Fils qui vengeroit l'injure faite à Numitor. Ah! ſans doute, vous ne feignez de douter de la fidélité de cet Oracle, que parce que vous voulez vous oppoſer à ſon accompliſſement.

Alors Quirinus ſe jetta aux pieds de la Princeſſe, & les embraſſa tendrement: n'êtes-vous pas mon épouſe, lui dit-il? Le généreux Numitor, & la ſage Ilia ne vous ont-ils pas donnée à moi? N'y êtes-vous pas par le ſuffrage du Prince Egeſte? Au nom d'un frere ſi cher à votre ſouvenir, ne combattez point ſon choix par de nouveaux refus: ne réſiſtez point à l'Oracle; ne vous refuſez point à mes vœux, ou vous allez tourner la faveur des Dieux, en un funeſte courroux.

Silvia étoit encore ſi troublée,

qu'elle ne put réſiſter davantage aux empreſſemens de Quirinus : elle ſoupira ; elle laiſſa tomber ſur lui des regards tendres & languiſſans : elle lui donna de nouveau ſa foi : il en reçut pour gage, le dernier prix de ſon amour. Ainſi la fourberie d'Amulius fut accomplie, & l'amoureux Quirinus ſe vit ſans contredit, l'époux de la malheureuſe Silvia. Il reſſortit charmé de ſon aventure, remerciant les Dieux de l'en avoir favoriſé, & les conjurant d'entretenir toujours la Princeſſe dans de ſi flatteuſes diſpoſitions. En effet, il revit tous les jours la fille de Numitor : jamais amans n'ont joui d'un bonheur plus parfait. Rien ne l'eût égalé, s'il eût été durable ; mais Amulius n'en avoit pas tant fait pour en demeurer là ; il falloit que l'aventure ſe déclarât.

La Princeſſe s'apperçut que l'Oracle alloit s'accomplir : elle ſe

ſentit groſſe. Alors elle ne ſçut comment révéler ce myſtére, & quel prétexte lui donner. Elle en avertit ſecrettement ſa mere. Ilia ne comprit rien à cette apparition, & elle n'oſa en faire part à Numitor. Cependant elle conſeilla à ſa fille, ſous ombre de quelque feinte indiſpoſition, de ſe diſpenſer du ſervice de Veſta, de peur que l'impureté de la Princeſſe, n'excitât l'indignation de la Déeſſe.

Amulius averti que Silvia s'étoit abſtenue de ſes fonctions, jugea que ſa maladie étoit imaginaire; il lui envoya ſes Medecins pour la viſiter; il voulut même que la Reine ſa femme allât la garder. Enfin il ne put plus douter qu'elle ne fût groſſe; il en eut des avis certains, & qu'en effet la Princeſſe étoit prête d'accoucher.

Amulius fut charmé de cette nouvelle: il manda Numitor, & il lui reprocha la honte de ſa fille,

& l'injure que ſon crime faiſoit au culte de Veſta, le plus ſaint & le plus reſpectable de la Religion. Numitor à qui on avoit caché ce qui s'étoit paſſé, demanda des preuves de l'infidélité de ſa fille: on lui en donna de ſi convaincantes, qu'il n'en put douter lui-même. Tout ſon ſoin fut de garantir le fruit de cette groſſeſſe de la violence d'Amulius.

On avoit ſçu des confidens d'Amulius, le honteux ſtratagême dont il avoit uſé pour deshonorer ſa niéce, & Quirinus avoua tout à Numitor. Ce Prince eut pitié de l'erreur de l'un & de l'autre. Il gagna les Sages-femmes, & les gardes miſes auprès de Silvia. Elle accoucha de deux fils; & comme on ne doutoit point qu'Amulius ne ſe portât à quelque fâcheuſe extrêmité contr'eux, on y en ſubſtitua deux autres qui furent effective-

ment exposés sur les bords du Tibre, par l'ordre du Tyran.

Numitor ayant ainsi pourvu à la sureté de ses deux petits fils, les mit entre les mains de Faustule, qui avoit soin des troupeaux du Roy. Celui-ci partisan secret de Numitor les fit élever par Acca-Larentia, femme débauchée qu'il entretenoit, & qu'on dit même qu'il avoit épousée.

Amulius ne fut point informé de tout ce qui se fit pour la sûreté des Princes. Mais il ne se crut point à couvert tant que Quirinus vivroit. Il le fit assassiner, & il vouloit faire prononcer un jugement de mort contre Silvia. Les larmes, & la recommandation d'Antho la sauvérent : la peine capitale fut changée en une prison perpétuelle.

L'infortunée Silvia fut donc enfermée pour le reste de ses jours : elle eût préféré la mort à ce honteux supplice : elle eût du moins

été affranchie du reproche de ſa faute: elle n'eût pas eu toujours devant les yeux l'image funeſte de la mort de ſon Amant. Mais il falloit qu'au bout de vingt années, elle vît punir Amulius de tous ſes forfaits.

Il jouiſſoit encore au bout de ce temps du fruit de ſes crimes, lorſqu'enfin la patience divine ſe laſſa, & fit un exemple de la cruauté d'Amulius.

Numitor avoit toujours pris un ſoin extrême de l'éducation de ſes petits fils. On les élevoit dans la Ville des Gabiens, où ils avoient été menés au ſortir des mains de Larentia. Fauſtule paſſoit encore pour le pere; mais ils eurent une éducation fort au-deſſus de ſa condition. L'aîné fut appellé Remus, & le ſecond Romulus: cependant ils ignoroient encore l'hiſtoire de leur naiſſance. Il ne falloit pas que le Tyran entendît parler d'eux. En-

fin lorſqu'il fut temps d'éclater, & que Numitor ſe fût aſſuré de ſes amis, on les fit revenir chez Fauſtule; on leur fit même prendre le genre de vie de leur pere, afin de cacher plus long-temps leur condition.

Remus & Romulus avoient alors vingt ans; le premier, ſoit à deſſein ou par hazard, engagea une querelle avec les gens de Numitor, au ſujet de leurs pâturages: Ceux-ci ayant eu du pire, vinrent avec une troupe de leurs gens armés, fondre ſur ceux des deux Princes, qui célébroient les fêtes d'Arcadie, jeux inſtitués à l'honneur du Dieu Pan, & qu'Evandre avoit apportés en Italie. La troupe de Remus fut d'abord attaquée; & comme elle fut priſe à l'improviſte, elle fut aiſément diſperſée: il y en eut pluſieurs de pris, & le Prince entr'autres fut amené chargé de fers à Albe.

Romulus au bruit de la disgrace de son frere, vouloit accourir à son secours, pensant qu'il lui seroit facile de le dégager sur la route; mais il en fut détourné par Faustule, qui pour-lors lui révéla le secret de sa naissance. Alors le Prince prévoyant qu'il auroit besoin d'un plus puissant appui, assembla ce qu'il put de gens, & leur fit prendre la route d'Albe, leur ordonnant de se répandre proche du Palais, & de se tenir prêts d'agir à ses premiers ordres.

Cependant Numitor s'étoit venu plaindre au Roy de l'insulte faite à ses gens, & Amulius à qui l'air assuré de Remus causa quelque étonnement, le fit honteusement mettre nud, & le remit les mains liées derriére le dos, entre celles des gens de Numitor, qu'il laissa arbitre de sa vie & de sa mort. Numitor suivoit son petit-fils qu'il ne reconnoissoit point encore: il

étoit ſeulement touché de la grandeur de ſa phyſionomie, & de la noble fierté avec laquelle il ſembloit ſupporter cet indigne traitement. Numitor au lieu de l'envoyer au ſupplice, arrivé chez lui, fit retirer tout le monde & s'étant informé curieuſement du nom, & de la condition de ce jeune inconnu, il ne put plus douter que ce ne fût ſon petit-fils: alors il lui révéla le ſecret de ſa naiſſance. On peut juger de la joie de Remus: auſſitôt ils convinrent d'envoyer un Exprès à Romulus pour l'avertir de tout, & lui demander du ſecours. L'Exprès rencontra Romulus, qui hâta ſon arrivée, & qui fut amené devant Numitor. Ils goûtoient à peine la joie de cette derniére reconnoiſſance, qu'on vint leur donner avis, que Fauſtule étoit arrêté, & qu'il venoit d'être conduit devant le Roy.

Cet homme en effet étoit venu

à Albe, pour atteſter l'état des deux Princes; mais comme on faiſoit la garde aux portes, à cauſe des mouvemens de la campagne, Fauſtule fut découvert, & amené devant Amulius. On le trouva ſaiſi de quelques marques, auſquelles on devoit reconnoître les Princes.

Cette rencontre fit frémir Amulius: il voulut ſçavoir ce que les Princes étoient devenus. Fauſtule bâtit une fable, & conta qu'étant paſſé à l'endroit où ces enfans étoient expoſés, il les avoit enlevés, & qu'il les avoit fait nourrir par ſa femme. Le Roy, que ce recit acheva d'allarmer, diſſimula ſa crainte, & s'informa où les Princes étoient; ne voulant pas, diſoit-il, les laiſſer plus long-temps dans une condition ſi fort au-deſſous de celle de leur naiſſance. Fauſtule uſa encore de déguiſement, & dit qu'il les avoit envoyés auprès de ſes Troupeaux; & il en donna des

témoignages, qui parurent si certains, qu'Amulius crut qu'il étoit facile de s'assurer d'eux. Il y envoya donc sa garde, avec ordre de les amener morts ou vifs. Il résolut ensuite de faire arrêter Numitor, & il le manda sur le champ. Mais il fut trahi par celui qui portoit l'ordre; ensorte que Numitor & les deux Princes, n'ayant plus rien à ménager, s'arment, & avec une troupe de leurs amis armés aussi, ils viennent fondre sur le Palais, où les gens de Romulus, s'étant joints à eux, au signal qu'il leur en donna, rien ne put plus leur résister. La Ville se déclara pour eux; le cruel Amulius fut massacré, sans pouvoir être secouru des siens; ainsi la Couronne fut aussi-tôt rendue à Numitor.

Il étoit de l'ordre d'aller dégager la Princesse de sa prison. Elle crut qu'on lui venoit donner la mort, lorsqu'elle reconnut son Pe-

re, qui l'embraſſant tendrement : Ma fille, lui dit-il, je ſuis Roy maintenant, & je dois mon rétabliſſement à vos deux fils. Il lui préſenta enſuite les Princes : ils ſe jettérent aux pieds de Silvia ; elle les en fit auſſi-tôt relever ; elle leur mouilla le viſage de ſes larmes : Ils lui rappelloient le ſouvenir toujours préſent, du meurtre cruel de leur Pere. L'allegreſſe publique l'obligea d'étouffer ces mouvemens de ſa douleur. Elle fut ramenée triomphante au Palais. Le Peuple applaudit à ce changement : la mémoire d'Amulius fut condamnée. On accorda aux priéres de ſa Fille qu'on lui rendît les honneurs funebres. La vertueuſe Silvia fit pour Antho, ce que cette Princeſſe avoit fait pour elle. Numitor lui rendit les biens de ſon Pere, & l'appartement qu'elle occupoit au Palais ; elle y fut toujours traitée comme

la Niéce du Roy, & la maitreſſe du malheureux Egeſte.

Voilà, Madame, quelle eſt l'Hiſtoire merveilleuſe de la naiſſance de Romulus : S'il n'eſt pas fils d'un Dieu, comme le croit le vulgaire ; du moins on ne peut déſavouer que les Dieux ne ſe ſoient intereſſés à ſa fortune : il eſt né vertueux, & il a toutes les qualites qui font un grand Roy : Je ne vous entretiens point du reſte de ſa vie ; la renommée vous en a aſſez inſtruite.

Ce recit acheva d'enlever le cœur d'Herfilie : Ce long enchaînement d'évenemens extraordinaires, cette viſible protection des Dieux, ce rétabliſſement preſque miraculeux de Numitor, dû à la valeur de ſes petits-fils, la chute funeſte d'Amulius, & cette éducation ſecrette & merveilleuſe, qui avoit enlevé les Princes à la fureur du Tyran, firent enviſager à la Prin-

ceſſe, Romulus comme un homme divin, que le Ciel n'avoit donné à la terre tant de miracles que pour le rendre bientôt le maître & l'admiration des autres hommes.

Ces réfléxions fléchirent Herſilie, & la mirent du parti de Romulus ; & la ſuperſtition s'emparant de ſon eſprit, elle crut de bonne foi que c'étoit par l'ordre de *Conſus* qu'il avoit entrepris l'enlévement des filles de ſa nation ; dès qu'elle put rapporter cette violence aux conſeils d'un Dieu, elle n'eut plus rien à reprocher à ſon Amant : elle ſouhaita même ardemment d'être unie à ce Prince.

Une derniére raiſon l'empêcha de réſiſter davantage à ſon penchant : Tatius ſon Pere ne parut point irrité du rapt de ſa fille ; il répondoit froidement aux inſtances d'Acron, qui le ſollicitoit de s'armer pour l'arracher aux Romains ; il ſembloit qu'il aimât autant la

voir épouſe de Romulus, que du Prince de Cénine. Cette idée ſaiſit la Princeſſe, & acheva de la déterminer en faveur du Roy de Rome.

Mais elle devoit bientôt éprouver d'autres diſgraces. Hoſtilius avoit murmuré tout haut que le Roy retînt Herſilie dans le Palais. C'eſt, diſoit-il, un prix qui m'eſt dû : l'Arrêt du Sénat porte, que chaque Citoyen reſtera maître de ſa priſonniére, & perſonne n'ignore que la fille de Tatius eſt la mienne. De quel droit donc Romulus la tient-il captive ? Je demande raiſon de cette injuſtice.

Hoſtilius vint en effet au Palais redemander Herſilie; il s'adreſſa directement au Roy: Ce Prince lui répondit froidement : Je vous ai permis de l'épouſer, dit-il, ſi vous pouviez l'obtenir d'elle même : Je n'ai pu me réſoudre à contraindre ſa volonté; elle eſt fille de Roy, je dois

quelques égards à ſon rang. J'ai cru qu'elle ſeroit mieux dans ce Palais ; elle y reſtera juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit déterminée pour un choix.

Romulus rentra dans ſon cabinet, laiſſant Hoſtilius dans une conſternation incroyable. Il alla remplir Rome de ſes plaintes. On ſçut dans toute la Ville que Romulus lui enlevoit Herſilie. Le Roy pour ſa juſtification, déclara de quelle maniére la choſe s'étoit paſſée. Herſilie a de l'éloignement pour Hoſtilius, diſoient les Partiſans de ce Prince : Il n'importe en rien au bonheur du peuple, qu'elle ſoit à Hoſtilius ou à un autre, pourvu qu'elle épouſe un Romain. Elle mérite plus de ménagement que le commun des Sabines : Peut-être qu'un traitement ſi généreux touchera Tatius, & qu'il acceptera notre alliance : Le Roy ne devoit pas forcer les inclinations d'une Princeſſe de ce rang. Ces

réfléxions faites à propos, calmérent les eſprits : les Sabines s'accoutumérent avec leurs maris ; & Rome ſembla prendre une face toute nouvelle.

Mais un obſtacle imprévu vint remettre tout d'un coup le trouble dans la Ville. Hoſtilius publioit que Romulus lui avoit enlevé ſa maitreſſe, éperdument amoureux d'elle. Ce bruit vint juſqu'à Tarpeia : Cette fille accoutumée à voir le Roy, & à recevoir de lui de grands reſpects, s'étoit accoutumée auſſi à penſer que ce Prince l'épouſeroit : c'étoit, ſelon elle, le juſte prix qu'il devoit mettre à ſes ſervices ; elle n'étoit pas d'une naiſſance au-deſſous de cette eſpérance, & elle avoit aſſez de beauté pour qu'elle oſât aſpirer à la conquête du Prince. Enfin l'amour excité par la bonne mine, s'étoit nourri par de flatteuſes eſpérances: l'ambition du premier rang l'avoit

accru, & tout d'un coup l'amour d'une rivale, mettoit obſtacle à ſes vûes ; elle ſentit toute l'amertume de cette préférence ; & pour ſurcroît de déplaiſir, elle ſe reprochoit d'avoir elle-même ſuggéré à Romulus, l'artifice dont il avoit uſé pour attirer les Sabines à Rome. Dieux injuſtes ! s'écrioit-elle, ne m'avez-vous choiſie pour être l'organe de votre Oracle, que pour me rendre moi-même la victime de cet odieux complot ? Toutes les Sabines trouvent des Epoux à Rome : elles oublient dans leurs bras le ſouvenir de leur enlévement. Et moi ! à qui les Romains doivent le bonheur dont ils jouiſſent, moi ! qui leur ai révélé de la part des Dieux, la gloire à laquelle ils ſont réſervés, je ſerai livrée pour prix de ce ſervice à une paſſion qui me dévore. Fatalité déplorable ! ſi le Ciel ne m'a deſtinée à contribuer à la grandeur de Romulus, que pour me

précipiter moi-même, dans un abîme de malheurs.

Tarpeia agitée de ce tranſport accourut au Sénat, où elle ſçavoit que Romulus étoit allé; on lui en ouvrit auſſi-tôt les portes. Elle avoit repris ſon habit de Religieuſe, & elle parut dans un trouble, qui ſembla être au Sénat, l'effet d'une nouvelle inſpiration. Que fais-tu, Romulus, lui dit-elle? Et vous, profanes Romains, pourquoi mépriſez-vous les ordres du divin *Conſus*? Quoi! ignorez-vous que le Dieu qui ſuggera l'enlévement des Sabines, avoit preſcrit l'ordre des alliances, & que celle qu'il livroit a chaque Citoyen, étoit la même qu'il lui deſtinoit pour épouſe? Tu violes cette loi, Romulus; tu ravis la femme d'Hoſtilius: Mépriſes-tu les ordres de la Divinité? Et commences-tu ton régne par un adultére? Reviens de ton égarement: les Dieux veulent bien te le pardon-

ner. Mais n'eſpére plus de grace, ſi tu différes à rendre dès ce jour Herſilie à Hoſtilius.

Ce diſcours prononcé avec ce ton qu'inſpire la jalouſie, & par une fille extraordinaire, dont la miſſion étoit confirmée par l'événement, intimida le Sénat, & réveilla les Partiſans d'Hoſtilius. On craignit d'avoir offenſé les Dieux; & l'eſprit de ſuperſtition aidant au ſtratagême, chacun déclara qu'il falloit réparer l'injure faite aux Dieux, en remettant Herſilie entre les mains d'Hoſtilius.

Romulus ne put être maître des avis; il ignoroit encore ce qui faiſoit agir Tarpeia. Il n'oſa choquer l'opinion publique, qui attribuoit à des mouvemens humains, une puiſſance ſurnaturelle. Je croyois, dit-il, que la fille de Tatius pouvoit être réſervée au petit-fils de Numitor: vous ſçavez que j'avois chargé mes Ambaſſadeurs de la

demander pour moi à ſon pere : le Ciel en diſpoſe autrement, je me dévoue au ſalut des Romains : qu'ils apprennent par mon exemple à tout ſacrifier au bonheur de leur Patrie. A ces mots il ſortit du Sénat, & il alla s'enfermer chez lui, balançant encore l'amour dont il brûloit, par la crainte de ſoulever contre lui des hommes ſuperſtitieux ; ſur leſquels ſon pouvoir n'étoit pas encore bien affermi.

Mais Herſilie vint lever ſes doutes ; la ſuperſtition s'empara auſſi de ſes ſens. Elle craignit que la déſobéiſſance n'irritât les Dieux, & comme elle s'étoit laiſſée perſuader que ſon enlévement étoit leur ouvrage, elle crut aiſément que l'action de Tarpeia en étoit la ſuite. Elle vint trouver Romulus : Seigneur, lui dit-elle, ne balancez pas à reſpecter l'ordre des Dieux par une aveugle obéiſſance. Je commence à ne plus regretter mon

eſclavage

eſclavage depuis que je vois que la Providence en a pris ſoin : faites-vous un effort, qui vous faſſe connoître pour le fils de Mars : imitez la vertu d'Herſilie. Je renonce à ma patrie pour me conſacrer à la vôtre : vos périls ſont les miens. Que vous dirai-je, Romulus, je vous aime, & tout mon bonheur étoit d'être à vous. Les Dieux en diſpoſent autrement. Obéiſſons, peut-être cet effort les touchera-t-il ; peut-être qu'ils nous uniront lorſque nous y penſerons le moins. Adieu, Seigneur, je vais chercher Hoſtilius : ſouvenez-vous d'Herſilie ; ſouvenez-vous qu'elle vous aimoit ; mais gardez-vous bien d'en faire jamais ſouvenir la femme d'Hoſtilius.

Quoi ! Madame, s'écria Romulus, vous pouvez donner vous-même cet exemple de fermeté ? Vous pouvez ſonger à ſauver Rome. Vous voulez contribuer à ſa

gloire en assurant ses commencemens : vous m'instruisez moi-même sur ce que je dois faire : oüi j'y consens ; je vais vivre pour Rome, puisque le devoir l'exige ; mais qu'elle ne demande rien de plus, qu'elle ne m'impose point un autre choix, puisque je ne suis point à Hersilie, je ne veux être à personne.

Romulus craignit de s'attendrir, & il rentra dans son cabinet. Il déclara ensuite qu'Hersilie étoit femme d'Hostilius, & il l'en envoya avertir. Hostilius accourut au Palais charmé du changement de sa fortune. Hersilie le suivit avec une constance admirable : il l'épousa dès le soir. Cet exemple de courage la rendit chere aux Romains, & leur fit de plus en plus respecter l'autorité de Romulus.

Tout le ressentiment de ce Prince tourna contre Tarpeia : elle témoigna une joie qui rendit son zéle

ſuſpect. Romulus l'examina, & il crut reconnoître en elle, qu'elle avoit ſuivi d'autres inſpirations, que celles de la Divinité. Sa douleur en redoubla ; mais content d'un parfait mépris, il ceſſa abſolument de la voir. Cette vengeance la punit plus qu'elle ne l'eût été par un vain éclat ; elle ne s'en plaignoit point, attendant peut-être d'autres occaſions de ſe venger.

Le Roy eut été inconſolable, ſi des occupations plus ſérieuſes ne fuſſent venues le diſtraire. Il ſembloit que Tatius eût pris peu de part à l'enlévement de ſa fille, comme s'il n'eût pas été fâché que cette entrepriſe l'eût affranchie de l'alliance d'Acron pour qui elle avoit témoigné tant de répugnance. Ce Prince ne put s'accommoder des froideurs de Tatius. Eperdument amoureux d'Herſilie, il voulut du moins tenter de l'ôter aux Romains. Il attira les Cruſtumé-

miens & les Antemnates dans ſa querelle, ou plutôt il les excita à ſe reſſentir de l'injure qui leur étoit commune avec lui ; car les Habitans de ces deux Villes, redemandoient auſſi leurs filles enlevées par les Romains.

Acron le plus empreſſé de tous, ſe mit le premier en campagne, & il vint fondre avec ſes gens ſur le territoire de Rome. Romulus ne lui voulut pas donner le temps de ſe reconnoître. Il ſortit à la tête de ſon Armée, & chargeant les Ennemis à l'improviſte, il ſe rendit maître des retranchemens, qu'ils avoient commencés devant la Ville. Acron montra par ſon empreſſement à trouver Romulus, qu'il cherchoit à ſe venger aux dépens de ſa vie ; & Romulus, à qui le deſſein d'Acron ne fut pas inconnu, l'eut bientôt joint. Les deux Rois en vinrent donc à un combat ſingulier, pendant lequel

les deux Armées reſtérent immobiles : la victoire ſe déclara pour Romulus qui tua Acron de ſa main: ainſi l'Armée de ce Prince fut entiérement défaite, & les Romains profitant de leur avantage, pouſſérent juſqu'à Cénine qu'ils prirent, & d'où ils ramenérent un riche butin à Rome. Romulus y entra triomphant, vêtu de ſa Robe de pourpre, & couronné de Lauriers. Il offrit la dîme des dépouilles à Jupiter, & il lui bâtit un Temple ſous le nom de Jupiter *Feretrien*.

La mort d'Acron répandit une allegreſſe générale dans Rome. Herſilie fut ſenſible, comme elle devoit l'être, à la gloire de Romulus; mais l'engagement qu'elle avoit eu avec Acron, l'empêcha de témoigner toute la joie qu'elle en reſſentit. Elle craignit même de faire juger à Hoſtilius, qu'elle n'en étoit touchée, que parce que la victoire étoit dûe à la valeur de Romulus.

Mais Hoſtilius penſoit mieux de la vertu de ſa femme ; charmé d'en être l'époux, il ne craignoit aucune baſſeſſe de ſa part. Romulus lui-même donnoit des témoignages publics de l'eſtime qu'il faiſoit de la vertu d'Hoſtilius : il lui rendoit tous les offices, qu'il pouvoit prétendre dans un Etat, où le Roy n'étoit pas entiérement le Maître ; & Hoſtilius marquoit un attachement inviolable aux intérêts de Romulus.

La guerre que les Antemnates déclarérent enſuite aux Romains, vint encore accroître la gloire dont Romulus s'étoit couvert à celle de Cénine : on envoya contr'eux une Légion qui les défit & qui prit leur Ville : Les ſoldats demandoient qu'elle fût abandonnée au pillage ; mais quelques-unes des Sabines, qui étoient de cette Ville, accoururent implorer la médiation d'Herſilie : elle ne la refuſa pas ;

elle vint demander à Romulus la grace des Antemnates.

Seigneur, lui dit-elle, nous venons vous implorer en faveur des Antemnates: nous venons exciter votre clémence, & ſolliciter votre modération, de mettre des bornes à votre victoire. Vous nous avez fait entendre qu'en nous arrêtant à Rome, vous nous y vouliez retenir par des nœuds que nous ne puiſſions rompre: ils ſont tels en effet qu'ils nous ſont devenus fort chers; & que chacune de nous regarde ſon mari dans ſon raviſſeur. Mais ces liens ne nous ont point dégagées de l'amour que nous avons pour notre patrie, & de celui que nous devons à nos peres, à nos freres, à tous nos amis. Faites que les Romains reconnoiſſent en eux, les alliances qu'ils ont contractées avec eux, qu'ils les traitent comme leurs peres, & comme leurs freres. Apprenez aux autres à reſpecter

votre vertu ; & que la clémence dont vous uſerez envers les vaincus, enſeigne à ceux qui ne ſe ſont pas encore déclarés vos ennemis, à redouter un Prince, qui ſçait ſe dompter lui-même, après avoir dompté les autres.

Madame, répondit majeſtueuſement Romulus, les Antemnates auront lieu de ſe louer du traitement qu'ils recevront de nous : Je diſpoſerai le Sénat à leur pardonner, & je ferai enſorte qu'il rendra ce qu'il doit à l'amour de la juſtice, & à la dignité de la recommandation.

L'affaire ayant été rapportée en plein Sénat, il paſſa à l'avis de Romulus, qui avoit pris celui de la clémence. On manda auſſi-tôt les filles de Cénine & d'Antemne ; & le Roy, qui fut charmé de donner cette marque de diſtinction à Herſilie, leur parla ainſi :

Quoique vos peres, vos freres,

& vos filles ne ſoient dignes d'aucune grace, pour avoir préféré une guerre injuſte à notre alliance, nous ne voulons pas ſuivre l'exemple d'injuſtice, que nous en avons reçu. Nous nous portons volontiers à prendre le parti de la douceur, par le reſpect que nous avons pour les Dieux, qui ſe plaiſent à humilier les orgueilleux : par la crainte d'encourir la haine des hommes, & ſur-tout par la préférence que nous donnons à la pitié ſur la juſtice. Notre principal motif eſt toutefois le déſir que nous avons de récompenſer la conſidération que vous avez pour vos maris ; & nous ſommes ravis de vous marquer en cette occaſion, l'eſtime que nous avons pour vous. Nous oublions donc le crime de vos Citoyens, & nous leur laiſſons la vie, la liberté & les biens. Ceux qui voudront demeurer dans leur Ville, y peuvent reſter ſans crainte : Si au

contraire ils ſe veulent établir parmi nous, ils le peuvent faire en toute ſûreté. Mais afin que l'une & l'autre de ces deux Villes, ne retombent plus dans les mêmes fautes, nous jugeons à propos d'en faire des Colonies Romaines : Ce parti ſera le plus ſûr pour nous, & le plus honorable pour elle. Allez, & que votre reſpect pour vos maris redouble, puiſqu'ils conſentent à la liberté de vos peres & de votre patrie.

Ce diſcours fut reçu avec des acclamations incroyables : tout retentit du nom & des louanges de Romulus ; il envoya deux Colonies de trois cens hommes dans ces deux Villes, & il en fit transférer à Rome la plûpart des Habitans : Il ſembla que ce ne fut bientôt plus qu'un même peuple, & qu'une même nation.

On ne peut exprimer l'excès de jalouſie que reſſentit Tarpeia, quand

elle apprit que la grace accordée aux Antemnates, étoit l'effet peut-être du ſeul crédit d'Herſilie, du moins elle en jugea ainſi. Romulus l'aimera-t-il toujours, diſoit-elle, en elle-même? Et ne pourrai-je troubler l'intelligence de deux Amans que le mariage n'a pu déſunir? Le foible Hoſtilius n'en prend point d'ombrage: il ſe laiſſe abuſer par une fauſſe lueur de vertu; c'eſt à moi ſeulement de me venger.

La mort d'Acron, la priſe de Cénine, & celle d'Antemne, avoient allarmé tous les Sabins; chacun craignit que Romulus profitant du bonheur de ſes Armes, n'étendît de plus en plus ſes conquêtes, & qu'il ne fît de toutes les Places voiſines, des Colonies Romaines. Les Etats s'aſſemblérent dans chacune Ville, & ils envoyérent des Députés à Cures, réſidence de Tatius. La guerre y fut réſolue

contre les Romains ; & Tatius nommé Commandant Général des Troupes de la Nation.

On ſçut bientôt à Rome le nouvel orage dont la Ville étoit menacée. Romulus n'oublia rien pour rehauſſer le courage du peuple ; il fortifia la Place, de tout ce qui pouvoit contribuer à ſa défenſe ; il demanda du ſecours à ſes Alliés ; il en obtint de Numitor, & il ſe vit bientôt en état de défier lui-même les Ennemis.

Les Sabins voulant garder un ombre de juſtice dans la guerre qu'ils projettoient, envoyérent des Députés à Rome y redemander leurs femmes & leurs filles. Romulus répondit qu'il étoit impoſſible de ſéparer les femmes de leurs maris, offrant un équivalent aux Sabins, s'ils vouloient même le demander comme amis. La paix n'ayant donc pu ſe faire, on ſongea de part & d'autre à faire la guerre avec ſuccès.

Cette ſituation facilita à Tarpeia l'occaſion de ſe venger. L'armée Romaine étoit de vingt mille hommes de pied, & de huit cens chevaux. Romulus la faiſoit camper hors des enceintes de Rome, pour la couvrir du côté, où elle pouvoit être attaquée.

Cette diſpoſition embarraſſa Tatius: il reſta long-temps irréſolu, campé aux environs du Mont de Saturne, depuis connu ſous le nom de Capitole.

Tarpeius commanda dans la Citadelle, que Romulus avoit fait conſtruire ſur ce Mont. Tatius feignit d'avoir deſſein d'y mettre le Siége: le Commandant crut en avoir des avis certains, & il ſe rendit auſſi-tôt dans la Ville, pour prendre des meſures juſtes avec Romulus. Il confia en partant les clefs à ſa fille: imprudence qui témoigne bien que les Romains n'étoient pas encore extrêmement aguerris.

Tarpeia crut être alors maitreſſe du ſort de Romulus. Elle ne conſulta donc que ſa haine, & ſur le champ elle envoya demander une conférence à Tatius. On peut juger ſi la propoſition fut acceptée avec joie : les meſures furent auſſi-tôt priſes, & les conditions arrêtées : Tatius promit tout ce qu'on lui demanda, & Tarpeia tout ce qu'on voulut : la concluſion de ce pourparler fut qu'elle livreroit la Citadelle aux Sabins, à l'entrée de la nuit, ne leur demandant, dit-on, d'autre récompenſe de ſa trahiſon, que ce qu'ils portoient aux bras ; c'étoient leurs boucliers & leurs bracelets.

A peine Tarpeia fut-elle rentrée chez elle, que la honte de la trahiſon ſe repréſenta devant ſes yeux. L'amour qu'elle avoit pour Romulus ſe réveilla ; & le repentir du crime ſe joignant à la vivacité de la tendreſſe, elle ſe ſentit combat-

tue par les plus cruels remords: elle exposoit des innocens à la vengeance d'un ennemi irrité: elle agissoit contre l'ordre des Dieux, qui promettoient à Rome l'Empire de la terre: elle trompoit l'attente d'un Peuple, qui confioit sa principale défense à la fidélité de son pere: elle perdoit son Amant sans se venger de sa rivale, & elle alloit rendre sa mémoire détestable à ceux même qu'elle avoit servis.

Toutes ces réfléxions se réunirent contre la résolution qu'elle avoit prise; elle passa de la haine au repentir; & changeant tout à coup de dessein, elle envoya donner avis à Romulus de ce qui se passoit; elle voulut même pour adoucir l'idée de la perfidie, persuader à ce Prince, qu'elle n'avoit demandé les Boucliers des Ennemis, qu'afin de les lui livrer désarmés.

Son repentir n'eut pas le succès qu'elle en attendoit. Celui qu'elle

envoyoit à Romulus, au lieu de lui porter l'avis, se rendit au Camp de Tatius, & il lui remit la lettre de Tarpeia. Tatius comprit qu'il n'avoit point de temps à perdre : il fit avancer ses Troupes, à l'entrée de la nuit, plus près de la Citadelle. Tarpeia ne recevant point de réponse à sa lettre, étoit dans une cruelle perplexité. Mais comme elle avoit indiqué les plus faciles approches de la Citadelle, elle fut obligée d'y recevoir Tatius. Le fier Sabin satisfait de cet avantage, ne tarda pas à se défaire de Tarpeia ; sous prétexte de dégager sa parole, il la fit accabler sous les poids des boucliers de ses soldats.

Tatius, maître de la Citadelle, crut qu'il n'avoit plus rien à faire pour se rendre maître de la Ville. On fut bientôt averti que les Ennemis venoient de se saisir de ce poste important. Romulus en frémit de colére & de courroux. Mais il ne

perdit pas courage. Il ſe diſpoſa d'attaquer les Sabins le lendemain. Eux de leur côté ſe préparoient à ſe défendre avec d'autant plus de confiance, qu'ils étoient ſûrs de leur retraite. L'Armée Romaine occupoit un terrein reſſerré par les hauteurs, qui furent depuis encloſes dans Rome.

L'attaque commença par un corps de Troupes que commandoit Hoſtilius. Il y eut là un choc fort rude, dans lequel Hoſtilius ſoutint avec une vaillance inouie, tout l'effort des Troupes Sabines commandées par Métius. Enfin, le nombre l'emporta ſur la valeur. Hoſtilius fut tué en combattant généreuſement pour la gloire de ſa Patrie, laiſſant Herſilie veuve du plus brave & du plus vertueux des Romains.

Romulus connut tout le déſavantage que cette perte lui cauſoit; il avoit déja reçu pluſieurs bleſſu-

res, & il reçut encore à la tête un coup de pierre, ſous lequel il fut abattu: ſa chute entraîna la fuite des Romains. Ce fut en cette occaſion que Romulus montra des prodiges de valeur ; il ſe fit ramener au combat; il releva les courages par ſon exemple & par ſes exhortations.

Curtius étoit ſur le point de ſe loger dans le Palais avec ſes Troupes: ſa préſence redoubla les forces de Romulus; il fondit avec les ſiens ſur ce Général, & il le mit en déroute. Curtius pour éviter de tomber au pouvoir des Romains, fut obligé de ſe jetter avec ſon cheval dans un marais, qui porta toujours ſon nom depuis: Romulus crut qu'il étoit inutile de le pourſuivre, & qu'il périroit en cet endroit : il tourna donc ſes Armes contre les autres Sabins : cependant la bonté du cheval de Curtius, le dégagea du milieu du marais, & il vint de-

nouveau animer les ſiens. Ainſi le combat recommença encore une fois ; & l'acharnement étoit ſi grand, qu'il y avoit lieu de croire que le parti qui ſeroit vainqueur, extermineroit entiérement l'autre.

Herſilie avoit appris la mort d'Hoſtilius ; elle donna tout ce qu'elle devoit de regrets, à la perte d'un ſi grand homme ; mais il n'étoit pas temps de verſer des pleurs: c'étoit fait des Romains ou des Sabins, ſi le combat duroit encore. Elle raſſembla toutes les Sabines, & elle vint demander au Sénat, la liberté d'aller offrir leur médiation à leurs Peres & à leurs Freres: il n'eſt point d'exemple d'une pareille réſolution. Les Armées étoient aux mains ; les Sabines vétues d'habit de deuil, ſe jettérent au milieu des coups: elles conjuroient d'un côté leurs Peres & de l'autre leurs Maris, de ne point tremper leurs mains dans le ſang de leurs gendres, & de leurs Beaux-peres.

Ce tendre ſpectacle arrêta tout d'un coup les Combattans. Chacun reconnut ſa fille, ou ſa femme ; il ſembla que dans le moment toute la haine fût étouffée. Les Chefs s'avancérent de part & d'autre. Tatius demanda qu'on fît venir les Sabines, pour ſçavoir préciſément d'elles, ce qu'elles vouloient de lui.

Alors Herſilie s'avança avec cette courageuſe modeſtie, qui ſied ſi bien dans ces ſortes de rencontres. La vûe de ſon pere ne l'intimida point; elle ſe regarda en Romaine; & ſi le reſpect & la tendreſſe de fille parlérent en ſon cœur pour Tatius, le titre de veuve d'Hoſtilius la fit auſſi-tôt ſouvenir, de ce qu'elle devoit à la Patrie, & à la mémoire de ſon illuſtre Epoux.

Romains, s'écria-t-elle, & vous Sabins, écoutez-nous ; vous voyez en moi la fille de Tatius, & la veuve d'Hoſtilius ; je dois la naiſſance à l'un, & le ſort m'avoit fait épouſe

de l'autre. Quels motifs de réconciliation entre les deux partis! Vous ne pouvez, Seigneur, ajouta-t-elle, en jettant un regard reſpectueux ſur ſon pere, redemander votre fille aux Romains, que vous ne déclariez ſon mari raviſſeur: ainſi ſon engagement n'aura plus été légitime. L'héritiére du Roy de Cures, & du Général des Sabins, n'aura été que la concubine d'un Bourgeois de Rome. J'oublirois mon injure, ſi j'étois la ſeule qu'elle regardât. Mais, Sabins, toutes les filles de votre nation, auront le même reproche à craindre. Quelle offenſe vous avons-nous faite, cruels? Quel déplaiſir vous avons-nous cauſé, qui mérite les maux que nous avons déja ſoufferts, & ceux que vous nous préparez encore? Nous avons été véritablement enlevées avec une violence inouie, par ceux à qui nous ſommes aujourd'hui: mais nos peres, nos freres, nos pa-

rens, & nos amis nous ont ſi long-temps abandonnées, qu'enfin ils nous ont forcées de nous unir par les liens les plus étroits avec ceux, pour qui nous avions une haine mortelle. Ne diſſimulons plus que le péril qu'ils courent en combattant, nous fait à préſent trembler pour eux, & que nous gémiſſons, en voyant tomber ſous vos traits ceux même qui nous avoient ravies. Car quels efforts avez-vous faits pour nous délivrer lorſqu'il en étoit encore ſaiſon ? Quelle entrepriſe avez-vous tentée, pour nous affranchir du joug de ceux qui nous retenoient ſi cruellement ? Et vous venez maintenant arracher les femmes aux maris, & les meres aux enfans : ainſi le ſecours que vous nous offrez aujourd'hui, nous eſt mille fois plus funeſte que l'oubli dans lequel vous nous aviez mis, ne ſembloit devoir nous être douloureux. Nous avons trouvé des

époux, lorſque nous avons cru n'avoir plus de parens ni d'amis. Telle eſt l'affection qu'ils nous ont portée, & telle eſt la pitié que vous nous témoignez maintenant. Quand même quelqu'autre ſujet moins injuſte, vous armeroit, ne ſeroit-il pas raiſonnable que notre conſidération vous déſarmât. C'eſt à nous que vous devez ces titres affectueux de beaux-peres, d'ayeux, d'alliés, & de beaux-freres, de ceux contre qui vous combattez. S'il en eſt donc ainſi, & que cette guerre ſoit entrepriſe à cauſe de nous, nous vous conjurons par des noms ſi précieux, de nous recevoir avec vos gendres & vos petits-fils, & que vous nous rendiez nos peres, nos freres, & nos parens, ſans nous arracher à nos maris, & à nos enfans, & nous rendre captives encore une fois.

Ce diſcours attendrit bientôt les deux partis: les Chefs émus ſe regardoient l'un l'autre, & ſe ten-

dirent enſuite la main ; les Officiers, & les ſoldats en firent autant, & les deux Armées ſe confondirent en une, avant qu'on fût convenu des conditions : les femmes ſe mêlérent dans ces entretiens ; il ſe fit un doux murmure de cris de joie & d'allegreſſe : chacun reconnoiſſoit ſa fille ; on embraſſoit ſon gendre : en un moment la paix & la concorde prirent la place du plus cruel acharnement, & de la haine la plus outrée.

Ce prodige fut dû à la vertu, & au courage d'Herſilie. Elle avoit reçu les embraſſemens de Tatius ; il avoit verſé des larmes de joie en la revoyant, & il avoit publiquement donné des louanges à ce qu'elle venoit de faire. Cependant il conféroit avec Romulus, & le fruit de cette conférence fut une paix perpétuelle entre les deux Peuples. On convint que la Souveraineté ſeroit partagée entre les deux Rois ; que

que la Ville s'appelleroit Rome ; & que les Habitans en ſeroient nommés *Quirites* du nom de la Ville de *Cures*, Capitale des Etats de Tatius, pour conſerver le droit de chacun des deux Souverains : que les Sabins auroient droit de Bourgeoſie à Rome, & que les Romains auroient la même prérogative chez les Sabins : on créa des Sénateurs de cette Nation, & chacun des deux Rois choiſit ſa demeure dans deux quartiers différens de la Ville.

Ce fut ainſi que la Paix fut conclue. On apprit alors le crime, & le repentir de Tarpeia. Romulus fut touché de ſon malheur : il lui fit rendre les devoirs de la ſépulture dans l'endroit même où elle avoit été tuée ; il fut même appellé de ſon nom le Mont Tarpeien, & Romulus lui fit ériger en ce même lieu un Tombeau magnifique.

Herſilie ne fut point jalouſe de cette diſtinction : dès qu'elle eut vû

la paix conclue, elle ſe retira dans la maiſon d'Hoſtilius, pour y pleurer ſa mort. Elle voulut s'acquitter de tout ce qu'elle lui devoit avant de revoir Romulus: Tatius donna bien volontiers ſon conſentement à cette ſeconde alliance, & ſa Fille devint enfin l'Epouſe du premier Roy des Romains. La mort de Tatius, aſſaſſiné au bout de ſix ans, ſans qu'on ait ſçu par quel ordre, réunit la Couronne dans la ſeule perſonne de Romulus.

HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITÉ.

CALLYTHIE,

Prêtresse de Junon Messeniéne.

L'HISTOIRE des deux Guerres Messéniaques fournit les plus curieux évenemens. On y trouve des efforts incroyables de courage, des exemples merveilleux de l'amour de la Patrie, & de la liberté ; une constance heroïque dans les Chefs ; une patience inconcevable dans les Peuples ; &

durant tout le cours de cette guerre, qui dura l'eſpace de trente-quatre ans, des ſuccès miraculeux, qui forment dans le détail un grand nombre d'épiſodes amuſans.

La Meſſénie étoit une petite Province de la Gréce, frontiére de la Laconie. Elle fut autrefois le partage du Sage Neſtor : elle paſſa enſuite aux enfans d'Oreſte : enfin, Creſphonte, du noble ſang des Héraclides, s'empara de ce petit Etat, & le laiſſa à ſon fils Epitus, qui le tranſmit à ſa poſtérité.

Il ne faut pas juger de l'importance de cette Province, par celle des événemens, qui rendent ſon hiſtoire ſi curieuſe. Deux ou trois petits Châteaux bâtis ſur des montagnes, & qui ne paſſeroient aujourd'hui que pour des bicoques, faiſoient tout ſon Domaine. Anphie, Ithome, & Ira étoient ſes principales Places ; mais le pays étoit riche par ſa fécondité ; ce fut

ce qui le fit envier aux Lacédémoniens.

Tout désintéressés qu'étoient les Princes, & les Peuples de Lacédémone, ils ne purent souffrir l'indépendance des Messéniens. La cause de cette guerre est différemment rapportée, chaque parti accusant l'autre d'infidélité. Les uns disoient que les Messéniens ayant invité les Dames Lacédémoniennes à un grand sacrifice, qu'ils faisoient à Diane, ils avoient honteusement abusé d'elles; que leur Roy Télécle, accouru pour les secourir, avoit été cruellement massacré; & que les Dames, pour ne point survivre à leur honte, s'étoient généreusement donné la mort: Motif juste de la premiére guerre qu'ils déclaroient.

Les Messéniens répondoient au contraire que les Lacédémoniens attirés par la bonté du pays, avoient déguisé des hommes en femmes,

ſous la conduite de Télécle leur Roy, avec des armes cachées ſous leurs habits, pour le ſuccès de l'entrepriſe; qu'eux avertis de ce complot, ils étoient accourus pour ſe garantir de l'invaſion, & qu'en effet ils avoient mis Télécle à mort avec ſes gens.

Quoiqu'il en ſoit du prétexte, il s'éleva une guerre cruelle entre ces deux Peuples, qui cauſa la ruine entiére de la Meſſénie.

Euphaës de la famille d'Egyptus, gouvernoit alors l'Etat. Ce Prince eut de grandes qualités. Il aima ſa Patrie: il défendit ſes droits, avec une conſtance invincible. Toujours ſupérieur à ſes diſgraces, il mit en fuite plus d'une fois les bandes Lacédémoniennes.

Parmi ceux qui ſoutenoient avec dignité la réputation de la famille Royale, on diſtinguoit entr'autres Ariſtodéme. Ce Prince, qui parvint à la Couronne, après la mort d'Eu-

phaës, avoit toutes les grandes qualités, qui rendirent célébres les premiers Héros de la Gréce; un courage qui tient du prodige, une conduite qui ne ſe démentit jamais, une conſtance inépuiſable, un amour immenſe pour ſa Patrie, & tant de zéle pour la liberté, qu'il y ſacrifia ſa propre fille.

Nitoclée, c'étoit le nom de cette Princeſſe, n'avoit encore que quinze ans: mais ſa beauté n'avoit plus beſoin du ſecours de l'âge; elle étoit déja formée. Quoiqu'elle eût été élevée dans une grande ſimplicité, on remarquoit dans ſes diſcours une fermeté de courage, qui repréſentoit en elle, toute la vertu de ſon pere Ariſtodéme. Ce Prince y prenant un extrême plaiſir, lui donnoit encore des inſtructions particuliéres, ſur les devoirs de ſa naiſſance, & ſur ceux de ſa condition, lui vantant ſans ceſſe l'amour de la Patrie, & les douceurs de la

liberté, comme s'il eût déja prévu le terrible ſacrifice qu'il fit de la vie de cette Princeſſe, au ſalut de ſes Citoyens.

Erope fille de Liſiſque de l'illuſtre famille des Epytes, étoit de même âge que la Princeſſe. Toutes deux belles, toutes deux également vertueuſes; elles avoient puiſé dans les principes d'une même éducation, ce goût de ſageſſe & de modeſtie, qui diſtinguoit alors avec tant d'avantage, les femmes Grecques, de celles de l'Aſie.

Liſiſque aimoit éperdument ſa fille. Plus attentif à cacher ſes paſſions, qu'à les étouffer, il ſentit pour Erope une flamme dont il eut honte. Il tâcha vainement de ſe vaincre; l'amour prit toujours le deſſus. La beauté de la jeune Erope, ſa douceur, le goût qu'elle avoit pour la vertu, le touchérent ſi vivement, qu'il ne fut point le maître de ſon penchant. Tout ce

qu'il put accorder au devoir, fut de donner à ſes ſentimens, les apparences d'une ardente amitié.

Les deux Princeſſes ſe quittoient rarement; elles s'entretenoient des inſtructions qu'on leur donnoit. L'amour n'avoit point encore troublé le repos de leur vie. Il ſembloit même qu'elles ne duſſent jamais aimer: le moment n'étoit point encore venu: il ne tarda pas à ſe déclarer.

Ariſtodéme, tout grand homme qu'il étoit, ne put ſe défendre d'être ſenſible aux charmes d'Erope; il la voyoit tous les jours. Il n'étoit pas étonnant qu'un Prince, qui n'aimoit que la vertu, aimât encore la fille de Liſiſque. La jeune Erope recevoit les ſoins d'Ariſtodéme, avec beaucoup de civilité: elle admiroit ſes grandes qualités; mais ſon cœur n'alloit point au-delà du reſpect & de l'admiration.

Nitoclée étoit encore ſans Amant, lorſqu'elle en fit un qui cauſa tous

les malheurs de ſa vie. Epébole, que ſes divinations avoient mis en grand crédit chez les Meſſéniens, devint éperdument amoureux de cette Princeſſe. Il étoit lié d'une amitié particuliére avec Liſiſque, & il témoignoit à la jeune Erope ſa fille des ſentimens preſque de Pere. Cette raiſon lui attiroit la confiance & le reſpect d'Erope: & Nitoclée par égard pour ſon amie, en avoit de particuliers pour Epebole. Il ne put ſe cacher long-temps ce qu'il ſentoit pour elle; il n'étoit pas homme à rien refuſer à ſes déſirs; il s'abandonna ſans meſure à ceux-ci.

La Princeſſe ne connoiſſoit pas Epebole à fond. Comme ſa profeſſion l'attachoit au culte des Dieux, il étoit obligé de prendre un extérieur dévot, & de ſe compoſer de maniére qu'on ne pût le ſoupçonner de foibleſſe. Il crut même ſe frayer aiſément le chemin dans le cœur d'une Princeſſe fort

ſimple, en continuant de contrefaire le prude. Il ſe flattoit de trouver après les moyens d'entreprendre davantage.

Les deux Princeſſes alloient ſouvent viſiter le Temple de Junon: Callythie, d'une des premiéres Maiſons de l'Etat, en étoit Prêtreſſe, & cet Auguſte Miniſtére la faiſoit reſpecter de tout le monde. Charmée de voir les deux Princeſſes lui faire aſſidument la Cour, elle témoignoit ſur-tout un attachement inoui pour Erope; & la fille de Liſiſque par reconnoiſſance, cherchoit à la ſatisfaire en tout. Elle engagea Nitoclée à la voir auſſi ſouvent qu'elle, & Callythie prit d'abord pour elle une inclination, qui ne lui dura pas long-temps.

La Prêtreſſe avoit le cœur à peu près fait comme l'avoit Epébole, avec qui elle étoit depuis long-temps en commerce ſecret de galanterie. Plus conſtante ſeulement

que le Prêtre, elle ſentoit encore pour lui les vivacités d'une paſſion naiſſante : mais jalouſe, cruelle, & vindicative, elle ne négligeoit rien pour ſa vengeance : elle y employoit juſqu'aux cérémonies de ſa Religion ; on en vit bientôt un funeſte exemple.

Il falloit qu'Epébole cachât ſoigneuſement ſa flamme aux yeux d'une maitreſſe à qui le moindre coup d'œil eût été ſuſpect. Il avoit éprouvé plus d'une fois combien il étoit dangereux d'offenſer Callythie ; mais comme il poſſedoit plus que perſonne l'art de ſe déguiſer, il crut n'avoir encore rien à craindre.

Pour venir plus aiſément à bout de ſes vûes, Epébole ſe mit en tête de marier Nitoclée à quelqu'un dont il pût être le maître, n'oſant confier le ſecret de ſa flamme, à la diſcrétion d'une jeune perſonne qui ne l'aimeroit peut-être pas, & contant que la complaiſance d'un Ma-

ri pourroit opérer celle de la femme. Iſander jeune homme fort ambitieux, & qui lui étoit abſolument dévoué, lui parut tout propre à le bien ſeconder ; quoiqu'Iſander fût d'une naiſſance illuſtre, il faiſoit ſervilement la Cour à Epébole, eſpérant par ce moyen s'élever aux premiers emplois de l'Etat. Il étoit fourbe, ambitieux, vindicatif ; & il ſçavoit ſi bien déguiſer, ſous une diſſimulation profonde, des vices groſſiers, que chacun vantoit ſa ſincérité, ſon amour pour ſa Patrie, ſon déſintéreſſement, & ſa droiture dans les brigues qu'il faiſoit des premiers emplois du Gouvernement.

Epébole connoiſſant Iſander à fond, ſe flatta qu'il ne refuſeroit pas de ſe prêter à ſes vûes, & de lui livrer lâchement Nitoclée.

Afin d'ôter tout prétexte d'ombrage à Callythie, Epébole la chargea de la conduite de ce mariage ;

& la Prêtreſſe ſe ſervit d'Erope pour ſçavoir les intentions de Nitoclée, dans le temps que celle-ci penſoit à donner un époux à Erope.

La vertueuſe Nitoclée s'étoit apperçue qu'Ariſtodéme avoit pour Erope, une paſſion qu'il avoit peine à diſſimuler. Sa fille, à qui il étoit cher, voulut contribuer à ſa félicité: elle réſolut donc d'engager Erope à l'épouſer, ſans qu'Ariſtodéme eût de part à cette démarche.

Ces deux aimables filles ſe quittoient rarement. Un jour qu'elles étoient ſeules, elles ſe demandérent ce qu'elles penſoient, l'une d'Ariſtodéme, & l'autre d'Iſander. Je vous avoue, dit Erope, que je ſuis chargée par Callythie, de ſçavoir de vous ce que vous trouvez d'Iſander, & que ſi vous n'avez point de répugnance à l'épouſer, la Prêtreſſe ſeroit ravie de voir accomplir ce mariage. Je n'en aurai point pour ſa recherche, reprit en

riant Nitoclée, ſi vous n'en avez point pour celle d'Ariſtodéme. D'Ariſtodéme! répondit Erope toute ſurpriſe. De votre pere! J'ai peine à comprendre que vous puiſſiez ſouhaiter qu'il ſe remarie. Il ſuffit, repartit Nitoclée, que je ſçache qu'il vous aime, qu'il ſoit vertueux, & qu'il n'ait point de fils, pour me faire déſirer que vous me donniez un Frere digne de vous & de lui. Si vous ne ceſſiez point de m'aimer, parce que je ſerai votre Belle-mere, dit Erope, en riant à ſon tour, & que vous vouliez accepter Iſander de ma main, je prendrai volontiers Ariſtodéme de la vôtre. Mais l'aimez-vous, demanda Nitoclée? Mon inclination dépend de mon devoir, répliqua Erope. Et vous quels ſentimens avez-vous pour Iſander? Les mêmes que vous avez pour Ariſtodéme, dit Nitoclée, & je ſonge comme vous à me régler ſur le devoir.

Erope alla rendre compte de ſa négociation à Callythie, & celle-ci en avertit tout auſſi-tôt Epébole. On peut juger avec quelle joie il apprit ce ſuccès : il manda Iſander, il lui parla de la fille d'Ariſtodéme, & il lui conſeilla de ſe déclarer ſon Amant.

Iſander avoit de bons yeux ; il connoiſſoit la beauté de Nitoclée. Il conſentit avec plaiſir à la recherche qu'Epébole lui facilitoit. Il avoit déja impatience de ſe voir gendre d'Ariſtodéme, dont la grande naiſſance flattoit ſon ambition.

Ce Prince venoit d'apprendre les bons offices que ſa fille lui avoit rendus auprès d'Erope ; il ne put lui en cacher ſa joie. Il craignoit d'affliger ſa fille par un ſecond mariage : la démarche qu'elle venoit de faire, le raſſuroit. Il ſe crut le plus heureux Pere, & le plus heureux Amant qu'il y eût au monde.

Il fallut obſerver une formalité de bienſéance, en demandant Ero-

pe à Liſiſque ſon pere. Nitoclée lui indiqua Epébole comme l'homme le plus capable de conclure promptement cette négociation. Elle en étoit convenue avec Erope, parce qu'en même temps Epébole devoit la demander pour Iſander. Ariſtodéme accepta cette médiation, ſur ce qu'il connoiſſoit lui-même du crédit d'Epébole auprès de Liſiſque.

Epébole ſe chargea bien volontiers de la demande d'Erope pour Ariſtodéme. Il fit enſuite celle de Nitoclée pour Iſander. Ariſtoméde trompé par la fauſſe réputation d'Iſander l'accepta pour gendre, pourvu que ſa fille n'eût point de répugnance à l'épouſer: Epébole ſûr des diſpoſitions de la Princeſſe, agréa cette condition.

Tout alloit juſques-là le mieux du monde, au gré d'Epébole; Que devint-il donc en apprenant de Liſiſque, qu'il ne conſentiroit jamais

au mariage de ſa fille? L'amour de ce malheureux Pere ſe reveilla pour Erope; il ne put ſe réſoudre à la voir entre les bras d'un autre: peu s'en fallut que la cauſe de ſon trouble ne ſe déclarât aux yeux d'Epébole. Celui-ci que cette réſiſtance mit au deſeſpoir, apporta tous ſes ſoins pour la vaincre: il ne put y réuſſir. Liſiſque perſiſta dans ſon refus; Epébole n'oſa encore déclarer le droit qu'il avoit de diſpoſer de la main d'Erope.

Ce changement renverſa tous les projets que chacun avoit faits. Erope & Nitoclée, qui s'étoient engagées l'une à l'autre, de faire réuſſir le double mariage, plaignirent la triſte deſtinée de leurs Amans: car enfin, diſoit Nitoclée, je ne puis me réſoudre d'épouſer Iſander, ſi vous n'épouſez point Ariſtodéme; je voulois vous donner un témoignage de ma complaiſance, parce que vous m'en

donniez un de la vôtre. Puiſque vous n'êtes point maitreſſe d'accomplir votre engagement, ne me preſſez point d'achever le mien. Ne ſongeons qu'à nous aimer toutes deux, qu'à vivre toujours inſéparables; & attendons les ordres du Ciel pour la deſtinée de nos cœurs. Erope ne répondoit point, n'oſant preſſer Nitoclée de tenir parole à Callythie.

Ariſtodéme étoit trop ſage pour s'entêter en jeune homme, de la recherche d'Erope. Il l'aimoit éperdument; mais comme ſon amour étoit vertueux, il l'occupa moins. Aſſurez-la pour moi, diſoit-il à ſa fille, que les caprices de ſon Pere, n'empêcheront pas, qu'elle ne me ſoit chere toute ma vie. Je me flatte auſſi qu'elle ne m'ôtera pas ſon eſtime; & que ſi l'amour de la vertu avoit commencé ſon engagement, elle conſervera toujours le ſouvenir de ma tendreſſe. Epargnez-moi,

ma fille, un compliment que je ne puis faire ; je crains de témoigner trop de foibleſſe ; je ſuis homme, & la vûe d'une perſonne que j'aimois tendrement, me jetteroit peut-être dans des regrets, dont je ne ſerois pas le maître.

Ces diſcours furent rapportés par Nitoclée à Erope ; elles donnérent toutes deux des plaintes à la peine d'Ariſtodéme, & elles admirérent ſa vertu. Je ne comprens rien, diſoit Erope, à la conduite de Liſiſque ; il ſemble qu'il ne veuille écouter aucune propoſition de mariage pour moi : dès qu'il en entend parler, il tombe dans une mélancolie noire, qui m'effraye & qui m'afflige ; il ſoupire tout haut, & je vois quelquefois couler des larmes qu'il cherche à me cacher : Je ne murmure point de ſa réſiſtance ; mais enfin, ma chere Princeſſe, je ſouffre moi-même de ſa douleur, & je ſuis

quelquefois réſolue de renoncer au mariage, pour ne point renouveller en lui de perpétuels ſujets d'affliction. Cependant, ajouta-t-elle, mépriſerez-vous à cauſe de cela, les recherches d'Iſander ? Vous ſçavez que la protection d'Epébole, lui donne beaucoup de crédit dans l'Etat, & qu'il eſt ſur le point de parvenir, par cette voie aux premiéres Places du Gouvernement : Faites-y réflexion, ma chere Princeſſe, & que le caprice de Liſiſque ne vous faſſe pas manquer un établiſſement avantageux.

Je ne puis jamais moins eſpérer qu'Iſander, répondit Nitoclée ; & je vous avoue que mon cœur ne me dit rien pour lui : j'acceptois ſa main ſans balancer, parce que cet engagement aſſuroit le bonheur de mon Pere : puiſque je ne puis le rendre heureux à ce prix, ſouffrez que je me dégage à mon tour. Je me défie de la vertu d'Iſan-

der, & même de celle d'Epébole ; ce dernier ſe mêle de trop d'affaires, & je croi que le ſoin de la Religion l'occupe moins, que celui de ſatisfaire ſes paſſions. Ainſi je ne compte pas ſur la ſolidité d'une vertu, qui s'appuye de ſa protection: les Dieux me réſervent à d'autres vœux, & je ſens de plus en plus que je ne ſuis point née pour Iſander.

Nitoclée ne penſoit alors à aucun engagement : cependant ſon Pere ſongeoit à lui en faire prendre un dont elle fût ſatisfaite. Alcidamide jeune Meſſénien, s'étoit depuis ſon enfance fait une étude ſinguliére de la vertu ; Ariſtodéme s'empreſſa entr'autres d'être de ſes amis, & il conçut le deſſein de lui donner ſa fille preſqu'auſſi-tôt qu'il l'eut connu : il en fit part à Nitoclée, & elle ne ſentit aucune répugnance à accepter le choix que ſon Pere avoit fait : Ariſtodéme ſouhaita que cette recherche de-

meurât quelque temps ſecrette, pour ne point choquer l'autorité d'Epébole, qui favoriſoit toujours les vœux d'Iſander.

Alcidamide avoit plû à la Princeſſe, & elle ſentit à la premiére entrevûe, la différence qu'elle mettoit entre lui & Iſander. Il ne fut pas moins ſenſible aux attraits de la fille d'Ariſtodéme, qu'elle l'avoit été à ſes vertus : il ſembloit qu'ils fuſſent nés l'un pour l'autre. Ils ſe voyoient tous les jours en la préſence de la vertueuſe Erope, ou du ſage Ariſtodéme.

Ce Prince s'étoit défié comme ſa fille, de la vertu d'Iſander ; & comme il ſçavoit qu'Epébole ſouhaitoit paſſionnément ce mariage, il s'étoit porté par cette raiſon à cacher celui qu'il projettoit de faire entre Alcidamide, & la Princeſſe, juſqu'à ce qu'il eût trouvé l'occaſion de mettre le Roy dans ſon parti, & d'oppoſer ſon autorité, au crédit d'Epébole.

Iſander avoit ſçu les obſtacles qui ſe préſentoient à l'accompliſſement de ſes vœux, & il étoit venu s'en plaindre à Nitoclée. Quelle eſt l'injuſtice du Prince votre Pere, lui dit-il, tout déſeſpéré? Dois-je ſouffrir des caprices de Liſiſque? Et ſuis-je cauſe, hélas! qu'il refuſe ſa fille à la recherche d'Ariſtodéme? Conſentirez-vous enfin qu'on m'arrache un bien que j'acheterois au prix de tout mon ſang? Et n'ai-je rien à eſpérer des bontés de l'adorable Nitoclée?

Seigneur, répliqua la Princeſſe, Nitoclée ne peut rien pour vous, dès que ſon Pere vous refuſe ſon conſentement: j'obéiſſois à ſes ordres, en vous donnant la main; & lorſque je la retire, je ne fais encore que lui obéir: la nature en nous mettant ſous la puiſſance de ceux qui nous donnent l'être, nous rend eſclaves de leur volonté. Ce ſont eux, Seigneur, qui réglent

glent notre deſtinée, & nous ne devons jamais céder à d'autres impreſſions, que lorſque nous ſommes ſûres qu'ils ne les déſapprouveront pas.

Ainſi, cruelle! s'écria Iſander, vous attendiez que vous fuſſiez à moi, pour vous appercevoir ſi j'étois digne de vous; & je me ſerois vainement flatté que l'ardeur de mon amour, eut encore touché votre ame. Que n'en eſt-il de même, hélas! de l'infortuné Iſander. Que n'a-t-il attendu à être ſenſible qu'il eût connu toute votre dureté; il ne ſeroit pas en proie aujourd'hui à l'excès des maux dont il eſt tourmenté.

Seigneur, repartit Nitoclée, ſervez-vous du ſecours de votre raiſon, dans cette fâcheuſe occaſion; elle vous a dit un jour qu'il vous étoit permis de m'aimer; elle vous apprend dans un autre, que vous devez y renoncer: ſi vous

vous êtes déterminé par ſes conſeils, écoutez-la encore quand elle vous en donne de contraires : notre inclination doit ſe régler ſur ſes avis. Si vous ne les ſuivez pas, vous n'êtes digne, ni de ma tendreſſe ni de mon eſtime.

Iſander ne put ſouffrir la ſévérité de cette réponſe ; il vint tout furieux en faire ſes plaintes à Epébole. Seigneur, s'écria-t-il, faites-moi raiſon de la cruauté de Nitoclée ; c'eſt par votre ordre que je l'ai recherchée. Grands Dieux, avec quelle joie je vous ai obéï ! L'effet de la foudre n'eſt point plus prompt que l'a été celui des attraits de la fille d'Ariſtodéme ſur le cœur du miſérable Iſander. Je l'ai adorée auſſi-tôt que je l'ai connue. Jugez donc de mon déſeſpoir, par le récit de ce qu'elle vient de me dire. L'inhumaine ! de quel mépris elle a payé des feux ſi ardens ! Avec quelle froideur elle a

répondu à mes regrets ! Je ne puis m'en ſouvenir, ſans frémir de honte & d'horreur.

Epébole écoutoit attentivement Iſander : il liſoit dans ſes yeux la violence de ſa flamme, & dans ſon cœur l'excès de ſon tourment. Il entrevit qu'un Amant ſi paſſionné ne ſeroit pas propre à ſes vûes, & qu'Iſander aimant éperdument Nitoclée, il ne trouveroit pas de ſa part, les facilités qu'il en avoit attendues. Il trembla du péril qu'il avoit couru ; il répondit foiblement à ſes plaintes. Iſander fut ſurpris de ſa froideur ; il n'oſa le preſſer davantage, & il courut chez lui pour s'y livrer tout entier à ſa douleur.

La Princeſſe Nitoclée goûtoit alors le plaiſir d'aimer, & d'être aimée : elle l'avouoit au fidéle Alcidamide ; elle ne s'en cachoit point à ſa chère Erope ; elle étoit ſeulement fâchée que ſon amie eût

conſervé ſon indifférence, lorſqu'elle avoit perdu la ſienne : elle lui en faiſoit d'aimables reproches ; ils devoient bientôt ceſſer : l'heure qu'Erope devoit aimer approchoit.

Un jour qu'elle s'entretenoit avec Nitoclée ſous des arbres, qui faiſoient une avenue au Temple de Junon, elles en apperçurent ſortir un inconnu dont la vûe fixa leurs regards. Il étoit encore dans ſa premiére jeuneſſe : ſon air, & ſa bonne mine déterminoient d'abord l'attention : il étoit vêtu ſimplement ; mais le caractére de dignité répandu dans toute ſa perſonne, répondoit de la nobleſſe de ſa naiſſance. Il s'arrêta quelque temps à la porte du Temple, pour en conſidérer les dehors ; il y avoit même déja quelque temps qu'il y étoit, lorſqu'Iſander le vint joindre, accompagné de quelques Soldats, qui ſe mirent en état d'arrêter l'inconnu priſonnier.

Cette violence fit peine aux Princeſſes ; elles accoururent pour s'y oppoſer. L'Etranger réclamoit les droits de l'Hoſpitalité, & l'aſyle de Junon, à la vûe de laquelle on l'arrêtoit. La curioſité de voir votre Ville, m'y a appellé, diſoit-il ; voulez-vous violer les droits les plus ſacrés, en abuſant de ma confiance ? J'ai cru que l'entrée de cette Ville étoit libre à tous les Etrangers ; j'y ſuis venu de bonne foi, & j'en allois ſortir de même. Ne me puniſſez point d'avoir trop compté ſur votre vertu, & n'offenſez pas tous les Grecs, que l'injuſtice de ce traitement, va irriter contre vous.

Iſander ne ſe rendoit point : on avoit averti Euphaës, qu'un inconnu étoit entré dans la Ville depuis deux jours, & qu'il avoit ſoigneuſement caché d'où il étoit : on avoit cru même reconnoître dans ſon ſtyle quelque choſe de l'Idiome

Lacédémonien ; & comme on étoit en garde contre la ſurpriſe, le Roy chargea Iſander de l'arrêter, & il s'en acquitta, comme l'Etranger étoit prêt de ſortir de la Ville.

Nitoclée ne put ſouffrir cette violence : Seigneur, dit-elle à Iſander, on doit plus de ménagement à ceux que la curioſité attire dans nos Villes : cet Etranger ſemble mériter quelque diſtinction ; & vous outrez, ſans doute, les ordres du Roy, quand vous le voulez arrêter : Laiſſez-le libre ſur ma parole, je vous répons de ſa bonne foi : & j'apperçois mon Pere, ajouta-t-elle, qui voudra bien en répondre auſſi.

En effet Ariſtodéme ſortit dans ce moment de chez Callythie, & il apprit de ſa fille l'offre qu'elle faiſoit à Iſander en faveur de l'Etranger : il ne voulut pas la déſavouer ; & remontrant doucement à Iſander, qu'il violoit l'aſyle de la Déeſſe, allez, lui dit-il, retournez

au Roy, & lui dites que je prens cet inconnu ſous ma garde.

Iſander n'oſa réſiſter à la recommandation d'Ariſtodéme ; il alla cependant rapporter au Roy ce qui s'étoit paſſé. L'intérêt que la Princeſſe avoit pris à la liberté de cet Etranger, lui avoit donné de cruels ombrages. Que ſçavoit-il ſi ce n'étoit point quelque Rival caché, d'autant plus dangereux peut-être, que ne le connoiſſant pas, on ſeroit moins en état de traverſer ſa recherche. La Princeſſe s'intéreſſoit déja puiſſamment à lui, ſans doute qu'elle l'aimoit : c'étoit la cauſe du mépris dont elle l'avoit accablé dans leur derniére entrevûe.

Iſander n'oublia donc rien de ce qui pouvoit accroître les ſoupçons d'Euphaës : il lui perſuada que cet Etranger pouvoit être quelque Emiſſaire de Lacédémone, qui venoit examiner les dedans d'I-

thome, comme il en avoit visité les dehors. Tout étoit suspect de cette part: Euphaës crut qu'il ne devoit rien négliger; il renvoya Isander à la charge, avec ordre à Aristodéme de lui amener sur le champ cet inconnu.

Le Prince entretenoit alors Erope: il n'avoit point trouvé encore l'occasion de lui parler depuis le refus bizarre de Lisisque, & il résolut de profiter de celle-ci: il pria l'Etranger de vouloir bien prendre la main de sa fille, pendant qu'il entretiendroit Erope de quelque chose qui le concernoit. L'Inconnu n'osa résister; mais si on l'eût observé, on se fût peut-être apperçu qu'il eût préféré l'entretien d'Erope, à celui de Nitoclée: il sembloit même qu'Erope parût embarrassée de la démarche d'Aristodéme.

Mais elle ne pouvoit se dispenser d'y répondre. Ma fille a dû vous

témoigner à quel point les refus de Liſiſque m'ont touché, lui dit-il; j'étois d'autant plus ſenſible à l'alliance qui s'étoit propoſée, que c'étoit preſque l'ouvrage de ma fille. Je brûlois déja pour vous, aimable Erope, & peut-être ne me ſerois-je jamais enhardi à vous le faire connoître, ſi Nitoclée n'eût travaillé pour moi auprès de vous; il ne ſied pas bien à mon âge de laiſſer échaper des ſoupirs, & je ne comptois pas que l'aveu pût jamais vous en faire beaucoup de plaiſir. Mais ſi pourtant, Madame, on oſoit vous déclarer à quel excès cet amour étoit parvenu; s'il étoit permis de vous dire combien il s'étoit encore accru par l'eſpérance, & dans quel abîme de maux m'a précipité le refus injuſte de Liſiſque, vous jugeriez, hélas! que vous ne pouviez être mieux ni plus tendrement aimée.

Seigneur, répondit Erope avec

un peu d'embarras, les Héros n'aiment pas comme les autres hommes; la vertu faiſant leur unique objet, elle les éléve au-deſſus des foibleſſes ordinaires; & ce qui ſe trouve ſouvent une paſſion fâcheuſe & importune dans les ames du commun, n'eſt en eux qu'un penchant raiſonnable, qui céde aux juſtes remontrances de la ſageſſe & de la réflexion. Je me perſuade, Seigneur, que vous n'avez eu dans la recherche que vous avez daigné faire de moi, aucune des vûes qui déterminent les Amans vulgaires; vous avez cru que je pouvois être ſenſible à vos grandes qualités, & vous ne vous êtes pas abuſé; ainſi vous n'avez rien perdu en ne m'épouſant pas, Seigneur: le même reſpect, & la même vénération que j'avois déja pour vous, je les conſerve encore & je les conſerverai toujours: permettez-moi de vous offrir mon eſtime, & ſoyez ſûr que

rien ne pourra vous l'arracher.

La belle Erope, reprit Ariſtodéme, en jettant un regard paſſionné ſur elle, me fait honneur d'un déſintéreſſement dont je ne me pique pas: quelque vertueux qu'elle me ſuppoſe, j'ai de bons yeux, & je ne ſuis pas aſſez dépourvu de ſentiment, pour être indifférent aux charmes de ſa perſonne. Croyez-moi, Madame, les Héros ſont hommes; & la vertu qui les touche, a cent fois plus d'attraits quand elle vient à la ſuite d'un beau corps. Mais je veux bien, ajoûta-t-il en ſoupirant, profiter de votre avis; je comprends que je n'ai rien déſormais à eſpérer de vous, que votre eſtime; peut-être ſerois-je plus ſatisfait d'avoir davantage; cependant je ſçai que le ſentiment ne s'excite point, & qu'où la force de la ſympathie n'a point opéré, l'exhortation devient inutile: j'accepte avec plaiſir, ce qu'il vous

plaît de m'accorder, trop heureux même de ne vous pas laiſſer dans l'indifférence.

Ariſtodéme changea tout auſſitôt de diſcours, & il le fit tomber ſur la rencontre de l'Etranger qu'Iſander avoit voulu arrêter. Erope lui compta ce qu'elle en ſçavoit: il ſembloit que l'entretien du Prince l'embarraſſât de plus en plus.

L'Inconnu paroiſſoit lui-même plus inquiet, qu'il ne l'auroit dû être, après les aſſurances qu'Ariſtodéme lui avoit données; il jettoit de temps en temps un regard embarraſſée ſur ce Prince, & ſur Erope. Il s'informa curieuſement à Nitoclée de la deſtinée de cette belle fille. Nous ſommes, répondit la Princeſſe, unies dès l'enfance par les liens de la plus tendre amitié; le ſang même nous joint de près. Erope eſt fille de Liſiſque de la Famille Royale des Epites, & je ne vous déſavouerai point que mon

pere a été ſenſible à ſes charmes : qu'il y a eu quelques propoſitions de mariage, qu'il s'eſt rompu ſur un refus capricieux de Liſiſque, & que mon pere a été touché comme il devoit, de ne pouvoir aſſocier ſon ſort, à celui d'une ſi vertueuſe perſonne, & je ne doute point qu'il l'en entretienne à préſent : j'en juge du moins par l'embarras où je les vois l'un & l'autre.

Ce que l'Inconnu apprenoit, ſembla l'affliger. Sans doute, répliqua-t-il, que la belle Erope eſt auſſi ſenſible aux vertus d'Ariſtodéme, que ce Prince l'eſt à ſes charmes, & qu'ils regrettent tous deux le malheur de n'être point l'un à l'autre. Il ſe tut & il ſoupira : Nitoclée s'en apperçut, & elle crut reconnoître dans les yeux & dans les diſcours de l'Etranger, qu'il étoit déja tendrement attaché à Erope.

Cependant on vint rapporter à Ariſtodéme les derniers ordres

d'Euphaës, qui le mandoit avec l'Etranger : il fallut obéir ; ainſi les deux Princeſſes reſtées ſeules, ſe rendirent compte de ce qu'elles venoient d'entendre de part & d'autre. Erope étoit rêveuſe, Nitoclée s'en apperçut ; & lui en faiſant doucement la guerre, avez-vous trouvé dans l'entretien de mon pere, quelque choſe qui vous ait fait peine, ma chere Erope ? Vous me paroiſſez occupée d'un chagrin que vous me cachez. Erope rougit, & ſe tournant enſuite vers ſon amie : Je confeſſe, dit-elle, que la converſation que je viens de ſoutenir, m'a embarraſſée, & que je ſerai bien aiſe de n'en plus avoir de ſemblable. Ariſtodéme m'aime encore, & j'ai vû qu'il ſouffroit une peine mortelle à ne pas me découvrir tout l'état de ſon ame. Qu'il eſt à plaindre, ma chere Nitoclée, & qu'un cœur vertueux ſouffre dans un état comme le ſien ! Vous avez

donc pitié de ce martyre, répondit la fille d'Ariſtodéme ? J'avoue, répliqua celle de Liſiſque, que je ſuis ſenſible à cette ſouffrance. Eh bien, répliqua Nitoclée en riant, diſpoſez-vous à redoubler de pitié, car je vous apprends que l'Inconnu n'eſt pas moins amoureux de vous que mon pere; & que ſi vous ne l'aimez pas, vous courrez riſque de faire encore un malheureux. Erope rougit de nouveau; & par cette rougeur, elle donna lieu à Nitoclée de penſer qu'elle n'étoit pas indifférente à ce qu'elle venoit d'entendre: elle laiſſa tomber ce diſcours, pour ne point embarraſſer plus long-temps ſon amie.

Pendant qu'elles s'entretenoient ainſi, Euphaës interrogeoit l'Etranger; il ſe défendit ſi bien, qu'on le crut Athénien, & qu'Euphaës lui permit de reſter encore un jour dans la Ville. Ariſtodéme ſe tournant alors de ſon côté: Seigneur,

lui dit-il, je n'ai pas oublié que vous vous êtes déclaré mon Priſonnier, & vous n'oubliez pas non plus que j'ai répondu de vous. Pour ne pas abuſer de la confiance du Roy, ſouffrez que je ne vous quitte point, & venez chez moi achever le temps qu'il vous eſt permis de reſter ici.

L'Inconnu eût été plus content de loger chez Liſiſque, que chez Ariſtodéme, qu'il regardoit comme ſon Rival, & comme l'Amant déclaré de la belle Erope. Ce qu'il en avoit appris de Nitoclée l'inquiétoit, & lui cauſoit un trouble dont il n'étoit pas le maître : on en imputa les apparences à la peine que lui faiſoit l'injure qu'il avoit reçue : il n'oſa cependant refuſer l'aſyle que lui avoit offert Ariſtodéme, il le ſuivit chez lui, où il fut logé dans un Appartement qui joignoit celui de la Princeſſe.

Erope étoit revenue avec Nitoclée, inquiéte du jugement qu'Eu-

phaës auroit porté ſur la deſtinée de l'Etranger : elle apprit avec une douce joie qu'il reſtoit ſous la protection d'Ariſtodéme ; & dans l'inſtant elle le vit, par une des fenêtres de Nitoclée, accompagner ce Prince, qui le conduiſit dans ſon Appartement, d'où un moment après, il le ramena dans celui de ſa fille.

Ariſtodéme ayant apperçu Erope, ſe retira ſur le champ : il avoit trouvé dans ſes réponſes une froideur qui lui fit appréhender que ſa préſence ne contraignît cette belle fille ; & comme il y étoit encore ſenſible, il craignoit de montrer trop de foibleſſe. Sa retraite épargna en effet à Erope un certain embarras que ſon éloignement faiſoit ceſſer ; mais elle retomba dans une autre peine, quand elle revit l'Inconnu, & qu'elle refléchit à ce que Nitoclée lui en avoit dit. L'Etranger lui-même charmé de revoir

encore la fille de Liſiſque, s'applaudit moins de cette rencontre, en penſant qu'il ne pourroit faire parler encore que ſes regards ; & la préſence de Nitoclée lui ôtoit la liberté de s'expliquer de vive voix.

Ariſtodéme en ſortant, avoit recommandé à ſa fille de faire enſorte que l'Inconnu ne s'ennuyât pas avec elle ; & la Princeſſe avoit répondu, ſans y penſer, que ſon amie partageroit ce ſoin avec elle. Erope avoit encore rougi, & cette nouvelle rougeur avoit confirmé les premiers ſoupçons de Nitoclée : elle ſe repentit de ſon imprudence, & la converſation depuis qu'Ariſtodéme fut ſorti, avoit un caractére d'embarras, dont chacun s'appercevoit, lorſqu'Alcidamide arriva.

Il avoit ſçu les mouvemens qu'Ariſtodéme s'étoit donnés en faveur d'un Etranger qu'on vouloit arrêter, & il venoit ſçavoir ce que c'é-

roit : il fut frappé de ſa bonne mine, & de l'air de Nobleſſe qui régnoit dans ſa perſonne ; il eut bientôt appris le récit de cette affaire ; & comme inſenſiblement un Amant oublie tout autre ſoin que celui de ſon amour, Alcidamide trouva bientôt le moyen d'engager Nitoclée dans un entretien particulier ; enſorte qu'Erope ſe trouva obligée de ſoutenir ſeule la converſation de l'Inconnu.

Dans l'embarras où ſe trouva la fille de Liſiſque, elle crut que le plus ſûr étoit de ſe mettre ſur les louanges d'Ariſtodéme, à qui l'Etranger avoit des obligations ſi réelles. J'avoue, répondit-il, que la Gréce n'a point de Prince plus illuſtre, & que je dois à ſes bontés une reconnoiſſance dont rien ne m'acquittera jamais : cependant, Madame, ajouta-t-il, ce Prince à qui je ſuis redevable de la liberté, & à qui je fais vœu d'être attaché

tout le reſte de ma vie, me cauſe aujourd'hui le plus cruel ſupplice que je puiſſe jamais endurer.

A vous ! Seigneur, interrompit Erope toute ſurpriſe, & quelle peine vous peut faire le Prince Ariſtodéme ? Vous qu'il a ſi bien ſervi ; vous dont il s'eſt rendu caution ; vous enfin à qui il donne un aſyle juſques chez lui.

Madame, reprit l'Inconnu, je ne prétens rien diminuer des bontés d'Ariſtodéme pour me diſpenſer des loix de la reconnoiſſance la plus vive & la plus ſincere ; mais qu'ai-je appris, Madame, qui empoiſonne la joie avec laquelle je me propoſois de lui témoigner toute ma gratitude ? Ariſtodéme adore la plus belle perſonne du monde : peu s'en eſt fallu, qu'il ne ſoit devenu ſon Epoux. Que ſçais-je même s'il ne le deviendra point ? Et pour ſurcroît de douleur, puis-je douter qu'il n'en ſoit aimé ? Ces

mêmes vertus à qui je ſuis ſi redevable, me font trembler, Madame, quand je penſe qu'elles le rendent peut-être auſſi aimable aux yeux qui m'ont charmé, qu'il eſt reſpectable à tous les autres. Hélas! Madame, s'il eſt mon Rival, ſi je le laiſſe dans les mêmes lieux, où ce que j'aime avec plus d'ardeur eſt enfermé; ſi je m'en éloigne peut-être pour jamais, que j'ignore pourtant toujours ce que la plus belle perſonne de la terre penſe de mon amour, & que je ne puiſſe l'imputer qu'au Prince Ariſtodéme, devez-vous être ſurpriſe, Madame, que je lui rapporte les cruels tourmens que j'endure.

Erope ne put douter que cette déclaration ne fût pour elle. Mais qui en avoit tant appris à cet Etranger? Comment la connoiſſoit-il? Comment ſçavoit-il ſes engagemens avec Ariſtodéme? Qui lui avoit dit qu'ils étoient rompus?

Que pouvoit-elle croire du détail circonſtancié qu'il venoit de lui faire ?

L'embarras où elle étoit, ſe montroit dans ſes yeux ; elle y laiſſoit voir une certaine agitation qui n'échappoit point à l'Inconnu ; il voulut en éclaircir le principe, & pénétrer juſqu'au cœur : Madame, ajouta-t-il, je vous mets mon ſort entre les mains, & quel autre parti ai-je à prendre ? Vous ne violerez pas mon ſecret, ſi j'ai le bonheur de ne vous pas déplaire ; & ſi vous me dédaignez, je vous permets de le révéler, dût-il emporter la perte de ma vie ; elle ne m'importera plus, dès que je ſçaurai que vous ne m'aimez point.

Le Prince s'arrêta un moment, & s'appercevant que le trouble de la Princeſſe augmentoit ; j'étois priſonnier, continua-t-il, avant qu'on m'eût appris les ordres d'Euphaës, & je compte mon eſclavage du

jour même que je vous ai vûe. La curioſité de viſiter cette Ville m'y avoit attiré. Pouvois-je penſer qu'elle renfermât tant de merveilles ? J'ignorois que la plus belle perſonne du monde reſpirât dans ſes murs : je l'ai vûe cette adorable Princeſſe, & tous mes ſens ſont reſtés enchantés de ſes attraits, comme tout mon eſprit étoit rempli de la réputation de ſes vertus. Reconnoiſſez à ces traits, Madame, reconnoiſſez le portrait de l'incomparable Erope ; & à mes diſcours, l'amour preſque furieux dont brûle pour elle l'infortuné Archidame. Oui, Madame, je ſçai que ce nom eſt un titre de haine pour vous ; le fils de Théopompe ne doit pas ſe déclarer à la maitreſſe d'Ariſtodéme. Cependant, Madame, tel eſt l'excès de ma paſſion, que je ne puis vous la cacher ; que je ne ſçaurois vivre ſi vous y êtes contraire ; & que dans la maiſon

de mon rival, aux yeux même de ſa fille, je me ſens forcé de vous tout avouer, afin que vous me livriez vous-même à mes ennemis, ſi vous voulez ma mort; ou que je vous doive la vie, & tout ce qui peut me la rendre aimable, ſi vous faites cas de ma confiance.

Ce Prince (c'étoit en effet Archidame fils de Théopompe Roy de Lacédémone,) avoit eu la curioſité de voir la Meſſénie; il s'étoit déguiſé avec Chilon, qui conduiſoit ſon éducation, & il étoit venu à Ithome, où Euphaës tenoit ſa Cour. Il vit le lendemain Erope dans le Temple de Junon; il fut charmé de ſa beauté; il ne le cacha point à Chilon: je ſuis réſolu de l'aimer toute ma vie, lui avoit-il dit; la diviſion des Lacédémoniens & des Meſſéniens ne peut être éternelle: nous les vaincrons, ou nous ſerons vaincus, & le parti abattu recevra les loix de l'autre. Doutez-

vous

vous qu'après la paix je ne puisse épouser la fille de Lisisque ? Ah ! Chilon, que l'amour a de puissans attraits, quand il ne se propose qu'une liaison chaste & légitime.

Chilon n'avoit point combattu les projets du Prince: il songeoit seulement à le tirer adroitement d'Ithome. Archidame revenu le lendemain au Temple de Junon, y avoit retrouvé Erope. On a vû comme il avoit été découvert: cependant il ne craignit point de se déclarer: il sembloit être sûr de l'affection de la Princesse.

Elle avoit pris plaisir, malgré qu'elle en eut, au discours d'Archidame. Une fatalité de sympathie attachoit déja ces deux Amans: Erope ne laissoit pourtant pas d'être embarrassée de sa réponse. Avoueroit-elle déja sa défaite ? La laisseroit-elle entrevoir? Ou la cacheroit-elle tout-à-fait ? Elle paroissoit occupée de cent réflexions à la fois.

pendant que le Prince parloit ; enfin elle fut obligée de parler à ſon tour, & elle le fit lorſqu'elle ne put plus s'en diſpenſer.

Le Prince Archidame, répondit-elle, en parlant plus bas, ne s'eſt point trompé quand il a compté ſur un ſecret inviolable de ma part: je me deshonorerois en le révélant: l'intérêt de ma gloire eſt un motif aſſez puiſſant pour m'obliger à garder ce ſecret. Je ſçai bien ce qui plairoit mieux à un Amant ; mais je ne dois avoir ſur cela d'autre deſſein que celui qui peut toucher une ame vertueuſe : c'étoit pour cette raiſon que j'acceptois la main du Prince Ariſtodéme, & c'eſt par cette même raiſon qu'il m'eſt encore cher : Allez, Seigneur, reportez à Lacédémone des vœux, qu'on ne peut recevoir à Ithome, ou mettez-vous en état qu'on puiſſe les écouter, ſans être infidéle à ſa Patrie.

Erope craignit d'en avoir trop dit; elle ſe reprochoit l'inclination qu'elle avoit pour un Lacédémonien, l'intérêt de la Meſſénie lui paroiſſant préférable à celui de ſon cœur. Elle interrompit Nitoclée, & elle l'obligea de prendre part à leur entretien. Archidame reſta incertain de ſon ſort ; & la crainte d'avoir encore à combattre la gloire d'Ariſtodéme dans le cœur de la Princeſſe, ne lui laiſſa aucun repos: les derniéres paroles d'Erope ne le touchérent point ; il les regarda comme une invitation à la paix, qui n'avoit rien de concluant pour lui.

Cependant Iſander aigriſſoit contre Ariſtodéme l'eſprit ombrageux d'Epébole. Celui-ci s'étoit refroidi pour Iſander, qui lui avoit paru trop amoureux, & moins propre par conſéquent, aux vûes qu'il avoit eues en propoſant ſon mariage avec Nitoclée ; mais le recit qu'Iſander lui fit de ce qui s'étoit paſſé, le remit dans ſon parti.

Seigneur, lui vint-il dire, étoit-ce votre intention en m'engageant de rechercher la fille d'Ariſtodéme, que je fuſſe ſacrifié à la flamme d'un Etranger? Je ne ſçai quel inconnu a été arrêté par les ordres d'Euphaës: Ariſtodéme s'eſt auſſitôt déclaré pour lui; j'ai lu dans les yeux de ſa fille qu'elle prenoit un ſecret plaiſir à le voir, & ſon pere s'eſt non ſeulement rendu caution de cet Etranger, il l'a même retiré chez lui. C'eſt ſans doute un Amant de Nitoclée; n'en doutez point, Seigneur, il vient nous enlever la Princeſſe.

Epébole ſentit une cruelle émotion à ce diſcours; il s'informa de l'âge & de l'air de cet Etranger. Ah! Seigneur, interrompit Iſander, qui ignoroit qu'Epébole fût ſon rival, l'Inconnu n'eſt que trop aimable; les yeux de la Princeſſe l'ont trahie: elle l'aime, Seigneur, & ſi je ne me trompe, leur engage-

ment eſt réciproque. Ne le ſouffrons pas, s'écria Epébole tout furieux; comptez ſur mon ſecours; je vais travailler à rompre cette recherche.

Epébole vint ſur le champ chercher Euphaës, réſolu d'employer tout ſon crédit en faveur d'Iſander: il réveilla les ſoupçons du Roy, qu'eſt-ce que cet Athénien, lui dit-il, de qui Ariſtodéme répond ſi hardiment? N'eſt-ce point un ennemi déguiſé? Tout doit être ſuſpect dans un temps de guerre. Eprouvez la fidélité d'Ariſtodéme. Je crains que cet Inconnu ne ſoit quelque Prince engagé dans le parti des Lacédémoniens, & qu'Ariſtodéme ne ſonge à lui donner ſa fille. Eclairciſſez ce ſecret; en le preſſant d'achever le mariage de cette Princeſſe avec Iſander, ce ſera le moyen de tout découvrir.

Nitoclée ne penſoit pas que le fourbe Epébole préparât cette ru-

de épreuve ; elle ne ſongeoit qu'à combler les vœux d'Alcidamide. Quoiqu'ils ſe viſſent tous les jours, leur engagement étoit échapé à la pénétration d'Epébole & d'Iſander. Ariſtodéme avoit déſiré qu'il reſtât caché juſqu'à ce qu'il en eût entretenu le Roy.

Cependant Archidame étoit ſur le point de partir d'Ithome, impatient de ſe revoir à Lacédémone, pour y diſpoſer les eſprits à la paix, afin de revenir dans la Meſſénie y déclarer l'amour dont il brûloit pour Erope. Madame, lui dit-il, en la retrouvant le lendemain dans le cabinet de Nitoclée, je vais vous quitter pour me rendre plus digne de vous obtenir : je n'oſerois demander votre conſentement ; je l'attens ſeulement de ma perſévérance, & de ce que je veux tenter pour les Meſſéniens. Quelque redoutable que me ſemble Ariſtodéme, les refus de Liſiſque me raſſu-

rent, & je me flatte peut-être, s'il perſiſte dans ſa réſiſtance, que vous ne déſapprouverez pas les efforts que je tenterai pour vous mériter; & que ſi vous ne m'accordez point de préférence dont Ariſtodéme ſe puiſſe plaindre, vous ne me la refuſerez pas ſur tout autre, qui oſera ſe déclarer votre amant.

Erope ſentoit toujours le penchant qu'elle avoit à aimer Archidame; mais elle ne pouvoit ſe réſoudre de l'avouer à l'ennemi de ſa Patrie: elle ne fut pas fâchée de lui laiſſer croire qu'elle étoit encore prévenue en faveur d'Ariſtodéme, ſans pourtant vouloir ôter toute eſpérance au Prince. Allez, Seigneur, lui répondit-elle modeſtement, allez déſarmer les Lacédémoniens, vous me trouverez toujours diſpoſée à ſuivre les conditions d'une bonne paix; je la ſouhaite comme vous, & qu'elle ſoit l'ouvrage du Prince Archidame.

Cet adieu ſembla combler les vœux du Prince : il partit d'Ithome rempli des plus flatteuſes idées ; il crut avoir entrevû dans les diſcours d'Erope, qu'elle ne déſapprouveroit point les efforts qu'il feroit pour lui plaire. Ariſtodéme alla le conduire à quelques milles d'Ithome, & le Prince rejoignit Chilon qui l'attendoit au-delà de la Meſſénie.

A ſon retour Ariſtodéme fut mandé au Palais de la part d'Euphaës : il y vint. Le Roy préparé ſur ce qu'il devoit dire, le preſſa d'achever le mariage d'Iſander, Epébole jugeant que ſon refus le convaincroit d'engagement avec l'Etranger.

Ariſtodéme parut ſurpris qu'on prétendît ainſi diſpoſer de la main de ſa fille : il voulut s'en réſerver le droit ſans ſe commettre. Il eſt vrai, Seigneur, dit-il, qu'on a propoſé un double mariage : je devois

épouſer Erope, & je conſentois qu'Iſander épouſât ma fille : ces deux recherches ſe ſont faites par les ſoins d'Epébole. Liſiſque m'a refuſé ſa fille, & Nitoclée offenſée de ce refus, n'a plus écouté les vœux d'Iſander. Si ce mariage importe au bien de l'Etat, je conſens qu'on l'acheve ; mais quel avantage apportera-t-il aux Meſſéniens ? Nous vivons dans un Etat libre, où le moindre des Citoyens ne doit ſouffrir aucune violence : je réclame ce privilége pour ma fille, qui a changé de ſentiment à l'égard d'Iſander. Me ſuis-je plaint que Liſiſque m'ait refuſé la ſienne ? Pourquoi faut-il donc qu'on faſſe plus de grace à Iſander, que je n'en demande pour moi-même.

Euphaës n'oſa pouſſer Ariſtodéme davantage : Seigneur, lui répondit-il ſeulement, les caprices de Liſiſque ne doivent pas cauſer de préjudice à Iſander. Faut-il

qu'il en ſouffre, & que vous le punissiez des refus d'un autre? Je consens de lui donner Nitoclée aux conditions qui ſe ſont propoſées d'abord, reprit Ariſtodéme; autrement je défendrai mes droits contre quiconque entreprendra d'y donner atteinte, fut-ce contre Iſander, ou contre Epébole lui-même.

Ariſtodéme parloit à coup ſûr: Liſiſque étoit moins diſpoſé que jamais à marier ſa fille: les raiſons que le Prince avoit données de ſon refus au Roy, redoublérent ſes ombrages; il en conclut qu'Ariſtodéme aimoit toujours Erope, & il ne douta point qu'il n'en fût aimé. Pour ſe guérir de cette inquiétude, il défendit à ſa fille de revoir jamais Nitoclée.

Ne vous plaignez de moi, lui dit-il, que parce que je vous aime trop: ſi vous m'étiez moins chere, je conſentirois à la recherche d'Ariſtodéme: je connois ſes vertus &

ſes grandes qualités : il mérite que vous l'aimiez ; mais je ne puis me réſoudre à le ſouffrir ; c'eſt un myſtére impénétrable pour vous, que je ſouhaite que vous n'approfondiſſiez jamais. Reſolvez-vous d'avoir cette complaiſance pour moi ; ou ſi vous vous opiniâtrez à ce choix, je vous déclare que je mourrai pour ne le point voir. Adieu, je ſouffre plus que vous de mes refus.

Ce n'étoit point un ſupplice pour Erope de ne point épouſer Ariſtodéme : elle n'avoit qu'une eſtime reſpectueuſe pour les vertus de ce Prince ; mais cette opiniâtreté de Liſiſque à ne la point marier, lui donnoit une autre inquiétude ; elle ſe perſuada que s'il n'acceptoit point Ariſtodéme pour gendre, quoique Meſſénien & de la Maiſon Royale des Epytes, il ſouffriroit bien moins qu'elle épouſât un Lacédémonien ennemi de la Meſſé-

nie : cette réfléxion lui cauſa un trouble qui la tourmenta cruellement ; pour comble de peine, elle ſe vit privée de voir ſa chere Nitoclée, avec qui elle eût pu ſe conſoler de ſes maux. Elle n'eut pas même la liberté de lui écrire.

La ſurpriſe d'Amphie, dont les Lacédémoniens ſe ſaiſirent, inſpirérent d'autres ſoins aux Chefs des Meſſéniens. C'étoit une petite Place ſur les frontiéres de la Laconie ; mais d'autant plus importante, qu'elle étoit bâtie ſur un roc, & qu'elle étoit preſque la clé de la Meſſénie. Toute la Garniſon fut paſſée au fil de l'épée ; il n'en échapa qu'un petit nombre qui vint apporter l'allarme à Ithome.

Cette nouvelle cauſa une conſternation générale parmi les Meſſéniens. Les Lacédémoniens maîtres de la campagne, faiſoient des courſes juſqu'à Ithome. Mais le brave Euphaës, ſupérieur à tout, raſſu-

roit les courages par ſon éxemple. Il donna ſes ſoins pour empêcher que le mal ne devînt plus grand; & les Lacédémoniens qui commençoient à regarder le pays comme une conquête qui ne leur échaperoit pas, furent forcés de ſe réduire au Siége de quelques Places, qui ſe trouvérent en ſi bon état, que les Ennemis furent obligés de ſe retirer avant la fin de la Campagne.

Les Meſſéniens s'étant donc raſſurés, Euphaës ſe remit en Campagne avec ſon Armée: il enrôla juſqu'aux Eſclaves, qu'il tâcha de diſcipliner par un long éxercice. Il s'avança de la ſorte juſques dans une plaine, qui ſéparoit la Meſſénie de la Laconie, par un ruiſſeau profond. Les Lacédémoniens ſe mirent auſſi en Campagne, & les deux Armées reſtérent quelque temps en préſence. Mais comme aucune n'oſa paſſer le ruiſſeau,

chacun ſe retira ſous ſes Places après quelques légéres rencontres, qui ne décidérent de rien.

La retraite des Lacédémoniens irrita leurs vieux Officiers. Ils ſe plaignirent de la lâcheté des plus jeunes. Archidame tâchoit en vain de les gagner ; ils ſe roidirent contre ſes remontrances, & on convint d'un formulaire de ſerment, par lequel chacun s'engagea de ne point poſer les Armes, que la querelle de Sparte ne fût vengée. Théopompe & Polydore, les deux Rois de Lacédémone, s'avancérent vers la Meſſénie : Euphaës ſe mit à la tête de ſon Armée pour s'oppoſer à eux.

Les Meſſéniens montrérent dans cette rencontre des prodiges de valeur. Les Lacédémoniens l'emportoient ſur eux par le nombre & par la diſcipline ; mais l'amour de la Patrie, & la crainte de l'eſclavage tinrent lieu de tout aux autres. Ils fondirent les premiers ſur les En-

nemis ; & quoique ceux-ci fuſſent bien diſpoſés à les recevoir, peu s'en fallut que ce premier choc ne les ébranlât. Les Meſſéniens réſolus de vaincre ou de mourir, revenoient ſans ceſſe à la charge. Ceux qui s'étoient parés des coups, exhortoient les bleſſés d'achever de mourir glorieuſement ; & ceux-ci engagoient les autres à faire de nouveaux efforts pour ſauver leur liberté. Théopompe & Euphaës ſe joignirent, & il ſe commença entr'eux un combat opiniâtre, dans lequel les deux Rois montrérent un courage égal. Chacun ſe raſſembla autour d'eux, & il s'y fit un horrible carnage. Enfin l'avantage reſta de ce côté aux Meſſéniens.

Mais leur aîle droite fut défaite par Polydore qui commandoit la gauche des Lacédémoniens : la mort de Pytarata Général des Meſſéniens les mit en déſordre, & ils

prirent la fuite. Les Ennemis ne connoiſſant pas aſſez le pays, n'oſérent les ſuivre; & c'étoit d'ailleurs un point de leur diſcipline de ne ſe point écarter, dans la crainte que leurs rangs ne ſe troublaſſent. Ainſi la nuit ſépara les Combattans avec un avantage égal. Mais les Meſſéniens furent plus affoiblis par cette journée; ils avoient moins de troupes, & moins d'argent. Il falloit tout partager pour la défenſe des Places de l'Etat: ce fut à cauſe de cela qu'ils réſolurent de les abandonner pour conſerver la ſeule Ville d'Ithome.

Tout y étoit en un étrange trouble, & l'amour y cauſoit autant de déſordre au dedans, que les armes des Lacédémoniens au dehors. Ariſtodéme, Nitoclée, Erope, Iſander, Epébole & Liſiſque, toujours agités des mêmes paſſions, avoient peine à les cacher; lorſque l'aventure du Prince Archidame

vint à ſe déclarer, au moment qu'on s'y attendoit le moins.

Ce Prince avoit été pris dans la derniére Bataille, & le hazard avoit voulu qu'il fût priſonnier d'Ariſtodéme. Il ne l'avoit pas reconnu dans la chaleur du combat; il ordonna qu'on le conduiſît à Ithome; & cependant il fit avertir Euphaës que le fils de Théopompe étoit ſon priſonnier.

Cette nouvelle cauſa beaucoup de joie aux Meſſéniens, qui croyoient tirer de grands avantages de la priſon de ce Prince. Mais lorſqu'Ariſtodéme l'eut reconnu, & qu'il eut vû que c'étoit le même, pour qui il s'étoit employé avec tant de chaleur, il ne douta point qu'on ne lui en fît un crime capital.

Il étoit impoſſible que l'affaire fût long-temps cachée. Epébole apprit que l'Etranger qui lui avoit déja tant cauſé d'ombrages étoit Archidame, fils de l'un des Rois de

Lacédémone ; il ne douta point qu'Ariſtodéme ne fût inſtruit du myſtére de ſon dernier voyage ; il ſuppoſa qu'il s'étoit vendu aux Lacédémoniens, & que le mariage de ſa fille avec Archidame, ſeroit le prix de ſa trahiſon.

Il n'eſt pas facile d'exprimer à quel excès de fureur cette réfléxion le porta : il courut au Palais accompagné d'Iſander. Seigneur, dit-il à Euphaës, ne ſoyez plus ſurpris de la réſiſtance qu'Ariſtodéme apporte à la concluſion du mariage de ſa fille avec Iſander : il s'étoit propoſé une autre alliance. Au mépris de ce qu'il doit à ſa patrie, à ſa famille & à lui-même, il l'avoit accordée au Prince Archidame. Nitoclée eſt entrée dans cet odieux complot : elle écoutoit les vœux du fils de Théopompe. Qu'il vous ſouvienne de l'Athénien qui fut ſurpris dans cette Ville, il y a quelques mois, & qu'A-

riſtodéme enleva à votre juſte défiance : c'étoit Archidame, il étoit venu ſecrettement ici conclure un traité qui nous deshonore tous. Vengeance, Seigneur, de cet attentat, & grace aux Dieux, qui ont permis qu'il fût découvert, lorſqu'il étoit peut-être prêt d'éclater à la perte entiére de notre miſérable Patrie.

L'accuſation étoit atroce. Euphaës ne voulut pas condamner Ariſtodéme ſans l'entendre : il congédia Epébole, & il manda Ariſtodéme : il lui expoſa le crime dont on l'accuſoit. Le Prince fut juſtement indigné qu'on lui imputât une lâche trahiſon. Il nia avec beaucoup de fermeté qu'il eût aucune connoiſſance de la condition d'Archidame. J'ignore aujouta-t-il, ſi ma fille a pris avec lui un engagement que je déſapprouve ; j'ai même de bonnes raiſons pour croire qu'elle en eſt innocente : cependant

je demande qu'on l'entende ; & ſi elle eſt coupable, qu'elle ſoit miſe ſous la conduite de Callythie, & conſacrée pour le reſte de ſes jours, au culte de Junon.

La Princeſſe fut auſſi-tôt mandée : elle en avoit appris le motif, & de quel crime on l'accuſoit. Le Roy avoit appellé Epébole & Callythie, pour délibérer avec eux ſur cette importante affaire. Nitoclée parut en leur préſence avec une aſſurance pleine de modeſtie : ſon pere lui repréſenta les ſoupçons qu'on avoit contre elle : la Princeſſe ſe défendit avec ce courage que la force de l'innocence inſpire : Il eſt vrai, dit-elle, que j'ai vû le Prince Archidame, lorſque ſous le nom d'un Athénien, il eſt venu dans cette Ville ; mais j'atteſte tous les Dieux que mon pere ni moi n'avons eu avec lui aucune autre liaiſon que celle qu'ont exigé de nous les devoirs de l'hoſpitalité : Epébo-

le lui-même qui m'accuſe, n'y a-t-il pas été trompé comme nous? Et ſommes-nous plus coupables que lui, de n'avoir point ſoupçonné ce déguiſement? J'admire combien il eſt ingénieux à me faire des crimes. Souffrez, ajouta-t-elle, en s'adreſſant au Roy, que je me défie de la vertu d'un homme, qui me veut donner un Epoux, & qui pourtant ſe déclare mon dénonciateur: il me veut forcer d'épouſer Iſander; & pour m'y contraindre, il m'accuſe de trahiſon & de perfidie. Quel engagement pour moi d'accepter un Mari de ſon choix: non, je ne le prendrai point; & afin que vous n'en doutiez plus, Epébole, je vous déclare qu'Iſander ne ſera jamais mon Epoux, & que la mort me ſembleroit mille fois plus douce, que d'en recevoir un de vôtre main.

Epébole frémit à ce diſcours: il eut peine à cacher ſa fureur, & ſa jalouſie: elles éclatoient dans ſes

regards ; il les avoit toujours attachés ſur la Princeſſe. Callythie attentive à tout, s'apperçut de ſon égarement. Elle ne put comprendre que l'amour de la patrie pût cauſer un ſi grand changement en Epébole, dont elle connoiſſoit le caractére : elle voulut approfondir ce myſtére ; & comme elle ſçavoit pénétrer avec art dans les ſecrets les plus cachés, elle en apprit aſſez pour connoître dans ce jour que Nitoclée étoit ſa rivale.

Elle prit donc auſſi-tôt la parole, & l'adreſſant à Euphaës : Seigneur, lui dit-elle, la Princeſſe ſe défend avec trop d'aſſurance, pour qu'on puiſſe ſoupçonner ſa bonne foi ; mais en ſuppoſant qu'elle eût eu connoiſſance de la qualité du Prince, pouvons-nous croire qu'elle eût eu deſſein de trahir ſa patrie, en la livrant à ſon Ennemi ? J'ai meilleure opinion de ſa vertu. On ne la pourroit blâmer d'avoir écouté des propoſitions favorables à l'Etat ;

elle auroit pu penſer qu'Archidame l'aimoit aſſez, pour lui ſacrifier les intérêts des Lacédémoniens, ou du moins pour l'engager à conſentir à une bonne paix; elle eût rendu un ſervice ſignalé à la Meſſénie: eût-ce été trop de ſon cœur pour payer un ſi rare bienfait? Nous tenons ici le Prince Archidame: ſi la Princeſſe a conſervé quelques liaiſons avec lui, qu'elle les déclare, qu'elle le ſomme de ſa parole, qu'on le renvoye à Lacédémone, & promettons-lui la main de Nitoclée; mais dégageons-la de celle d'Iſander; il n'eſt pas juſte en effet qu'elle devienne l'épouſe d'un homme qui l'accuſe d'avoir donné ſon cœur à un autre, & qui lui reproche le funeſte deſſein d'avoir voulu aſſervir ſa patrie: qu'on la remette entre mes mains; j'en demeurerai dépoſitaire, juſqu'à ce qu'Archidame, s'il eſt véritablement ſon amant, ſe ſoit rendu digne de notre alliance.

Le deſſein de Callythie, en prenant ainſi la défenſe de Nitoclée; étoit de ſe rendre maitreſſe de cette Princeſſe & de l'arracher, quoiqu'il en arrivât, aux feux d'Epébole: il s'en apperçut, & il en trembla. Non, répondit-il, je ne conſentirai jamais à cette funeſte alliance. Eh quoi! n'avons-nous parmi nous perſonne digne de la fille d'Ariſtodéme, pour la donner à un Lacédémonien? Si elle a trop de répugnance pour Iſander, ne la forçons point de l'épouſer; mais ne laiſſons point paſſer en des mains étrangéres, ce que nous avons droit de réclamer pour nos illuſtres Citoyens. Je le déclare en la préſence de tous les Meſſéniens; je ne ſouffrirai point que l'adorable Nitoclée nous ſoit ravie, ou ſi vous y conſentez, je me bannis pour toujours de mon ingrate patrie.

Ce diſcours étoit trop paſſionné pour qu'il échapât à l'attention particu-

particuliére de Callythie. Elle en fut plus vivement touchée que perſonne. Elle ne douta point qu'elle n'eût perdu le cœur de ſon perfide Amant: elle diſſimula toute ſa jalouſie, pour achever de ſe bien convaincre, & elle continua d'offrir ſon Temple pour aſyle à la Princeſſe. Epébole eut encore l'imprudence de s'y oppoſer: il aima mieux que Nitoclée reſtât dans la maiſon de ſon pere, bien ſûr qu'il ne feroit rien d'indigne de lui. La Princeſſe elle-même appréhendoit de tomber au pouvoir de Callythie, dont elle ſçavoit les liaiſons avec Epébole: elle demanda inſtamment d'être rendue à ſon pere; & elle fut renvoyée chez lui.

Callythie rentrée dans ſa maiſon, s'y occupoit de tout autre choſe que du culte de ſa Déeſſe: elle va ſoupçonner Nitoclée d'une lâche complaiſance pour Epébole: le refus de l'aſyle qu'elle lui avoit of-

fert dans le Temple, lui perſuada que la fille d'Ariſtodéme, pour obtenir ſa grace, accorderoit tout à Epébole. Dans cette crainte, elle réſolut de la perdre. Le crime ne lui coutoit rien, quand il ſatisfaiſoit ſa haine, ou ſon amour : elle trouva bientôt le moyen de conduire cet odieux complot à ſa perfection.

Cependant Iſander avoit appris ce qui s'étoit paſſé, & qu'Epébole avoit abandonné ſes intérêts dans l'aſſemblée qui venoit de ſe tenir. Il en devint furieux lui-même : il menaça également les jours d'Epébole, de Callythie & d'Archidame. Euphaës averti de ſes tranſports, & ne voulant pas qu'on lui reprochât d'avoir donné lieu à la perte du Prince, le fit enfermer ſous une ſûre garde.

Le malheureux Archidame avoit fait de vains efforts, pour accomplir la promeſſe qu'il avoit faite à la Princeſſe, de diſpoſer les Lacé-

démoniens à la paix. Il fut forcé de les ſuivre au combat. Il s'y étoit battu en déſeſperé dans la vûe d'y trouver la mort. Ce fut ce qui le fit prendre : il s'expoſa ſi fort qu'il tomba entre les mains d'Ariſtodéme. On a vu les troubles que ſa priſon cauſoit ; il les ignoroit : toujours amoureux de la vertueuſe Erope, il cherchoit à lui donner de nouvelles preuves de ſa paſſion, lorſqu'il ſe vit reſſerré de plus près.

Mais quelles furent les penſées d'Erope? Quelles furent celles d'Alcidamide ? Chacun croyoit l'engagement d'Archidame & de Nitoclée, ſur la confiance qu'on avoit pour Epébole. L'infortuné Alcidamide y ajouta foi comme les autres.

Il y vint preſque déſeſperé ſe jetter aux pieds de Nitoclée : Ariſtodéme l'avoit chargé d'une négociation ſecrette dans l'Arcadie ; il craignit qu'on ne l'y envoyât ; pour

livrer durant ſon abſence, ſa Maîtreſſe à ſon rival : Qu'ai-je entendu, ma chere Princeſſe, lui dit-il ? En dois-je croire les bruits qui courent à mon déſavantage ? Avez-vous écouté les vœux du Prince de Lacédémone ? Avez-vous pris un engagement qui m'ôte l'eſpoir d'être à vous ? Ne m'aviez-vous pas donné votre foi ? N'aviez-vous pas reçu la mienne ? Quel crime, hélas ! ai-je commis, qui puiſſe vous affranchir de cette précieuſe promeſſe ? Ordonnez plutôt ma mort, & ne m'expoſez point au funeſte ſupplice de vous voir entre les bras d'un autre.

Je croyois, répondit Nitoclée, qu'Alcidamide me connoiſſoit mieux, & qu'il ne me témoignoit tant d'amour, que parce qu'il m'en jugeoit digne. Le ſerois-je, Seigneur, ſi j'avois pu tromper votre confiance au point de recevoir, à la fois vos vœux, & ceux du Prin-

ce de Lacédémone ? Vous avez dû ſçavoir comme je m'en étois défendu : & le déſaveu que j'ai paſſé en préſencē du Roy, d'Epébole & de Callythie, portoit un témoignage ſi ſûr de mon innocence, que vous ne pouviez la révoquer en doute, ſans me faire une offenſe cruelle. Je la pardonne, Seigneur, à l'excès de votre amour ; mais prenez garde de me la faire une ſeconde fois : le cœur de Nitoclée eſt incapable d'aucune lâcheté ; & ſi vous ne pouviez douter que je me ſerois toujours éloignée d'une alliance qui me livroit à l'Ennemi de la Meſſenie, vous avez dû penſer, que l'engagement que j'avois pris avec vous, étoit une nouvelle raiſon de m'en éloigner : Je vous aime, Seigneur, par le ſuffrage de mon pere ; mais vous avez encore pour vous celui de mon cœur : ce dernier eſt l'unique moyen que je puiſſe oppoſer à vos craintes.

Et c'eſt en effet le ſeul qui puiſſe me raſſurer, Madame, s'écria Alcidamide, tranſporté de joie & d'amour: attribuez à l'éxcès de ma flamme, l'injuſtice de mes allarmes. Si je vous aimois moins, adorable Nitoclée; ſi la crainte de vous perdre n'étoit pas la ſeule qui m'occupât, j'aurois été peut-être plus attentif aux raiſons qui devoient me raſſûrer; mais eſt-on raiſonnable quand on aime éperdument? Hélas! tout mon crime vient de mon amour. Seigneur, répartit la Princeſſe, ceſſez de craindre, & continuez de m'aimer, c'eſt tout ce que je demande de vous. Alcidamide prit alors congé de ſa chere Nitoclée, & il partit pour aller éxécuter les ordres d'Ariſtodéme, comptant à ſon retour de ſe voir enfin l'époux de ſa Princeſſe.

L'infortunée Erope n'avoit pas des ſoins moins cuiſans: privée de l'entretien de Nitoclée, avec qui

elle eût pu s'expliquer ſur ſes doutes, ſi elle en avoit eu ; elle ne ſoupçonnoit ni elle, ni Archidame de l'avoir abuſée, n'oubliant pas que la Princeſſe avoit été la premiére à lui faire entendre les ſentimens, qu'elle croyoit que le Prince avoit pour elle ; mais ne penſant pas aſſez mal de l'un & de l'autre, pour croire qu'ils fuſſent d'intelligence pour la tromper, elle étoit bien perſuadée de toute la ſincérité des feux d'Archidame, & de la bonne foi de ſon amie : ce qui la génoit étoit de n'avoir perſonne à qui confier ſes inquiétudes ; elle aimoit le Prince, & elle ſentoit qu'elle l'aimeroit toute ſa vie : n'étoit-ce point manquer à ce qu'elle devoit à ſa patrie ? Archidame s'étoit-il aſſez donné de ſoins pour engager les ſiens à la paix ? Ses jours étoient-ils même en ſûreté ? Et la faction d'Epébole ne ſeroit-elle point aſſez puiſſante, pour engager

les Meſſéniens à entreprendre contre ſa vie ? Tous ſes ſoins l'agitoient tour à tour, & ne lui laiſſoient aucun repos.

Les affaires de la Meſſénie étoient dans un état, qui faiſoit bientôt craindre quelque cataſtrophe. Callythie avoit accablé Epébole de reproches ; il s'étoit mal défendu, & il avoit preſque avoué ſa paſſion. L'inhumaine Prêtreſſe crut qu'elle n'avoit plus rien à ménager, & qu'il falloit tout ſacrifier à ſa vengeance.

Son parti fut bientôt pris ; elle gagna Tiſis, autre Devin célébre de la Meſſénie, & l'ennemi ſecret d'Epébole & d'Ariſtodéme : il vint avertir Euphaës qu'il falloit conſulter l'Oracle. Toute la Ville fut imbue de cet avis, & le Peuple le demanda avec tant d'empreſſement, qu'on ne put le refuſer. Tiſis ſe fit donner cette commiſſion ; il vint à Delphes ; il en ſéduiſit la

Prêtreſſe, & le Dieu parla au gré de l'Envoyé. Il reprit le chemin de la Meſſénie, & ſa miſſion fut confirmée par un miracle. Un Parti ſorti de la Garniſon que les Lacédémoniens entretenoient à Amphie, l'attaqua ; il fut pouſſé vivement, & bleſſé dangereuſement. Enfin les Ennemis ne le relâchérent, que lorſqu'ils eurent entendu une voix inconnue leur prononcer cet ordre du Ciel. *Relâchez le Miniſtre de l'Oracle.*

Ce funeſte Oracle fut rapporté aux Meſſéniens, & dépoſé dans le Temple de Junon : la Prêtreſſe le tenoit fort caché. Euphaës avoit invité tous les Grands de l'Etat d'être préſens à l'ouverture qui s'en feroit ; on l'attendoit avec grande impatience. Çallythie croyant être ſûre de faire tomber le ſort ſur qui elle voudroit, elle en fit lecture tout haut : il étoit conçu en ces termes :

Pour appaiſer des Dieux le funeſte courroux,
Qu'une fille du nom d'Epyte,
Qui n'ait jamais connu d'Epoux,
Aille mêler ſon ſang aux ondes du Cocyte.

La Prêtreſſe avoit pris ſes meſures de maniére que le ſort devoit tomber ſur Nitoclée. Elle feignit de frémir en liſant l'Oracle : tout le monde en fut effrayé ; cependant on tira les ſorts. Que devint donc la Prêtreſſe, quand elle entendit nommer Erope ?

Callythie parut ſi émûe qu'on eut peine à la raſſurer. On attribuoit ce trouble à la cruauté du ſacrifice ; perſonne encore n'en devinoit la cauſe. Ariſtodéme, à qui l'amour inſpiroit des ſentimens plus tendres, étoit en proie à toutes les paſſions. Il ſembloit qu'il eût oublié l'amour de la patrie pour l'amour particulier, & qu'il ne fût plus mai-

tre de lui. Pour Liſiſque, il déclara qu'il ne ſouffriroit point qu'on immolât ſa fille, lorſqu'Epébole tout furieux ſe fit prêter ſilence; & dit tout haut, qu'Erope n'étoit point fille de Liſiſque: elle n'eſt point, continua-t-il, de la famille des Epytes; Liſiſque n'eſt point ſon pere; ſa femme la ſuppoſa pour ſuppléer à ſa ſtérilité: je ſuis le dépoſitaire de ce redoutable ſecret.

Le crédit d'Epébole fit adopter ce diſcours; il fut applaudi de Callythie, d'Ariſtodéme & de l'infortunée Nitoclée. Elle n'avoit point tremblé pour elle, & elle eut horreur de la deſtinée de ſon amie. On renvoyoit donc le reſte de la cérémonie à une autre fois, lorſqu'on vint dire qu'Archidame s'étoit ſauvé de ſa priſon. Cette nouvelle remit tout en trouble. On crut que c'étoit une marque du courroux des Dieux, & que tout étoit perdu ſi on ne les appaiſoit promptement.

Les ſoupçons ſe renouvellérent contre Ariſtodéme ; on jugea qu'il pourroit bien avoir part à l'évaſion du Prince.

Chacun tourna les yeux ſur lui. Epébole & Callythie recueillant les voix, éxigérent tout haut de ce Prince, qu'il eût à ſe juſtifier de ce crime en préſence du Peuple.

Cette nouvelle inſulte acheva de mettre Ariſtodéme hors de lui. Les cérémonies de ce jour, la crainte de voir périr Erope, la joie de la voir ſauvée, le reſpect de la Religion, le reſſentiment de l'injure, le témoignage de ſon innocence, & l'amour de la patrie, lui firent prendre un parti rempli de fureur. On vit ſes yeux s'allumer d'un feu étranger ; il regarda Euphaës, Callythie, Epébole, & tout le Peuple ; & ſaiſiſſant enſuite ſa fille par la main : Meſſéniens, s'écria-t-il ; les Dieux demandent une victime, & ils la veulent du ſang d'Epyte : Où

là cherchez-vous ? Faut-il encore tenter un nouveau ſort ? Non, ne conſultons point d'autres Oracles. J'offre ma fille à ma patrie; je l'offre à ces Dieux qu'il faut appaiſer ; commandez qu'on l'immole, je réponds de ſon courage & du mien.

La Princeſſe entendit ce diſcours ſans en paroître émûe : elle tint toujours les yeux attachés à terre, comme pour y attendre ſa deſtinée. Mais quelle fut la frayeur d'Epébole ! quelle fut au contraire la joie de Callythie ! Le Peuple ne répondoit point, balançant entre le reſpect de la Religion & la compaſſion, lorſqu'Iſander ſe leva, & réclama Nitoclée comme ſon épouſe : elle n'eſt plus à vous, dit-il à Ariſtodéme; vous me l'avez accordée ; & vous ne pouvez diſpoſer d'elle malgré moi.

La Princeſſe eut plus d'horreur de ſe voir réclamée par Iſander, qu'elle n'en eut de la mort même :

Ariſtodéme ſe moqua de cette réclamation. Non, continua-t-il, ma fille eſt à moi, & jamais elle ne ſera l'épouſe d'Iſander. Et bien ! barbare, reprit Iſander tout hors de lui, ta fille n'a point les conditions requiſes par l'Oracle ; il en demande une qui n'ait jamais connu d'Epoux, & la tienne eſt groſſe par moi.

Ce diſcours étoit excuſable de la part d'un Amant qui vouloit ſauver ſa Maitreſſe. Cependant il acheva d'ôter la raiſon à Ariſtodéme : elle-même étoit ſi tranſportée, qu'elle ne ſe connoiſſoit plus ; elle marquoit par un ſilence dédaigneux le déſaveu de ce crime. Mais Ariſtodéme s'oubliant à ſon tour, ne fut plus maître de ſon enthouſiaſme ; & n'écoutant d'autre voix que celle de ſon tranſport, il poignarda ſa fille aux yeux du peuple, pour la juſtifier, diſoit-il, du reproche qu'on oſoit lui faire.

Ce pitoyable ſpectacle tira des larmes des yeux de tout le monde. Chacun déplora le ſort de la Princeſſe; & la compaſſion ſe tournant en indignation contre Iſander, le peuple le pourſuivit, & le mit en piéces, ſans qu'Euphaës, qui le protegeoit, pût le ſauver. Ainſi la mort de l'aimable Nitoclée fut l'ouvrage de la haine, & des artifices d'Epébole. Cependant on ne laiſſa pas de croire l'Oracle accompli; & quelque temps après, la triſteſſe fit place à l'allegreſſe publique.

Quelque puiſſant que fût en Ariſtodéme l'amour de la Patrie, & quoiqu'il ſe perſuadât peut-être qu'il n'avoit été que le Miniſtre des Dieux, pour l'accompliſſement de ce cruel ſacrifice, la réflexion lui remit bientôt devant les yeux l'image funeſte de ſa propre fille poignardée de ſa main, & inhumainement ſacrifiée à la ſûreté publique.

Son ame fut alors en proie aux plus terribles remords. Toute la grandeur de ſon courage ne put vaincre ſa douleur ; & s'il crut néceſſaire de la diſſimuler aux yeux du vulgaire, il s'y abandonna librement, lorſqu'il n'eut rien à ménager.

Sur-tout il étoit embarraſſé comment s'excuſer envers Alcidamide, prêt de revenir à Ithome, & qui ne pouvoit long-temps ignorer la fin tragique de la Princeſſe. Ariſtodéme jugea qu'il valoit mieux qu'il l'apprît de lui que d'un autre : il lui en donna donc le premier avis, & il le pria de ſuſpendre ſon jugement, juſqu'à ce qu'il l'eût entendu.

Ce fut pour Alcidamide un coup d'autant plus terrible, qu'il n'y étoit point préparé, & qu'il ſe hâtoit de revenir dans la Meſſénie, pour s'y voir enfin l'époux de la vertueuſe Nitoclée. Il étoit impoſſible qu'une mort ſi cruelle ne l'accablât de douleur : mais s'il étoit

Amant, il étoit Citoyen : ſans condamner Ariſtodéme, il donna de triſtes plaintes à la ſanglante deſtinée de la Princeſſe.

En arrivant à Ithome, il alla droit chez Ariſtodéme. Le Prince le reçut dans ſon cabinet, & s'enfermant enſuite avec lui : Seigneur, lui dit-il, en faiſant de nouveaux efforts, pour cacher ſa douleur, il n'eſt plus temps de donner des regrets à la perte que vous avez faite ; il s'agit ſeulement de vous venger, ſi vous êtes offenſé, ou de me juſtifier ſi je ſuis innocent. Les Dieux me ſont témoins, que rien ne m'étoit ſi cher que ma fille, & qu'après eux & ma Patrie, j'euſſe tout ſacrifié pour elle. Mais j'ai cru le devoir à ces mêmes Dieux qui me la demandoient : & conſidérez ma ſituation, Seigneur, au milieu d'une aſſemblée auguſte des plus illuſtres de cet Etat, en préſence du Roy, du Peuple & des Prêtres, Miniſtres

reſpectés de la Religion, la Prêtreſſe de Junon fait lecture d'un Oracle qui demande le ſang d'une fille de notre Maiſon : nous la devions ſans balancer au ſalut de notre Patrie ; & ſi le ſort eût tombé ſur Nitoclée, je devois me ſoumettre reſpectueuſement à ſa déciſion : Je n'euſſe donc point été parricide, ſi dans ces circonſtances j'avois verſé le ſang de ma fille : admirez cependant les voies du Ciel : le ſort tombe ſur Erope, & j'atteſte encore les Dieux que toute chere qu'elle m'eſt, j'euſſe vû ſa mort du même œil que j'ai regardé celle de ma fille. Cependant, Seigneur, voyez la lâcheté de nos Citoyens : le foible Liſiſque redemande ſa fille, & le Devin Epébole déclare qu'elle ne l'eſt point, & que la ſuppoſition l'a miſe dans la Maiſon des Epytes : le Peuple étonné ſuſpend ſa déciſion, & l'Aſſemblée eſt remiſe ; lorſqu'on apprend l'évaſion d'Ar-

chidame, de ce même Archidame avec qui on m'avoit accuſé d'une lâche intelligence. La frayeur redouble; on croit déja les Lacédémoniens dans Ithome; le murmure augmente, & j'entends dire que la fuite de notre priſonnier eſt mon ouvrage. Que faire, Seigneur, dans cette occurence? Les Dieux demandent le ſang d'une fille de la Maiſon des Epytes; & faute peut-être de l'avoir déja verſé, nous euſſions éprouvé dans l'inſtant, le courroux du Ciel. Je ne fus plus le maître de réſiſter à ces conſidérations: l'état d'Erope étoit conteſté, celui de ma fille étoit certain; il falloit une victime qui ſauvât l'Etat: je crus la devoir offrir, & je l'immolai moi-même, pour ne la point voir paſſer peut-être au pouvoir d'Iſander. Voilà quel a été mon crime, ou plutôt quel a été mon malheur; ne m'en imputez rien. Si je m'en juſtifie, c'eſt pour

ne pas encourir votre haine : cependant si vous me croyez encore coupable, malgré l'Oracle des Dieux, je vous laisse le maître de votre vengeance. Frappez ; punissez le meurtrier de votre Princesse ; je ne murmurerai point d'un coup qui rejoindra mon ombre à la sienne. Mais si vous aimez votre Patrie, épargnez les jours d'un Citoyen capable pour elle, d'un si grand effort.

Seigneur, répondit Alcidamide, ne me soupçonnez point d'une lâcheté que je déteste : vous avez assez fait en ma faveur, pour que j'en conserve plus de reconnoissance : en déplorant la perte de la vertueuse Nitoclée, je veux atteindre, si je le puis, jusqu'à votre exemple : je n'aurois pas été digne de la Princesse, si j'avois pu former des désirs de vengeance contre un pere qui lui étoit si cher : je veux, Seigneur, me conserver pour vous

tenir lieu d'elle, s'il eſt poſſible : j'étois déja ſon époux par l'union de nos cœurs, & j'allois le devenir par les liens de la Religion & de la Loi ; les Dieux me l'ont ravie, & non pas vous. Jamais vous n'euſſiez eu cette force, s'ils ne vous l'euſſent donnée ; vous l'avez fait pour eux, & pour la Patrie. Je leur ſacrifie auſſi mes plaintes : je ne murmure point, quand de ſi grands devoirs me le défendent. Seigneur, chériſſons toujours la mémoire de l'incomparable Nitoclée, & portons juſqu'au dernier ſoupir, & dans le tombeau même, le ſouvenir de ſes vertus : c'eſt là ſeulement que s'effacera l'image que l'amour en avoit gravée dans mon cœur.

Alcidamide ne put en dire davantage. Ariſtodéme crut alors qu'il pouvoit donner de libres larmes à la perte de ſa fille ; il vint enſuite embraſſer Alcidamide : Oui, lui dit-il, vous étiez digne de Nitoclée, &

puiſſent les Dieux que j'ai voulu ſervir, récompenſer la vertu que vous me faites paroître. Ils ſe réunirent ainſi pour donner déſormais tous leurs ſoins à la conſervation de leur miſérable Patrie.

Cependant la malheureuſe Erope ne ceſſoit de pleurer la mort de la vertueuſe Nitoclée. Elle étoit d'ailleurs en proie à d'autres réflexions. Epébole avoit déclaré qu'elle n'étoit point fille de Liſiſque. A qui donc devoit-elle le jour ? Epébole ne l'avoit point révélé : elle ne ſentoit point pour Liſiſque ces mouvemens affectueux qui ſont propres aux enfans ; mais ce n'étoit point aſſez, elle vouloit ſçavoir de qui elle tenoit la naiſſance, & c'étoit ce qu'elle ne pouvoit apprendre. Liſiſque étoit ſeul charmé de ce qui s'étoit paſſé : la nature ne mettoit plus d'obſtacles à ſa paſſion : il pouvoit s'y abandonner ſans remords. Je puis donc aimer l'adora.

ble Erope, disoit-il en lui-même; je puis le déclarer. Grands Dieux! ne me laissez pas douter de cette heureuse découverte; confirmez-la par quelque témoignage autentique.

Il voulut tenter d'en apprendre davantage d'Epébole. Celui-ci étoit accablé de douleur; la mort cruelle de Nitoclée ne lui laissoit aucun repos. S'il n'eût pas aigri le courage d'Aristodéme par des soupçons injurieux, jamais ce Prince ne se fût avisé d'immoler sa fille. Il laissa voir toute son affliction à Lisisque: sa disgrace l'avoit rendu sincére. Ah! Seigneur, lui dit-il, que demandez-vous de moi? Venez-vous me reprocher mes crimes? Hélas! qui fut jamais si coupable que je le suis? Il lui conta ensuite son histoire, son amour pour Nitoclée, & ce qu'il attendoit de son mariage avec Isander. Jugez, conclut-il, si je puis être capable de quelque con-

ſolation. Ce ſont mes ſeuls forfaits, qui ſans doute ont excité tous les maux qui font gémir la Meſſénie. Ce n'eſt pas l'unique que j'aye commis : j'en ſuis puni ; ma vie eſt un aſſemblage de profanations & de ſacriléges ; je ſuis le plus miſérable de tous les hommes.

Vous ! Seigneur, s'écria Liſiſque fort ſurpris. Ah ! ſouffrez que j'attribue l'égarement de ce diſcours à la violence de votre douleur. Non, reprit Epébole, non, ne cherchez point à m'excuſer, vous me déteſterez quand vous aurez ſçu mon hiſtoire : vous apprendrez en même temps celle d'Erope, que vous avez toujours cru votre fille. C'eſt la mienne, ajouta-t-il, & celle de Callythie. A ces mots, ſans laiſſer à Liſiſque le temps de marquer ſa ſurpriſe, il continua ainſi.

HISTOIRE

HISTOIRE
D'EPÉBOLE & DE CALLYTHIE.

VOUS êtes ſurpris de voir la Prêtreſſe de Junon en commerce de galanterie avec le Devin Epébole ; mais ceſſez de vous en étonner : le culte des Dieux ne ſert qu'à nous donner du crédit, & ce crédit nous l'employons la plûpart du temps à ſatisfaire des déſirs d'autant plus violens, que nous ſommes obligés de les diſſimuler.

Callythie eſt iſſue, comme vous ſçavez, d'une des plus conſidérables familles de la Meſſénie. Je l'ai connue dès la naiſſance, & je ne croi point qu'il y ait jamais eu rien de ſi beau qu'elle l'étoit déja à douze ans. Je pouvois en avoir dix-huit ; & la facilité que j'avois de lire dans l'avenir, ou de trouver le ſens des Oracles, m'ayant acquis quelque ſorte de réputation, je m'en ſervis

adroitement pour m'insinuer dans les bonnes graces de Callythie.

Je la voyois tous les jours, parce qu'il y avoit toujours eu d'assez grandes liaisons entre sa famille & la mienne. Elle étoit charmée de m'entendre débiter mes conjectures, & de voir comme l'événement vérifioit mes prédictions : je riois de sa simplicité. Car entre nous je ne faisois pas beaucoup de cas de ma science ; & je vous avoue que le hazard seul avoit plus de part aux opérations de mon art, que l'inspiration du Ciel. Cependant je profitois de ce moyen pour m'insinuer dans l'esprit de Callythie, & je m'appercevois que j'y faisois tous les jours plus de progrès.

Je ne laissois pas de remarquer qu'elle avoit beaucoup d'esprit, mais de cette sorte d'esprit propre à la fourberie. Comme je fondois déja l'espérance de mon établissement, sur ce qu'on pensoit de moi

dans l'Etat : je crus qu'il falloit mettre Callythie dans le même goût, & que nos eſprits ayant beaucoup de rapport, nous pouvions nous ſervir l'un de l'autre pour nous élever tous deux aux premiéres dignités de notre Patrie, auxquelles j'aſpirois avec beaucoup d'ardeur.

Je la trouvai diſpoſée à m'écouter : elle avoit un certain eſprit de dévotion, qui venoit plus du merveilleux de la Religion, que de la droiture de ſon cœur. Et je m'appercevois qu'encore qu'elle fût fort attentive à toutes les pratiques du culte, elle ne refuſoit rien à ſes déſirs ; vive & empreſſée à ſe ſatisfaire ſur-tout, elle ne ſacrifioit aux Dieux que des choſes qu'elle trouvoit hors d'elle, mais elle réſervoit l'intérieur pour elle ſeule.

Jamais ſujet n'avoit été plus propre à ce que j'en voulois faire : je me hazardai donc de lui révéler mon ſyſtême. Je le fis avec d'autant

plus de confiance, que je jugeai par ſes attentions que je ne lui déplaiſois pas.

Je lui repréſentai que tout étant fondé dans le monde ſur l'opinion que les autres avoient de nous, il ſuffiſoit de leur en inſpirer une bonne; & que dès qu'on étoit arrivé là, on n'avoit preſque plus rien à faire: que les hommes étant ainſi faits, & que leurs premiers préjugés ne s'effaçant preſque jamais, dès qu'ils en avoient pris de favorables, il étoit rare qu'ils en priſſent de contraires: je paſſai de là aux applications: je parlai enſuite de mon amour, & je tâchai de l'autoriſer, par ce qu'on nous racontoit des Dieux. La Prêtreſſe étoit attentive à ces exemples d'éclat: je lui citai celui de Jupiter dont les amours ont donné naiſſance à tant de Héros. Je lui repréſentai que Vénus, toute décriée qu'elle étoit par ſes galanteries, ne laiſſoit pas

d'être honorée comme une grande Divinité. Je lui remontrai que la ſage Minerve, & que la ſévére Junon n'avoient pas été exemptes de ſoupçon, & que ce n'étoit pas ſans raiſon que Jupiter avoit relégué Vulcain dans l'Iſle de Lemnos. Qu'en effet on avoit cru que la Reine des Dieux n'avoit pas traité le Titan Eurymadan avec la même rigueur, dont elle avoit uſé envers le Lapythe Ixion. Je concluois de là que l'opinion où l'on étoit que c'étoient des Dieux, adouciſſant dans l'eſprit du vulgaire l'idée de la faute, nous pouvions à cet exemple jouir des mêmes priviléges, dès que nous avions ſçu gagner l'eſtime du public, en lui donnant de nous une opinion avantageuſe.

Ce fut de cette façon que je ſéduiſis l'ame foible & voluptueuſe de Callythie. Je vous aſſure que je déteſte aujourd'hui cette abominable doctrine, & que je reconnois

trop bien, que les Dieux me puniſſent juſtement, de l'avoir enſeignée. Mais j'étois alors dans l'âge des paſſions, & je cédois aveuglément à l'amour dont je brûlois pour Callythie. Elle ne me fit pas une plus grande réſiſtance: elle m'avoua qu'elle m'aimoit autant qu'elle en étoit capable, & c'étoit extrêmement. Jugez de ma joie : je jouiſſois d'une félicité que je ne pouvois aſſez admirer: Callythie me paroiſſoit auſſi fort heureuſe. Il eſt vrai qu'elle m'aimoit uniquement, & que je n'oubliois rien de ce qui pouvoit contribuer à ſon bonheur.

Quelque temps après la dignité de Prêtreſſe de Junon vint à vaquer. Je crus que Callythie méritoit cette place, & je l'obtins pour elle. Ma ſatisfaction fut extrême ; jamais elle ne m'avoit paru ſi belle. Qu'elle l'étoit en effet, & que j'en étois amoureux ! Toutes mes diſgraces ne me ſont ſurvenues, que pour avoir

ceſſé de l'aimer avec la même fidélité.

La joie que j'eus de ſon élévation fut bientôt diminuée, par un accident où nous devions nous attendre. Callythie m'apprit qu'elle étoit groſſe : il fallut ſoigneuſement cacher cette groſſeſſe, ou la Prêtreſſe eût été dépoſée. C'étoit une honte qu'il lui falloit épargner ; je pris donc des meſures pour la garantir de cet affront.

Je ſçavois la peine que vous cauſoit la ſtérilité de votre femme Théone ; elle en étoit elle-même dans une affliction inconcevable ; ſa douleur venoit de la vôtre : elle partageoit ſa confiance entre Callythie & moi : nous crûmes donc qu'elle pouvoit nous aider à tirer la Prêtreſſe d'affaire. Théone feignit d'être groſſe, & elle conſentit d'adopter l'enfant dont Callythie devoit accoucher. La paſſion qu'elle avoit de vous en donner, lui fit ac-

cepter ce parti : il ne fut plus queſtion que de ménager à Callythie l'occaſion d'accoucher heureuſement.

Il falloit diſparoître quelque temps ; mais il n'étoit pas facile que la Prêtreſſe s'abſentât. Cependant je fis ordonner qu'elle iroit elle-même conſulter l'Oracle de Delphes, ſur un prodige qui ſembloit menacer la Meſſénie de quelque diſgrace. De ſon côté Théone feignit de vouloir auſſi interroger le Dieu ſur la deſtinée de l'enfant dont elle étoit groſſe. Nous vînmes à Delphes ; l'Oracle nous renvoya à celui de Trophonius ; ce fut le ſeul moyen qui me parut ſalutaire, & qui réuſſit en effet.

Il faut, comme vous ſçavez, de grandes cérémonies, auparavant d'obtenir réponſe de cet Oracle ; & qu'il eſt néceſſaire avant tout, de s'enfermer dans la Chapelle de Trophonius, où l'on paſſe quinze

jours dans de perpétuelles expiations. J'eus bientôt gagné les Prêtres du lieu. Callythie fut conduite dans le Temple, & deſcendue dans l'antre ; elle y accoucha d'une fille, qui en fut tirée ſecrettement, & amenée dans une maiſon où Théone attendoit l'accouchement, afin d'être en état d'en feindre un à propos. Le temps que Callythie devoit mettre à la conſultation de l'Oracle, fut employé au rétabliſſement de ſa ſanté, & elle reparut plus belle que je l'euſſe encore vûe.

Je vous avoue que ma joie fut inexprimable. Je ne manquai pas de feindre un Oracle fort avantageux, & je ramenai Callythie & Théone, avec la fille que vous avez élevée ſous le nom d'Erope.

J'avois toujours continué de vivre dans les mêmes liaiſons avec Callythie, & j'en étois toujours aimé avec la même ardeur ; lorſque, pour mon malheur, je devins

amoureux de la fille d'Ariſtodéme ; c'eſt la cauſe de ma brouillerie avec Callythie, & de la mort funeſte de la déplorable Nitoclée.

Epébole ſe tut, & Liſiſque ſurpris au dernier point de tout ce qu'il venoit d'entendre, crut qu'il pouvoit uſer de la même franchiſe envers Epébole. Ravi de ne pouvoir douter qu'Erope ne fût point ſa fille, il avoua la paſſion dont il brûloit pour elle : Jugez, ajoûta-t-il, du plaiſir que me fait votre aventure ; je puis m'abandonner à mon amour ; je puis me rendre heureux en épouſant Erope. Hélas ! que ne puis-je être aſſuré de ſon cœur, comme elle eſt ſûre du mien. Mais la cruelle ! aime encore Ariſtodéme : vous ſçavez les obſtacles que j'ai toujours mis à cette alliance : ils venoient, mon cher Epébole, de l'amour dont je brûlois ſecrettement pour votre fille. Je vous la demande, Sei-

gneur ; accordez-là à mes feux, & ſouffrez que pour en être ſûrement poſſeſſeur, je l'enléve de ces lieux.

Liſiſque ignoroit les diſpoſitions d'Erope. Ses liaiſons avec Archidame avoient été cachées à tout le monde, & chacun la croyoit encore prévenue pour Ariſtodéme. Archidame lui-même en étoit quelquefois perſuadé.

Cependant Epébole accorda tout à Liſiſque ; il n'étoit plus maître de lui rien refuſer, après ce qu'il lui avoit révélé. Liſiſque revint chez lui, où il prépara tout pour l'enlévement d'Erope. Il la fit bruſquement monter à minuit dans un chariot. On n'eſt pas bien perſuadé, lui dit-il, que vous ne ſoyez pas fille de Liſiſque, ou que la mort forcée de Nitoclée ait accompli l'Oracle ; ainſi je veux vous garantir de la même deſtinée. Venez à Lacédémone, où vous ſerez en ſûreté contre la fureur des Meſſéniens.

L'erreur de Liſiſque étoit remarquable ; il enlevoit Erope d'Ithome pour la ravir aux feux d'Ariſtodéme, qu'elle n'aimoit point, & il la conduiſoit à Lacédémone, où elle retrouveroit Archidame, dont elle conſervoit chérement le ſouvenir ; il fallut cependant obéir ; Erope ſe vit enfemée dans la même voiture avec Liſiſque.

Alors il ne fut plus le maître de ſa paſſion. Madame, lui dit-il, (car je n'oſe plus vous appeller ma fille ; ce nom ſi doux, & ſi tendre pour les autres, ne l'eſt pas aſſez pour moi,) j'ai trop ſouffert à vous le donner, il faut enfin que je vous ouvre mon ame. Je vous ai toujours trop aimée pour mon repos & pour mon honneur : à préſent je n'ai plus de ſcrupules à combattre ; puiſque je ne ſuis point votre Pere, vous pouvez finir ma miſére en acceptant la main que je vous offre. Ne la refuſez pas, belle Erope ; ne vous flat-

tez point que je puiſſe jamais conſentir au bonheur de mon Rival ; c'eſt pour vous ravir à lui, que je vous arrache de la Meſſénie. Au nom des Dieux, ne me forcez point de reprendre l'autorité de pere, que je ſacrifie ſi volontiers au titre de votre Amant.

Cette déclaration affligea d'autant plus Erope, qu'elle ne l'avoit point prévûe. Elle regardoit encore Liſiſque avec des yeux de reſpect ; mais lorſqu'il voulut lui parler autrement, elle changea tout auſſitôt de diſpoſition. Seigneur, répondit-elle, l'habitude dans laquelle je ſuis de vous regarder comme mon pere, ne me laiſſe pas le choix des ſentimens ; j'en ai pour vous de tels, que vous deviez les eſpérer d'une fille reſpectueuſe & reconnoiſſante. Je ne me ſuis jamais perſuadée que vous en euſſiez pour moi d'autres, que ceux que je devois attendre d'un pere affec-

tueux. Croyez-vous après cela ; qu'il me ſoit aiſé d'en prendre de différens ! Non, Seigneur, il n'eſt pas poſſible : contentez-vous de ceux que le préjugé de l'éducation m'avoit fait prendre ; mais n'en exigez point que ce préjugé, m'empêchera toujours de vous accorder.

Si vous n'aimiez pas éperdument Ariſtodéme, reprit bruſquement Liſiſque, vous auriez moins de répugnance à m'aimer. Seigneur, interrompit Erope, j'ai pour Ariſtodéme plus de reſpect que d'amour ; j'honore ſes vertus ; je rens hommage à ſes grandes qualités ; & je l'aurois épouſé, ſi vous ne vous y fuſſiez pas injuſtement oppoſé. Mais quand je ne l'euſſe point aimé, apprenez que je n'aurois jamais été la femme de Liſiſque, & qu'il me ſuffit que je vous aye cru mon pere, pour que vous ne puiſſiez devenir mon Epoux.

Liſiſque n'oſa preſſer Erope da-

vantage : il ignoroit toujours l'inclination ſecrette qu'elle conſervoit pour Archidame: l'infortunée Princeſſe admiroit ſa deſtinée, qui ſe ſervoit de l'amour de Liſiſque pour la rendre à ſon Amant. Il ſembloit qu'elle regardât cet événement comme un avertiſſement des Dieux, qu'ils approuvoient le penchant de ſon cœur. Mais épouſeroit-elle l'Ennemi de la Meſſénie ? Manqueroit-elle à ce qu'elle devoit à ſa patrie ? Cette réflexion la jettoit dans un autre embarras. Incertaine, perplexe, mais toujours tendre, elle arriva à Lacédémone ſans avoir encore pris de parti.

On ſçut bientôt à Sparte l'arrivée de Liſiſque & celle de ſa fille: il en donna auſſi-tôt avis aux deux Rois. Quelle fut la joie d'Archidame ! Il eut peine à attendre que Liſiſque eût ſatisfait à la bienſéance, en venant viſiter Théopompe & ſon Collégue. Le Prince le reçut

avec toutes les démonſtrations de la plus tendre amitié. Liſiſque en ignoroit le motif; il revint plein de joie en rendre compte à Erope.

Elle pénétra les vues du Prince, & elle ſoupira. Liſiſque s'en apperçut, mais il n'en devina pas la cauſe; il croyoit le Prince amoureux de Nitoclée. Il ſe perſuada que le ſoupir d'Erope étoit encore donné à la triſte deſtinée de la Princeſſe: Je le vois, lui dit-il, ce que je vous ai dit d'Archidame, vous rappelle le ſouvenir de la mort tragique de votre amie: le Prince l'adoroit, & l'idée de ſon amour reveille celle de votre amitié. Vous le verrez, belle Erope, & vous aurez le contentement de déplorer avec lui le malheur de cette vertueuſe Princeſſe.

Si Erope n'eût pas eu de grands ſujets de triſteſſe, elle eût ri de la crédulité de Liſiſque; mais elle ſembloit inſenſible à tout: elle ne

le fut pourtant pas à la vûe d'Archidame: ce Prince l'étoit venue voir, & il l'avoit trouvée ſeule. Madame, lui dit-il, je n'euſſe jamais eſpéré que les Dieux ſe fuſſent ſi tendrement intéreſſés à mon bonheur. Je craignois d'être obligé de vivre toujours loin de vous, & ils vous aménent à Lacédémone; c'eſt la premiére grace qu'ils m'ont accordée, depuis que je vous aime.

Seigneur, répondit Erope, ils ne vous ont peut-être pas ſi bien ſervi que vous le penſez : j'ai toujours la même tendreſſe pour ma patrie, & je ne puis recevoir pour mon Amant, l'ennemi déclaré de la Meſſénie. Mais d'ailleurs il eſt arrivé des changemens dans ma condition qui m'expoſent à d'autres peines: je ne ſuis point fille de Liſiſque, & pour comble de douleur, il a pour moi des ſentimens que je ne puis vous apprendre ſans rougir. Il m'aime, Seigneur, & il ne m'a

conduite ici que pour m'y épouſer.

Cette nouvelle ſurprit en effet Archidame ; & puiſque Liſiſque avoit été forcé d'enlever Erope d'Ithome afin de l'épouſer, il s'imagina qu'il l'arrachoit aux vœux d'Ariſtodéme ; que ce Prince l'aimoit toujours, & qu'elle l'aimoit auſſi ; qu'enfin la ſeule peine que lui faiſoit la paſſion de Liſiſque étoit l'empêchement qu'elle mettoit à celle d'Ariſtodéme. Il en fut pénétré de douleur, & elle parut toute entiére aux yeux d'Erope. Je ne vous demande point, Madame, lui dit-il, ce que vous penſez de la paſſion de Liſiſque ; l'amour d'Ariſtodéme y met ſans doute obſtacle, & vous ne comptez pour rien celui de l'infortuné Archidame. Je croyois, hélas ! que la mort de Nitoclée combattroit en vous l'impreſſion des vertus de ſon pere, & que vous auriez perdu tout

ſentiment même d'eſtime, pour le meurtrier de ſa fille. Hélas ! ajouta-t-il, en voyant couler quelques larmes des yeux d'Erope, vous vous attendriſſez à ce récit, & vous êtes inſenſible à celui de mon tourment. Prince, ajouta Erope, ne m'en dites pas davantage ; vous n'êtes que trop preſſant, & toute ma fermeté tient à peine contre le témoignage de votre amour.

C'en fut aſſez pour raſſurer le Prince ; il ſortit content de cet entretien ; il ſembloit en effet que ſa préſence eût fait de plus grands progrès dans le cœur d'Erope : elle ne trouvoit que ce moyen de s'affranchir de la tyrannie de Liſiſque dont elle déteſtoit la flamme : il n'y avoit point d'extrêmité à qui elle ne ſe livrât pour s'en affranchir.

Lorſqu'on apprit à Ithome la fuite de Liſiſque, on ne ſçut longtemps qu'en juger : le Peuple la re-

garda comme une trahiſon : Ariſtodéme ſentit qu'Erope lui étoit encore chere par les regrets qu'il donna à ſon abſence : ſon premier mouvement le porta à tout entreprendre, pour la retirer de Lacédémone. Il ſollicita donc Euphaës de reprendre les armes : il agit auprès du Peuple ; il trouva les eſprits diſpoſés à ſuivre ſes inſpirations : on ne parla plus que d'aller attaquer les Lacédémoniens. Ceux-ci avertis des préparatifs des Meſſéniens, ſe hâtérent de les prévenir, & d'entrer à main armée ſur leurs terres.

Les Meſſéniens perſuadés que la mort de Nitoclée, quelqu'extraordinaire quelle fût, avoit accompli l'Oracle, ſe mettent en campagne, & ne daignent point attendre le ſecours des Arcadiens & des Argiens qui s'étoient déclarés pour eux. Le combat s'engage avec un empreſſement égal de part

& d'autre : la nuit ſeule ſépare les Combattans. Euphaës fond trop courageuſement ſur le corps d'Armée, commandé par Théopompe. Il reçoit pluſieurs bleſſures mortelles ; il tombe de cheval : les Lacédémoniens tâchent de l'enlever ; mais les Meſſéniens ſe rangent autour de lui, écartent les Ennemis, les mettent en fuite, & ramenent Euphaës dans leur Camp, où il meurt en apprenant que les ſiens n'étoient point ſortis inférieurs du combat.

Cette journée ne décida encore rien. Les Meſſéniens affligés de la mort d'Euphaës, ſongent à élire un autre Roy. Cléonis & Damis ſe mettent ſur les rangs : on parle auſſi d'Ariſtodéme ; mais Epébole ſe déclare contre lui. Donnerons-nous la Couronne, diſoit-il, à un homme ſouillé du ſang de ſa fille, & coupable d'un meurtre abominable ? La brigue d'Ariſtodéme fut

pourtant la plus forte. Ariſtodéme fut élu ; & ſur le champ il éleva Cléonnis & Damis aux premiéres Dignités de l'Etat ; il renouvella l'alliance avec les Arcadiens, ceux d'Argos & ceux de Scycione. On lui promet du ſecours de toutes parts, & on lui en envoie : les Lacédémoniens commencent à craindre que les forces ne leur manquent. Corinthe fut le ſeul Etat du Péloponnéſe, qui ſe déclara pour eux.

La nouvelle dignité d'Ariſtodéme inſpira de nouveaux ombrages au Prince Archidame. Il vint voir Erope & prendre congé d'elle, en partant pour l'Armée. Madame, lui dit-il, mon Rival eſt enfin devenu Roy des Meſſéniens ; c'eſt un nouvel avantage qu'il a ſur moi. Je vais me trouver contre lui, les armes à la main. Pour qui vos vœux ſeront-ils, Madame ? Puis-je eſpérer qu'ils ne me ſont point

contraires ? Seigneur, répondit Erope, ils ſeront pour ma patrie. Je ne demande la protection des Dieux que pour mes Citoyens, & je n'en fais point de particuliers pour Ariſtodéme. Cependant, Prince, ajouta-t-elle, menagez votre vie, & conſervez-vous, pour procurer la paix que je vous ai tant de fois demandée, & ſur-tout pour m'arracher aux feux de Liſiſque : quand vous n'aurez plus à combattre que ceux d'Ariſtodéme, je ſçaurai bien reconnoître les obligations que j'aurai au Prince Archidame.

Le Prince partit rempli des plus douces eſpérances. Les deux Armées étoient déja en préſence : Ariſtodéme à la tête de la ſienne, donna tous les témoignages de prudence & de courage du plus habile Général. Il diſpoſa ſes gens de ſorte qu'ils ne puſſent être environnés, & qu'ils euſſent toujours

Ithome derriére eux. Cléonnis eut le commandement des Troupes peſamment armées, & il partagea avec Damis celui des Troupes armées à la legére; les Frondeurs, & les gens de trait à la tête deſquels combattoit Alcidamide, lui ſervoient de renfort. Les Arcadiens revêtus de peaux de Loup & d'Ours, furent laiſſés dans Ithome pour la défenſe particuliére de la Place. Enfin, Ariſtodéme ſe conduiſit avec tant d'adreſſe & tant de bravoure, que l'avantage demeura aux Meſſéniens, & que les Lacédémoniens prirent la fuite.

La perte de la Bataille ne fut pas la plus grande que firent les Lacédémoniens. Le Prince Archidame ſe laiſſa trop emporter à ſon courage; il chercha par tout Ariſtodéme, & il le trouva: il le joignit alors, & il fondit ſur lui avec une valeur inouie; mais il ne put vaincre ſa mauvaiſe fortune. Ariſtodéme

me le renverſa mort, percé d'un coup de Javelot, qu'il lui lança ſans le connoître.

Erope, au bruit de cette mort, ne ſe crut plus obligée de garder de meſures. Elle témoigna ſa douleur par des regrets publics. J'étois touchée, dit-elle, du mérite du Prince; il avoit des vertus dignes de ſa naiſſance, & j'avois pris pour lui des ſentimens ſemblables à ceux qu'il avoit pour moi. Faut-il que l'amour de la gloire l'enléve ainſi à mon amour & à ſa patrie? Faut-il que je ne puiſſe avouer l'affection que je lui portois, que quand il eſt perdu pour moi? N'importe, ajouta-t-elle, pleurons hardiment un Prince ſi vertueux; ne contraignons plus une douleur trop vive pour être retenue: les larmes que je verſerai pour Archidame, témoigneront ſeulement que j'aime la vertu.

Ces regrets éclatérent aux yeux même de Liſiſque. Erope ne dai-

gnant pas ſe contraindre devant lui. Quelle fut ſa ſurpriſe ! Quoi ! lui dit-il, le Prince de Lacédémone vous étoit ſi cher ? Vous l'aimiez, cruelle ! lorſque je vous croyois ſeulement ſenſible pour le Roy des Meſſéniens ? Ainſi ma crédulité vous livroit aux feux de mon Rival : Malheureux ! de l'avoir connu ſi tard.

Liſiſque, dit auſſi-tôt Erope, (car enfin, je ne puis me réſoudre à t'appeller mon pere, tu m'as appris à oublier un nom ſi doux :) Ne crois pas que je ſouffre plus longtemps tes odieuſes recherches : je ſçaurai bien m'affranchir de ta tyrannie : Penſes-tu en effet qu'une fille, qui a pu combattre une inclination vertueuſe, endure patiemment un amour qu'elle déteſte ? Oui, j'aimois Archidame ; mais je l'aimois ſans lâcheté : Vois donc qui tu aimes, & ceſſe de t'expoſer au mépris, que tu dois attendre de moi.

Ce diſcours fit perdre patience à Liſiſque ; il regarda Erope avec des yeux étincelans de fureur. Fille du Devin Epébole, & de la Prêtreſſe Callythie, lui dit-il ; fruit impur d'un commerce ſacrilége, oſes-tu bien te glorifier de ta cruauté ? Et me rens-tu, barbare, ce que tu dois aux ſoins que j'ai pris de ton éducation ? Je t'ai ſauvée, ingrate ! de l'infamie où t'eût expoſé la honte de ta naiſſance ; & pour récompenſe d'un amour légitime, tu me menaces de tes mépris. Crains mon juſte reſſentiment : Attens-toi du moins à l'éclat de ma vengeance : tu dépens de moi : réſous-toi à m'épouſer, ou tu peux t'attendre aux plus fâcheuſes extrêmités.

Liſiſque ſortit tout furieux, laiſſant Erope dans une confuſion inconcevable. De quelque façon qu'elle fût fille d'Epébole & de Callythie, elle ne pouvoit l'être à

titre légitime. Cette réfléxion lui inſpira une ſecrette horreur d'elle-même : la crainte d'être forcée de ſe ſoumettre aux volontés de Liſiſque, vint y joindre ſes amertumes : la mort d'Archidame lui revint à l'eſprit ; elle rappella celle de Nitoclée, & elle ne vit qu'une ſuite affreuſe de malheurs, dont elle étoit menacée ; alors elle crut que la vie étoit le plus grand qu'elle pût ſouffrir. La miſerable Erope ne fut point maitreſſe de ſon déſeſpoir. Il faut mourir, dit-elle ; il faut rejoindre Archidame & Nitoclée : rendons-nous célébres à la poſtérité par les circonſtances d'une mort terrible ; & déſavouons par une fin courageuſe, la honte de notre naiſſance. A cette réfléxion l'infortunée Erope ſe ſaiſit d'un poignard, & ſe le plongea dans le ſein.

On ne peut exprimer le déſeſpoir de Liſiſque à cette terrible

nouvelle. On eut peine de le garantir de ſa propre fureur : il vouloit ſe punir par un coup funeſte, d'avoir par des diſcours odieux, porté peut-être la déplorable Erope, à cette étrange réſolution.

Théopompe apprit la triſte mort de cette vertueuſe fille, & que le regret de celle d'Archidame l'avoit avancée : il fut doublement affligé : un mouvement de reconnoiſſance autant que de généroſité, lui fit employer ſes ſoins à la pompe funébre d'Erope ; il ordonna qu'on lui dreſſât un tombeau modeſte, qui ſervît de monument éternel à ſa vertu.

Le malheureux Liſiſque étoit paſſé d'un excès à un autre : la douleur le rendit ſtupide & preſqu'hébété. Il parut inſenſible à tout. On enleva le corps d'Erope ; on lui rendit les derniers honneurs ; on l'enferma dans ſon tombeau ; ſans qu'il donnât le moindre ſigne

de ſentiment. Mais il revint bientôt de cet état immobile; il marqua ſon déſeſpoir par de nouveaux regrets; il s'échapa enſuite de Lacédémone; il courut au tombeau d'Erope; il s'y enferma, & il parut réſolu de s'y laiſſer mourir de faim & de douleur.

On peut bien penſer que la mort d'Erope fit grand bruit à Ithome. Eh! quelle fut la douleur d'Ariſtodéme! il avoit lui-même égorgé ſa fille, une fille ſi chere & ſi vertueuſe, & il perdoit ſa maitreſſe, qui s'étoit immolée elle-même aux manes d'un amant: dès ce moment il réſolut de mourir pour ne point prolonger ſa miſére.

Un dernier accident arrêta pour quelques jours l'éxécution de ce projet. Un parti de la Garniſon d'Ithome, faiſant des courſes ſur les frontiéres de la Laconie, vint juſqu'au tombeau d'Erope. La curioſité de le viſiter ſaiſit ces ſoldats;

ils y entrérent, & ils y trouvérent Liſiſque qu'ils reconnurent ; ils l'arrêtérent ſans réſiſtance, & ils l'amenérent auſſi-tôt à Ithome.

Liſiſque fut conduit devant Ariſtodéme, comme un fugitif & comme un déſerteur : ſa vûe réveilla tous les ſujets d'affliction de ce Prince ; il ne put revoir Liſiſque ſans ſe ſouvenir du ſacrifice de ſa fille, & de la mort cruelle de l'infortunée Erope ; il renferma ces divers mouvemens, pour reprocher à Liſiſque ſa fuite & ſa déſertion ; il ne ſe défendit point, ſe laiſſant conduire dans une étroite priſon, où Ariſtodéme ordonna qu'il fût enfermé. On l'accuſa enſuite de trahiſon & de perfidie, & on l'avertit qu'il ſe préparât à ſe défendre.

Tout le monde étoit attentif à l'événement de cette importante affaire. Epébole toujours déſeſperé de la perte de Nitoclée, regretta

encore celle d'Erope qu'il aimoit cherement. Il ſollicita ſecrettement la perte de Liſiſque. Celui-ci fut amené en plein théatre. Ariſtodéme devoit préſider à ce jugement ; il y vint accompagné d'Epébole & de Callythie. Le Peuple étoit accouru en foule. Liſiſque parut aux yeux de tous avec un viſage plus remis ; il ſembloit que l'attente de la mort le rendît tranquille. On lui déclara ſon crime ; il l'écouta ſans en être ému ; il demanda enſuite à ſe juſtifier ; ce qu'il dit acheva la conſternation publique.

Roy, & vous Peuples de la Meſſénie, dit il ; écoutez-moi. Je ne viens point chercher ici à me ſouſtraire à la mort que j'ai méritée : je conſens qu'on me ſacrifie à la ſûreté de la patrie : jamais innocent n'a ſouhaité la vie avec tant d'empreſſement ; que je déſire le trépas ; mais qu'il me ſoit permis

de vous révéler un funeſte myſtére. Je ne ſuis point coupable d'avoir arraché Erope au ſort qui l'avoit condamnée. Elle n'étoit point ma fille; vous l'avez appris d'Epébole: l'amour dont je brûlois pour elle, témoigne qu'elle devoit avoir un autre pere; c'eſt lui, c'eſt cet Epébole, en qui vous avez tant de confiance. Et vous voyez ſa mere, ajouta-t-il, en montrant Callythie. C'eſt elle, c'eſt la Prêtreſſe de Junon, qui donna le jour à la malheureuſe Erope, & qui la fit ſecrettement adopter par ma femme Théone. Peuples de la Meſſénie, raſſurez vous, Erope n'étoit point du ſang Royal d'Epytus. L'Oracle n'a point été trompé, & je ne mérite la mort, que parce que mon amour a cauſé celle de la vertueuſe Erope.

A ce diſcours tous les yeux ſe tournérent vers Epébole, & vers Callythie: on vit leur conviction

dans leur embarras: Epébole plus hardi vouloit ſe juſtifier, mais il fut prévenu par Callythie; elle fut priſe d'un remords qu'elle ne put vaincre; elle s'avança au milieu du Théatre, avec un trouble auquel tout le monde fut attentif.

Liſiſque, dit-elle, j'ignore qui t'en a tant appris; mais je dois rendre témoignage à la vérité. J'avoue tous mes crimes; j'étois mere d'Erope, & je ſuis indigne de m'approcher des Autels ſacrés de Junon, que j'ai profanés par un commerce ſcandaleux, avec Epébole. Peuple Meſſénien, ouvre les yeux ſur tes conducteurs, & vois l'abus qu'ils font de ta crédulité. J'ai corrompu l'Oracle, pour cacher ma groſſeſſe. Je l'ai corrompu depuis pour faire périr Nitoclée, que j'ai haïe parce que le traître Epébole l'a aimée: Peuple, ne crains rien de cet Oracle, les Dieux ne l'ont point prononcé. Ma ſeule

jalouſie a fait ainſi parler la bouche divine de Delphes. C'eſt à mon implacable fureur qu'on doit ſeule imputer la mort tragique de Nitoclée.

Callythie ceſſa de parler, & elle vint dépoſer ſes habits de Prêtreſſe aux pieds d'Ariſtodéme. Ce Prince étoit ſi cruellement agité, qu'il ne ſçavoit quel parti prendre. Enfin la réfléxion lui revint ; il craignit que les Lacédémoniens ne profitaſſent de cet événement ; & quoiqu'il fût réſolu de mourir, il vouloit, s'il étoit poſſible, aſſurer le repos de l'Etat après ſa mort. Il accepta l'abdication volontaire de Callythie, & il la renvoya chez elle, ſous prétexte qu'on n'en croyoit pas un accuſé ſur ſa propre déclaration. Il fit continuer Epébole dans ſes fonctions, & rendre la liberté à Liſiſque ; après quoi il ſépara l'Aſſemblée.

Ariſtodéme revenu chez lui, &

abandonné à toutes ſes réfléxions, ne balança plus à mourir. La perfidie de ceux dans leſquels il avoit cru reconnoître l'image reſpectable de la vertu, le dégoûtoit de la vie; il ne put ſe réſoudre de vivre avec des hommes, qui ſçavoient ſurtout donner au crime des apparences ſi trompeuſes; il admiroit pourtant la conduite de la Providence qui permettoit que tant de forfaits fuſſent révélés, pour tenir en garde la poſtérité contre l'hypocriſie, & contre les Fourbes; mais cette conſidération ne le détourna point de ſon deſſein; il réſolut encore une fois ſa mort.

Un ſonge ſingulier ſembla le preſſer de ſortir de la vie. Il crut qu'étant prêt de livrer bataille, il conſultoit les Dieux ſur l'événement, & que ſa fille lui apparoiſſant la gorge nue, lui montroit ſa bleſſure; qu'elle avoit enſuite renverſé les Victimes; qu'après elle lui avoit

mis ſur la tête une Couronne d'or ; & qu'enfin elle l'avoit revêtu d'une Robe blanche ; habit funébre des Grands de la Meſſénie.

Ariſtodéme réveillé ne douta point que ſa fille ne l'appellât : il ne balança plus ; il ſe léve auſſi-tôt, & il court au tombeau de Nitoclée, où il ſe poignarde après avoir adreſſé des vœux à l'ombre de ſa fille, & peut-être à celle de l'infortunée Erope.

Ce dernier événement ruina les affaires des Meſſéniens. Ils n'élurent point de Roy : ils donnérent ſeulement le Commandement à Damis, qui aſſocia à ſon pouvoir Cléonnis & Philéas. Leur courage & leur conduite ne purent préſerver Ithome de tomber entre les mains des Lacédemoniens, qui la démolirent, & qui en diſperſérent les habitans.

Le malheureux Alcidamide pénétré de déſeſpoir de ſes pertes, en

alla porter ailleurs le ſouvenir. Il paſſa en Italie, où il fonda la Ville de Regge, dont il tranſmit la Souveraineté à ſa poſtérité, conſervant chérement la mémoire de ſa Patrie, de Nitoclée & d'Ariſtodéme.

HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITE'.

PASIPHILE

Courtiſanne de Milet.

L'HISTOIRE de Paſiphile ne ſe trouve que dans Athénée, qui nous a conſervé celle de toutes les Courtiſannes de la Gréce. Son véritable nom étoit Plangon; elle étoit de Samos, & ſa beauté la rendoit célébre dans l'Ionie. Cette Province étoit une Colonie des Athéniens, qui s'étoient autrefois établis en Aſie, & qui s'y étoient rendus maîtres des plus

belles Villes. Milet & Colophon étoient les plus conſidérables. Paſiphile avoit choiſi la premiére pour ſon ſéjour : elle y attiroit tous les regards ; & elle s'y fit bientôt un ſi grand nombre d'Amans, qu'elle excita la jalouſie des plus belles femmes de la Ville.

Il y en avoit une plus aimable que les autres ; elle ne cédoit qu'à la ſeule Paſiphile. Bacchis, (c'étoit le nom de cette fille,) étoit dans ſa premiére jeuneſſe, belle, comme on l'a dit, tendre, fidelle, généreuſe, & d'un déſintéreſſement à toute épreuve.

Paſiphile étoit fiére & orgueilleuſe ; & ce que Bacchis faiſoit par goût & par inclination, n'étoit dans l'autre qu'un mouvement de vanité : elle vouloit enlever tous les Amans à ſes Rivales.

Milet étoit alors la Ville la plus polie de l'Ionie : les habitans en étoient ingénieux, & pleins d'eſ-

prit: les *Fables Miléſiennes* qui prirent naiſſance parmi eux, donnérent beaucoup de réputation à leur Ville: ces ouvrages étoient quelquefois faits au rabais de la pudeur, & de la modeſtie: mais la Religion de ces temps-là autoriſoit toutes ſortes de galanteries, & perſonne ne rougiſſoit de ſes penchans en fait d'amours. Tous les jeunes gens venoient alors paſſer leurs plus aimables années à Milet.

Proclès jeune Colophonien s'y diſtinguoit parmi tous ceux de ſon ſexe: il étoit ſi beau qu'il donnoit même de la jalouſie aux femmes: il avoit cette taille avantageuſe, qui inſpire des préjugés favorables de ceux qui en ſont doués. Beaucoup d'eſprit étoit joint à cet extérieur; & ſon cœur naturellement porté à l'amour, l'attachoit à tous les objets aimables.

Bacchis fixa d'abord ſon inconſtance; il en devint amoureux, &

il s'en fit aimer : elle ne lui en fit pas myſtére : ce n'étoit point encore une honte au beau ſexe d'avouer ſa défaite, & les femmes de ce temps reconnoiſſoient qu'elles aimoient avec autant de grace, qu'elles en ont eu depuis à le cacher.

Bacchis parut donc maitreſſe déclarée de Proclès : on les voyoit tous les jours enſemble dans les promenades & dans les aſſemblées publiques, à la repréſentation des jeux, & dans les Fêtes galantes : ils s'aimoient tous deux éperdument, & ils ne ſe laſſoient point de s'aimer.

Paſiphile fut piquée que la conquête de Proclès lui fût échapée, & que Bacchis ſemblât le poſſéder au point, que rien ne parût capable de le lui arracher. Elle étoit trop fiére pour en montrer ſon dépit ; mais elle regardoit la perſévérance de Proclès avec une jalouſie, qui troubloit tous ſes plaiſirs.

Archiloque Poëte illuſtre de ce ſiécle, & qui ſe rendit célébre par ſes Iambes & par ſes Satyres, étoit alors à Milet. Il avoit quitté l'Iſle de Paros où il avoit pris naiſſance, pour venir paſſer quelque temps dans l'Ionie, où les Lettres & le bel eſprit avoient le plus de vogue.

Aucun Poëte ne s'étoit fait juſques là une réputation ſemblable à celle d'Archiloque: il étoit né avec un penchant ſi débordé pour la médiſance, qu'il aima mieux médire de lui-même, que ne point médire du tout. On n'eût point ſçu, s'il ne l'eût dit dans ſes ouvrages, que ſa mere étoit eſclave, que la miſére l'avoit chaſſé de l'Iſle de Paros ſa Patrie, qu'il s'étoit fait haïr de ſes amis & de ſes ennemis, que ſa hardieſſe alloit quelquefois à l'inſolence, & que ſon goût pour les femmes dégénéroit ſouvent en amour du libertinage & de la débauche.

Un génie si singulier devoit donner aux ouvrages de ce Poëte un caractére bien extraordinaire : il fut l'inventeur des Iambes, genre de Poësie dont il se servit toujours : ces Vers respiroient à l'envi la médisance, & la lasciveté : il porta ce goût à un si grand excès, qu'il fut immortalisé par des proverbes qui passérent jusqu'aux Romains. Ainsi quand on vouloit donner l'idée d'une invective atroce, on mêloit toujours dans le titre, quelque trait qui rappelloit le souvenir des satyres d'Archiloque. La saleté de ses Vers en fit défendre la lecture à Lacédémone : quelqu'un a pourtant dit que plus ils étoient longs & plus ils étoient beaux ; & en effet l'Hymne qu'il composa sur Hercule & sur Iolas eut tant d'approbation, que dans les Jeux Olympiques, on les chantoit trois fois à la gloire de ceux qui avoient remporté le prix. On lui attribue une

maxime qui ne feroit guére d'honneur à ſon courage ; car on lui fait dire qu'il *vaut mieux jetter ſes armes, que perdre la vie.* Quoiqu'il ſe glorifiât du titre de Guerrier, & qu'il le préférât même à celui de Poëte, il eſt pourtant vrai qu'il eut cette lâcheté, & qu'il abandonna ſes armes pour ſauver ſes jours ; & ce fut peut-être ce qui fit défendre à Lacédémone la lecture de ſes Poëſies, plutôt que leur laſciveté, parce qu'il y enſeignoit la doctrine qu'il avoit ſi lâchement pratiquée. Il ne nous eſt rien reſté de ſes Ouvrages ; ſa réputation a ſeule vaincu le temps & ce grand nombre de ſiécles qui ſe trouve entre lui & nous.

Archiloque étoit alors amoureux de Néobule, fille de l'infortuné Lycambe : ſa paſſion pour elle étoit telle qu'elle l'abuſa long-temps ſans qu'il s'en apperçût. Il eſt étonnant qu'un homme de ſon caractére, ait

été ſi facile à tromper ; mais l'amour fait bien d'autres miracles : il en coûta cher à Néobule, pour ne l'avoir pas aſſez ménagé.

Il venoit tous les jours chez Paſiphile, & il étoit des amis de Proclès : elle ſçut cette liaiſon, & elle apprit en même temps la paſſion de ce Poëte pour Néobule. Elle voulut auſſi-tôt devenir des amies de cette fille, & elle chercha les occaſions de s'inſinuer dans ſa confidence, ſe propoſant de gagner celle d'Archiloque, pour tâcher, par ſon moyen, de ſe faire aimer de Proclès.

Néobule n'aimoit point Archiloque ; mais Paſiphile ſe mit en tête de la rendre ſenſible aux feux de ce Poëte, ou du moins de l'engager à paroître plus traitable. Que vous ſervira-t-il, lui diſoit-elle un jour, de déſeſpérer votre Amant ? Vous ne pouvez déſavouer qu'il n'ait une grande réputation, &

qu'il ne la mérite : il eſt Poëte, & Poëte dangereux : vous devez le ménager par crainte de l'irriter, ſi vous ne le pouvez par inclination. Cet homme vous inonderoit du fiel de ſes Satyres ; d'ailleurs il vous aime éperdument ; ſon entretien vous amuſera ; c'eſt un ſecret triomphe pour nous d'entendre médire d'autrui. Vous apprendrez l'hiſtoire ſcandaleuſe de toute la Ville, & vous vous rendrez redoutable à toutes vos Rivales. Archiloque a beaucoup d'eſprit : il formera le vôtre ; & votre beauté, à laquelle il ne manque rien, ſe trouvera un jour accompagnée des graces de l'éducation : alors vous pourrez entreprendre une conquête plus importante ; & vous paſſerez des mains d'un Poëte illuſtre, dans celles d'un Amant opulent, qui mettra peut-être à vos pieds tous les tréſors de l'Aſie.

Néobule étoit jeune, & ce diſ-

cours faiſoit impreſſion ſur ſon eſprit. S'il ne put rendre Archiloque aimable à ſes yeux, du moins il la rendit plus traitable ; elle commença de l'écouter avec moins de répugnance : Paſiphile l'entretenoit dans ce goût. Archiloque charmé de ce changement apprit qu'il en avoit l'obligation à Paſiphile ; il voulut lui en témoigner ſa reconnoiſſance, mais elle le prévint : il falloit qu'il lui amenât Proclès.

J'ai ſçu, lui dit-elle, quels obſtacles vous avez trouvé à ſurmonter l'indifférence de la belle Néobule : j'ai voulu vous ſervir auprès d'elle ; elle eſt encore ſi jeune, qu'elle peut ignorer le plaiſir qu'il y a d'aimer & d'être aimée : je me flate d'avoir aſſez bien réuſſi : le cœur d'une fille eſt, à l'âge de Néobule, capable de toutes les impreſſions ; on en fait ce qu'on veut quand on ſçait le manier à propos : Laiſſez-la-moi gouverner ; je

je vaincrai toutes ſes réſiſtances. Mais, Archiloque, j'attends de vous un pareil office. Il faut que vous ameniez Proclès chez moi : je ne ſuis point fâchée qu'il aime Bacchis ; mais j'envie à cette fille, cet attachement inviolable. Faut-il qu'elle le poſſéde ſeul ? Il me ſemble, lorſque la nature fait quelque choſe d'aimable, qu'il doit être pour tous ceux qui ſont touchés de ſa beauté. Je haïrois un Amant qui voudroit que je n'aimaſſe que lui : je vous confeſſe que je ſuis trop humaine pour refuſer à mes Amans quelques témoignages de ma reconnoiſſance, parce que nous ne ſommes au monde, que pour contribuer au ſoulagement l'un de l'autre. Il faut que Bacchis apprenne cette doctrine, & que je l'enſeigne à Proclès : Amenez-le-moi, & je vous réponds de Néobule *.

Archiloque, qui aimoit éperdu-

* C'eſt une Courtiſanne qui parle.

ment, ne raiſonna point. Il crut devoir tout ſon bonheur à Paſiphile, & qu'il ne pouvoit trop faire pour elle; il vint trouver Proclès, & l'arrachant preſque des bras de ſa tendre Bacchis: Voulez-vous, lui dit-il, ſécher aux pieds de cette belle? Et parce que vous l'aimez, faut-il que vous haïſſiez vos amis, & que vous mépriſiez tout ce qu'il y a d'aimable au reſte du monde? Ah! mon cher Archiloque, reprit Proclès, je ne connois rien de comparable à l'adorable Bacchis; je ne veux vivre que pour elle; & ſi je me croyois capable de changement, je ſouhaiterois de mourir un quart d'heure avant que ce changement pût arriver. Admirable ſyſtême! s'écria Archiloque; c'eſt-à-dire, que vous aimez par inſtinct, & non par choix, & que vous donnez votre cœur ſans conſulter votre raiſon. Car, dites-moi, comment ſçavez-vous que Bacchis eſt la choſe

du monde la plus aimable, ſi vous vous bornez à elle ſeule, ſi vous ne regardez qu'elle, & ſi vous ne ſervez qu'elle. Il faut pour en juger eſſayer des autres biens; en diverſifiant un peu vos plaiſirs, alors vous pourrez en revenir à votre premier choix, ſi vous ne vous trouvez pas bien des autres. Je ne ſuis point ſurpris que le vieux Deucalion ait uniquement aimé ſa femme Pyrrha, & qu'ils ayent repeuplé le monde tiré des abîmes du Déluge; il n'avoit qu'elle; ſon choix étoit néceſſaire; mais aujourd'hui que la Terre eſt peuplée de mille agréables objets, je crois qu'il y a de l'eſclavage de s'aſſervir ſous les loix d'un ſeul, quand on peut ſe faire aimer de tous. Mais, reprenoit Proclès, n'avez-vous pas connu l'inconſtance de mes premiéres années? Ignorez-vous combien j'ai eu d'amours errantes & vagabondes? Lors donc que j'aime unique-

ment Bacchis, n'eſt-ce pas que ma raiſon me dit qu'elle eſt uniquement aimable, & que je ne dois aimer qu'elle, ſi je veux continuer d'être perpétuellement heureux ? Non, repartit Archiloque, tant qu'il reſte de nouveaux objets à tenter, je ne crois point que votre bonheur ſoit parfait. Penſez-vous, par exemple, que la belle Paſiphile ſoit indigne de vos ſoins ? Et croyez-vous qu'un homme qui lui plairoit fût à plaindre, parce qu'il ne plairoit pas à Bacchis ? Ah ! repliqua Proclès, de qui me parlez-vous ? De la plus fiére, & de la plus orgueilleuſe coquette de toute l'Aſie. Un Amant auroit ſoupiré dix années auprès d'elle, qu'il ne ſçauroit pas au bout de ce temps, ſi ſes ſoupirs ſeroient bien reçus. Je la connois, elle en veut à tous les cœurs ; mais elle ne peut ſe ſoumettre à aucun. Je vous entends, dit Archiloque, c'eſt la facilité qui vous attire,

il ne vous faut que des plaiſirs aiſés, & la moindre difficulté vous rebute. Eh bien ! donc, vous n'en trouverez point auprès de Paſiphile ; je vous réponds d'elle ; vous en êtes aimé, & vos froideurs ont fait ſur ſon cœur toutes les impreſſions que pourroient y faire dix années d'aſſiduité. Non, répondit Proclès, je ne vous crois point. Vous en jugerez, conclut Archiloque ; je veux vous donner ce ſoir à ſoûper avec elle.

Proclès fut obligé de ſe rendre : il promit de ſe trouver au rendez-vous, croyant pouvoir braver les appas de Paſiphile, & ſe faiſant un ſecret mérite de les humilier : Je la verrai, diſoit-il, mandier le ſuffrage de mes yeux ; mais j'eſpére tout ſacrifier à la charmante Bacchis : je veux qu'elle triomphe ce ſoir des attraits de la fiére Paſiphile.

Paſiphile fut avertie de tout ; elle mit ſes ſoins à ſe parer ; elle vou-

loit, quoiqu'il lui en coûtât, toucher le cœur de Proclès; & pour achever de mettre Archiloque dans ſes intérêts, elle voulut que le ſoûper ſe donnât chez elle, & elle y invita Néobule. Paſiphile treſſaillit en voyant Proclès; il lui plaiſoit plus qu'elle ne penſoit; & le déſir d'en être aimée provenoit bien plutôt d'un ſentiment d'amour, que d'un mouvement de vanité. Elle parut vive, carreſſante, empreſſée, & ſi belle que Proclès avoua que s'il n'aimoit point Bacchis, il adoreroit Paſiphile.

Archiloque attentif à ſes propres intérêts, prit ſoin de ſe placer auprès de Néobule, abandonnant Proclès à Paſiphile; mais la jeune Néobule avoit des yeux; Proclès lui plaiſoit déja autant qu'à Paſiphile, & tout ſon regret étoit de ſe voir réduite à ſouffrir les empreſſemens d'Archiloque.

Tout l'entretien roula ſur des

diſcours de galanterie : Paſiphile mit en uſage ce que l'art a de plus ſéduiſant pour ſe faire aimer de Proclès. Elle jettoit tantôt ſur lui des regards pleins de langueur, & quelquefois elle faiſoit valoir toute la vivacité de ſes yeux : elle ſoupiroit tendrement ; elle faiſoit l'éloge de ſa ſincérité ; enfin elle parut ſi aimable que Proclès s'imagina qu'il manquoit à ſon bonheur d'être aimé de cette charmante fille.

La jeune Néobule étoit plus retenue ; elle n'oſoit regarder Proclès ; ou ſi elle laiſſoit tomber quelques regards ſur lui, c'étoit avec tant de timidité qu'elle baiſſoit auſſi-tôt les yeux : elle étoit ſouvent diſtraite, écoutant à peine Archiloque à qui cette indifférence étoit inſupportable.

Il étoit preſque jour lorſque la fête finit. Proclès reſſortit de chez Paſiphile amoureux, & Paſiphile crut avoir lieu dès ce ſoir-là, de

s'applaudir de la puiſſance de ſes charmes.

La ſituation de Néobule va paroître étrange : elle avoit une naïveté qui lui faiſoit ſuivre ſans réflexion ſes premiers mouvemens : elle ſe va trouver entre deux Rivales, qu'elle voudra ſervir alternativement, pour nuire à celle qu'elle croira heureuſe, & Archiloque ſera celui qu'elle employera à ces différens Perſonnages.

Elle ne diſtinguoit pas les ſentimens qu'elle avoit pour Proclès : elle ne ſçavoit encore ſi c'étoit eſtime ou amour : elle dormit peu ; une ſecrette pointe de jalouſie l'aigriſſoit contre Paſiphile, pour qui Proclès lui avoit paru trop attentif : elle ſollicita ſi bien Archiloque, qu'il lui avoua ce qu'il avoit fait pour Paſiphile.

Bacchis ignoroit ce qui ſe paſſoit à ſon déſavantage ; elle aimoit Proclès de bonne foi ; elle l'avoit vû

ſuivre Archiloque : elle ſçut que ce Poëte avoit ſoûpé chez Paſiphile, & que Proclès étoit de la partie : elle en fut allarmée ; elle attendoit avec impatience qu'il vînt la voir : il différoit trop à ſon gré ; & comme la crainte de le perdre la rendoit ſoupçonneuſe, elle ſentoit déja un tourment horrible.

Bacchis ne put attendre plus longtemps : elle ſortit à l'heure des Jeux, dans l'eſpérance d'y voir Proclès ; il n'y parut point. Quelle allarme ! elle alloit reſſortir du Théâtre lorſqu'elle apperçut Néobule : elle la joignit, & elle lui parla bientôt de la fête du jour précédent. Vous en étiez, lui dit-elle ? Comment tout s'y paſſa-t-il ? Paſiphile fit-elle bien des avances à Proclès ? Parlez, ma chére Néobule, j'ai bien intérêt d'apprendre ce récit.

Eh ! quelle part y prenez-vous, répondit Néobule en rougiſſant ? Seriez-vous fâchée que la belle Pa-

ſiphile recherchât l'amitié de Proclès? Il eſt aſſez aimable pour qu'elle ne néglige pas de l'aſſujettir. Et c'eſt tout ce que je crains, s'écria Bacchis; je ne ſçai que trop combien Proclès eſt aimable. L'ingrat eſt mon Amant, & je vois bien qu'il m'immole à l'orgueil de ma Rivale.

Néobule rougit de nouveau: Ah! que me dites-vous, s'écria-t-elle à ſon tour, & que me faites-vous entrevoir? Vous me parlez d'amour, & à force de m'examiner, il me ſemble que j'en reſſens moi-même pour celui dont vous parlez. Je ſçus hier mauvais gré à Proclès d'être ſi attentif pour Paſiphile, & je ne ſuis pas moins inquiéte de l'aveu que vous me faites: je l'aime donc, & ſans doute que ma paſſion ne ſera pas heureuſe, puiſque je débute par des ſentimens de jalouſie.

Bacchis fut touchée de la franchiſe de Néobule: Croyez-moi, lui dit-elle, combattez une paſſion,

qu'il vous eſt facile d'éteindre dans ſon commencement ; ne voyez-vous pas de quelle façon Proclès me traite ? Non, il n'aime pas comme il faut ; n'aimez qu'Archiloque, & laiſſez-moi ſeule me venger de Proclès.

Ce conſeil n'étoit point du goût de Néobule ; elle commença de haïr Archiloque : je ne puis aſſez le punir de m'avoir fait connoître Proclès ; il a voulu ſervir l'amour de Paſiphile en le rendant infidéle : je vais gémir long-temps de ſa perfidie, car Proclès reviendra bientôt à vous, s'il ne s'attache pas d'abord à Paſiphile, & je ſerai peut-être la ſeule malheureuſe.

J'avoue, répondit adroitement Bacchis, que vous avez grand ſujet de haïr Paſiphile ; c'eſt elle qui pour gagner Proclès s'eſt ſervi de la facilité d'Archiloque : elle vous a engagé d'avoir des complaiſances pour lui, afin qu'il ſe livrât à ſes

vûes : M'en croirez-vous ? Ne vous dégoûtez point d'Archiloque ; mais afin de vous venger de Paſiphile, ſervez-vous de votre pouvoir ſur lui, pour remettre Proclès dans ſes premiers engagemens : par ce moyen vous me rendrez le repos que je commence de perdre, & vous vous guérirez bientôt d'une paſſion qui ne fait que de naître.

Néobule eut peine à prendre cette réſolution ; elle n'aimoit point Archiloque, & elle ſentoit un doux penchant pour Proclès ; mais d'un autre côté, elle conſidéroit les dangers d'une nouvelle tendreſſe : elle crut donc n'avoir point de meilleur conſeil à ſuivre, que celui que lui donnoit Bacchis : elles ſortirent enſemble du Théâtre, & elles revinrent prendre des meſures pour le ſuccès de leur projet.

Proclès étoit alors aux pieds de Paſiphile, qu'il étoit allé voir, & il lui juroit de l'aimer toute ſa vie.

Que me dites-vous, Seigneur, reprenoit cette fille? Je n'ai point de confiance à vos ſermens: vous êtes plus amoureux de Bacchis que vous ne penſez; & ſi ma préſence vous inſpire quelques déſirs, vous les aurez bientôt oubliés dans les conſeils de ma Rivale. Il eſt vrai, répondit Proclès, que cette aimable fille m'a long-temps captivé; mais je m'apperçois qu'il manquoit quelque choſe à ma félicité. Non, je n'étois point heureux, adorable Paſiphile, parce qu'on ne peut l'être parfaitement qu'en vous aimant.

Paſiphile écoutoit ces diſcours ſans en paroître touchée; mais en ſecret, elle s'en applaudiſſoit: non-ſeulement elle étoit ravie d'ôter un Amant à ſa Rivale: mais elle ſentoit de plus qu'elle aimoit cet Amant. Cependant elle cacha ſoigneuſement ſa joie, pour ne point laiſſer encore ſoupçonner ſa défaite.

Néobule étoit alors en proie aux plus cruelles épreuves : elle aimoit Proclès, & cet Amant lui étoit diſputé par Bacchis & par Paſiphile, les deux plus belles perſonnes de Milet, ou plutôt elles le poſſédoient déja. Quel fruit cueilleroit-elle donc de ſon ardeur ? Le dépit de ſuccomber à d'inutiles tentatives. Cette crainte la jetta dans un ſyſtême qui n'étoit pas mal imaginé pour une novice. Elle réſolut de ſe joindre à celle qui ſeroit malheureuſe, pour traverſer de concert le bonheur de l'autre. Cette réflexion la détermina en faveur de Bacchis ; elle avoit été aimée la premiére : Pourquoi troubler ſa poſſeſſion ? Pourquoi lui ravir Proclès ? Si d'ailleurs il avoit pu quitter l'une pour l'autre, pourquoi ne les quitteroit-il pas peut-être toutes deux pour elle ? Cette raiſon l'engagea d'employer l'adreſſe d'Archiloque dans cette intrigue. Elle vouloit tout-

éprouver. Dès qu'elle revit Archiloque, elle lui fit un crime de la partie dans laquelle il l'avoit engagée : J'ai appris, lui dit-elle, les liaiſons de Proclès avec Bacchis. Ne vous êtes-vous point fait un ſcrupule de lui faire connoître Paſiphile ? Vous ſçavez qu'elle ſe fait aimer de tous ceux qui la voient : que ſeroit-ce ſi Proclès alloit devenir amoureux d'elle ? Vous auriez à vous reprocher éternellement cette infidélité. Mettez-vous en leur place. Que penſeriez-vous, dites-moi, de quelqu'un qui vous tendroit le même piége ? Pourquoi avez-vous donc fait à Bacchis, ce que vous ne voudriez pas qu'elle vous fît ?

Archiloque fut fort étonné de cette repriſe ; il avoit parlé à Proclès en faveur de Paſiphile : iroit-il changer de ton, & l'entretenir des beautés de Bacchis ? C'étoit ſe couvrir d'un ridicule évident. Il cher-

cha donc à s'excuſer envers Néobule. Je ne me mêle point des affaires de Proclès, lui dit-il ; votre indifférence me donne aſſez d'exercice, ſans que je ſonge à vaincre celle des autres. Vous vous plaignez bien mal-à-propos, reprit Néobule : je vous aime, puiſqu'enfin vous me forcez de l'avouer ; mais je veux en reconnoiſſance que vous réconciliez Proclès avec Bacchis.

Il fallut qu'Archiloque obéît : il vint chercher Proclès. Eh bien, lui dit-il, que vous ſemble de Paſiphile ? Ne la trouvez-vous pas incomparable ? J'avoue, répondit Proclès, que je n'ai rien vû de ſi beau en ma vie. A l'exception de Bacchis, interrompit Archiloque ; car vous n'auriez pas ſi-tôt oublié les attraits de cette belle fille : elle vous aime ſi tendrement ; elle eſt ſi fidelle, que vous n'aimerez ſans doute qu'elle. Pourquoi m'avez-

us fait connoître Pasiphile, ajou-
Proclès. Que me dites-vous,
ntinua Archiloque; vous ceſſe-
z d'aimer Bacchis; vous ſeriez
grat à ce point! Je ne ſuis point
grat repartit Proclès, parce qu'il
ut vouloir l'être, pour encourir
reproche, & qu'il n'eſt point en
on pouvoir de ne point adorer
asiphile. Quelqu'artifice qu'em-
loyât Archiloque, il lui fut im-
oſſible de ramener Proclès.

Archiloque vint rendre compte à
Néobule des refus de Proclès, &
lle courut en faire part à Bacchis:
Vous n'avez rien à eſpérer de Pro-
lès, lui dit-elle en ſoupirant; c'eſt
n ingrat entiérement livré à votre
ivale: j'ai ſçu d'Archiloque à quel
oint il adore cette coquette; elle
herchera les moyens de l'arrêter,
lus par vanité que par ſentiment:
& le perfide que les faux appas de
a nouveauté enchantent, préfére
ux ſolides plaiſirs d'un commerce

tendre & ſincére, les vains attraits d'un engagement paſſager. Croyez-moi, Bacchis, il ſe repentira de ſa faute, & vous aurez encore l'avantage de vous en venger.

Je n'en aurois pas la force, reprit triſtement Bacchis ; & ſi l'infidéle revenoit à moi, de bonne foi je l'aimerois comme auparavant. Hélas ! reprit Néobule, je penſe en effet qu'il eſt impoſſible d'oublier le traître, & je ſens comme vous, s'il m'avoit jamais aimée, qu'il me ſeroit impoſſible de ceſſer auſſi de l'aimer.

Aveuglement déplorable ! s'écria Bacchis, faut-il, hélas ! que ce qui devroit cauſer notre bonheur, faſſe preſque toujours notre infortune. Malheureuſes ! d'être ainſi faites, que notre haine ou notre amour ne ſoient point en notre pouvoir, & que nous aimions ou que nous haïſſions ſouvent bien plus, comme il convient à notre tempérament,

que comme il plaît à notre raiſon. Que n'avons-nous, reprit Néobule, l'Anneau de Gygès pour nous donner du moins le plaiſir de ſurprendre les perfides enſemble. Vous ſçavez donc cet événement miraculeux, qui vient d'étonner la Lydie, & qui a changé la face de cet Etat, repartit Bacchis ? L'Hiſtoire tient de l'enchantement, ajouta Néobule, je l'ai appriſe d'Archiloque qui étoit alors à Sardis ; & ſi vous l'ignorez, je vais vous en inſtruire : elle prouve qu'une paſſion aveugle, cauſe ſouvent la perte de ceux qui la reſſentent.

HISTOIRE
DE L'ANNEAU DE GYGÈS.

LA Lydie s'appelloit autrefois Méonie. Le nom qu'elle a aujourd'hui lui vint de Lydus fils d'Atys ſon premier Roy : ce Lydus fut le ſucceſſeur de la Couronne.

Tyrrhéne ſon frere conduiſit une Colonie dans l'Italie, où il s'établit dans une Contrée qui a été appellée Thyrrénie, & la Couronne de Lydie fut ainſi maintenue dans la race des Atydes, ou des deſcendans d'Atys.

Camblitas l'un d'entr'eux eſt mémorable par ſon grand appetit. On aſſure qu'une nuit, il ſe trouva ſi preſſé de la faim, qu'il dévora la Reine ſa femme couchée auprès de lui, & qu'il s'en apperçut le lendemain, parce qu'il lui étoit reſté une des mains de cette Princeſſe entre les dents. On ajoute qu'il attribua cet excès de fureur à quelque maléfice, & qu'il ſe poignarda de déſeſpoir.

Omphale eſt célébre par l'amour d'Alcide, qui brûla pour elle. Il étoit devenu priſonnier de cette Reine, veuve de Tmolus. Le Héros ſçut ſi bien ſe concilier ſes bonnes graces, qu'il eut d'elle un fils nom-

mé Agélas de qui deſcendoit Gygès, dont vous allez entendre l'hiſtoire.

Hercule avoit eu d'une autre maitreſſe, un fils nommé Cléolas, au petit-fils de qui l'Oracle fit donner la Couronne de Lydie. Argon fut le premier Roy de cette race. Il eut vingt-deux Princes de ſon ſang, qui lui ſuccédérent: le dernier de ſa branche fut Candaule.

Ce Prince aima ſa femme éperdument, & peut-être n'a-t-on point vu d'exemple d'un amour plus bizarre & plus ſingulier. Gygès qui deſcendoit d'Hercule, comme lui, mais qui joignoit à l'éclat d'un ſang ſi noble, celui d'Omphale de l'ancienne race des Atydes, étoit parent du Roy, jeune & parfaitement bien fait. Il reſta long-temps inconnu parmi les Gardes du Prince: mais depuis que la faveur l'en eut tiré, il s'éleva inſenſiblement juſqu'à la confidence de ſon Maître.

Candaule toujours amoureux de ſa femme, crut qu'il ne pouvoit être parfaitement heureux, ſi ſon Favori n'étoit le confident de ſon bonheur: Je veux, dit-il à Gygès, vous faire jouir de la vûe de la Reine. Qu'elle eſt belle, Gygès: vous ſerez charmé de la connoître: jamais le Ciel n'a rien formé de ſi touchant. C'eſt ſon chef-d'œuvre: ce ſont des yeux, une bouche, un teint, une gorge... Que vous dirai-je, ami? C'eſt un amas de tous les charmes. Soyez le témoin de ma félicité: entrez avec moi dans le Palais, voyez-y les careſſes que je reçois: repaiſſez-vous d'un ſi doux ſpectacle; & s'il ſe peut, prenez part à tous mes plaiſirs.

Ah! Seigneur, reprit Gygès, que me propoſez-vous? Je me perſuade aiſément que rien n'eſt ſi beau que la Reine, & que votre bonheur égale votre vertu: Pourquoi voulez-vous révéler à d'au-

tres, des beautés réſervées pour le ſeul Candaule ? Je ne ſçai que trop que les Rois ſont les favoris des Dieux, & qu'ils réſervent toutes les graces pour eux ; mais il n'eſt pas au pouvoir des autres hommes d'eſpérer les mêmes faveurs. Ne me faites donc point déſirer un bien, où je ne dois point aſpirer. Je ne doute point encore un coup que la Reine ne ſoit fort belle. Mais croyez-moi, Seigneur, il eſt de certaines ſituations dans leſquelles les femmes ne veulent point être vûes ; & vous n'ignorez pas que lorſqu'elles ſe ſont laiſſées appercevoir de ſi près, il eſt ſouvent à craindre qu'elles n'en reſtent pas là. Cette ſage remontrance de Gygès, ne déſabuſa point le Roy. Il fallut qu'il cédât aux ridicules empreſſemens de Candaule.

Gygès fut ſecrettement introduit dans le Palais, & le Roy lui-même le cacha derriére une jalouſie, d'où

il pouvoit à ſon aiſe contempler les charmes de la Reine : elle prenoit le bain, & elle étoit en l'état où il faut être pour le bien prendre. Rien n'échappa aux regards curieux de Gygès, & il ne fut pas longs-temps à s'appercevoir, qu'en effet Candaule étoit le plus heureux de tous les hommes.

Gygès étoit ſi éperdu, qu'il ne ſe connoiſſoit pas ; à peine put-il ſe contenir. Non-ſeulement il ſe ſentit amoureux, mais il commença de murmurer qu'un autre que lui fût maître de tant d'appas. Le rang & le titre de ſon Rival n'arrêtérent point ſes déſirs. Il ſe dit que puiſque Candaule avoit bien voulu qu'il ſe repût les yeux d'un ſi doux ſpectacle, il ne devoit pas aſſurément ſe plaindre des effets que cette vûe avoit produits ſur ſon cœur.

Le Roy avoit impatience de ſe revoir ſeul avec Gygès : il fit reti-

rer

ter la Reine, & il vint trouver ſon ami. Eh bien ! Gygès, lui dit-il, que penſez-vous de la Reine ? Candaule n'eſt-il pas le plus heureux des hommes ? & croyez-vous qu'il y ait ſur la terre un auſſi charmant objet que ma femme ?

Gygès ne répondit point : il n'avoit garde de faire connoître ſes ſentimens ; il les diſſimula pour ôter toute défiance au Roy Candaule fut ſurpris de ſon ſilence : il le preſſa d'en dire les motifs. Seigneur, lui répondit Gygès aſſez froidement, la Reine a véritablement beaucoup d'agrémens ; mais enfin le plus grand charme qu'elle ait eſt celui de vous plaire... Quoi ! interrompit bruſquement Candaule, vous ne la trouvez pas la plus belle perſonne du monde ? Non, Seigneur, ajouta Gygès ; & puiſque vous me contraignez de le dire, je connois vingt femmes qui lui diſputeroient le prix de la beauté, ſi le titre de

Reine, qu'elle porte, ne leur en interdiſoit la liberté.

Candaule crut que Gygès avoit perdu le goût ou l'eſprit : il eut pitié de ſa ſtupidité ; & comme s'il eût cherché ſérieuſement à ſe perdre, il alla en entretenir ſa femme.

Croiriez-vous, Madame, lui dit-il, qu'il y eût dans le monde un homme, qui ne vous trouvât pas la plus belle perſonne de la terre ; & qui vous en préférât vingt autres, qui ſont à ſon gré plus dignes d'être aimées que vous ? Gygès, ajouta-t-il, eſt cet homme extraordinaire : je l'aime aſſez pour avoir voulu lui donner le plaiſir de vous voir : j'en attendois une ſurpriſe que je n'ai point trouvée : il n'a pas ſenti la moindre émotion à votre vûe, & ce que tous les Dieux devroient adorer, un homme ſeul en a été le ſpectateur, ſans en avoir été touché.

Candaule crut ſe rendre bien re-

commandable à la Reine par ce diſcours ; il ſe trompa groſſiérement. Elle apprit avec indignation les procédés du Roy, & ſi elle la diſſimula, ce fut pour ſe venger plus ſûrement.

Quoi ! diſoit-elle en elle-même, le Roy proſtitue ſa femme à l un de ſes Sujets. Il la donne en ſpectacle à Gygès : Le miſérable ! il ne ſent pas le mépris que cette lâcheté va lui attirer. C'eſt en effet avec raiſon que le Favori fait ſi peu de cas de mes charmes ; c'eſt parce qu'il n'en fait point de Candaule, que ſes dédains paſſent juſqu'à moi. Non, je ne puis vaincre un juſte courroux : il faut qu'il éclate : Je ne ſuis plus femme de celui qui oſe me proſtituer ; je la ſerai plutôt de Gygès. Ah ! s'il peut avoir aſſez de courage pour me venger, je porte juſques-là ma haine ; je ſuis réſolue de l'épouſer, & de lui donner la Couronne en lui donnant la main.

La Reine après avoir formé ce complot, manda auſſi-tôt Gygès. Il étoit occupé de ſa paſſion naiſſante; il fut charmé de ſe voir appellé par celle qui la cauſoit; il accourut à ſes ordres. Gygès, lui dit-elle en le voyant entrer, ce n'eſt pas pour me plaindre à toi du mépris que tu fais de mes charmes, que j'oſe te mander; peut-être ne les dédaignes-tu que parce que tu ne les a pas aſſez conſidérés. Mais que penſes-tu de la lâcheté de Candaule? Crois-tu qu'après qu'il m'a livrée à un autre, je puiſſe ou que je doive l'aimer? Non, Gygès, tu te trompes, ſi tu me juges aſſez ſtupide pour être inſenſible à cet affront. Entre dans ma peine, Gygès, & réſous-toi à me venger; je te le commande même, ou c'eſt fait de ta vie. Il n'y a que mon époux ſeul qui me puiſſe voir en l'état où tu m'as vûe; & je ne veux pas qu'il y ait deux hommes ſur la terre, qui

puiſſent s'en glorifier. Vois ce que que je te propoſe : ſi tu laiſſes vivre Candaule, il faut que tu meures ; mais s'il meurt, il faut que je t'épouſe : Choiſis, Gygès, & ſonge que ſi tu balances un ſeul moment, c'eſt fait de tes jours.

Il eſt aiſé de ſe repréſenter quels furent l'étonnement & le trouble de Gygès : il adoroit la Reine ; il l'eût préférée ſeule à tous les Empires de la terre ; & elle lui en offroit un avec la poſſeſſion de ſon cœur : il ſe détermina bientôt. Madame, lui dit-il, en ſe jettant à ſes pieds, Gygès approuve votre haine : elle eſt juſte contre Candaule ; il eſt indigne de poſſéder tant d'appas : Je vous adore, divine Reine, & je n'ai feint d'être inſenſible à tant d'attraits, que pour mieux abuſer votre époux ; je me livre à vos deſſeins, & je conſens de mourir, ſi vous n'êtes pas bientôt vengée.

Gygès ſortit & laiſſa la Reine fort penſive ; la bonne mine de Gygès l'avoit touchée : elle ſentit naître pour lui une inclination ſoudaine, qui lui fit juger que les Dieux avoient ordonné la mort de Candaule.

Gygès étoit occupé de ſon amour, & de la grandeur de ſon entrepriſe. Les bontés dont le Roy l'avoit toujours honoré ſe repréſentoient quelquefois à ſes yeux ; il ſe reprochoit ſon crime, & ſon ingratitude ; mais eſt-il dans de certaines ames des remords, que l'amour & que l'eſpérance du Trône ne vainquent ? La beauté de la Reine, & l'éclat de la récompenſe effacérent en Gygès toute l'horreur du parricide.

Ces réflexions l'avoient tiré de chez lui, & entraîné loin de la Ville, lorſque le Ciel ſe couvrit tout-à-coup de nuages, & laiſſa Gygès dans une ſi grande obſcurité, qu'il craignit de ne ſe plus re-

trouver : il erra long-temps à l'aventure, tremblant à chaque coup de tonnerre, & s'imaginant que les Dieux l'avertiſſoient par là, qu'ils déſapprouvoient ſa réſolution.

Le calme s'étant inſenſiblement rétabli, Gygès ſe trouva ſur les bords d'une Caverne qu'il ne connoiſſoit pas : comme la pluie continuoit, il y deſcendit pour s'y mettre à couvert : il y rencontra un chemin frayé, au bout duquel il apperçut une lampe ; il s'en approcha, & il trouva dans l'enfoncement un grand cheval d'airain, dont les flancs avoient chacun une ouverture. Quelque merveilleuſe que fût cette aventure, Gygès ne s'en étonna point ; il viſita le dedans de cette machine, & il y trouva un corps mort d'une grandeur extraordinaire.

Gygès, qui n'étoit pas facile à intimider, viſita curieuſement ce cadavre ; il ne lui trouva rien de re-

marquable, qu'une bague d'or qu'il avoit au petit doigt: Gygès s'en ſaiſit, & la mit au ſien: la pluie étant enſuite tout-à-fait ceſſée, il reſſortit de là, & il reprit le chemin de la Ville.

Il fut fort ſurpris en rentrant chez lui, & en donnant quelques ordres, d'entendre ſes gens ſe récrier comme s'ils euſſent vû quelque ſpectre; ils fuyoient, & il ſembloit qu'ils ne puſſent ſe raſſurer: il entendoit même qu'ils demandoient où il étoit, comme ſi en effet ils ne l'euſſent point vû.

Cette obſervation lui fit penſer que l'anneau qu'il avoit au doigt pouvoit bien cauſer ce changement. Il conſidéra la bague plus attentivement; il vit qu'elle étoit d'or; il voulut en examiner la pierre; il la tourna ſur le deſſus de la main, & tout auſſi-tôt ſes gens, que ſa voix avoit effrayés, parce qu'ils ne l'avoient pas vû, ſe raſſurérent en le voyant.

Quoi ! leur dit-il, je vous parle depuis une heure, & vous ne répondez que par des cris. Eſt-ce que ma préſence vous inſpire de l'horreur, ou que je ſuis ſi changé que vous ne me reconnoiſſiez plus ? Ah ! Seigneur, lui dirent-ils, nous ne vous avons jamais méconnu ; mais nous ne vous avons point vû auſſi. Votre voix s'eſt ſeulement fait entendre, & nous vous cherchions ſans vous appercevoir. Ce n'eſt que dans cet inſtant que nous vous voyons.

Gygès prit bien garde de les éprouver davantage : il les traita de foux & de viſionnaires. Cependant afin de faire plus particuliérement l'eſſai de cette merveilleuſe bague, il reſſortit, & il vint chez le Roy. Le chaton de ſa bague étoit tourné vers le creux de la main, comme il l'avoit en entrant chez lui. Alors il s'apperçut qu'il voyoit, & qu'il entendoit tout le monde, ſans en être vû. On ne peut bien

exprimer ſa joie. Il ne douta point que les Dieux ne le protégeaſſent, & qu'ils ne lui euſſent envoyé ce ſecours pour ſe défaire de Candaule.

Gygès voulut ſe donner un plaiſir qu'il n'avoit point encore eu ; il vint chez la Reine : cette Princeſſe étoit ſeule avec Omphale, la plus chere de ſes femmes : Admires-tu, lui diſoit-elle, la fatalité de ma deſtinée ? Il n'eſt rien de plus vrai que j'étois réſervée pour un autre que pour Candaule : je me ſuis crue obligée d'aimer ce Prince ; il étoit mon époux & mon Roy : mais ſa lâcheté me le rend odieux. J'ai rompu tous les liens qui m'attachoient à lui ; te le dirai-je Omphale ? J'adore déja Gygès ; ſa premiére vûe a fait une impreſſion ſur moi que je ne puis ſurmonter, & je ſens qu'il faut que je meure, ou que je l'épouſe : N'eſt-ce pas une preuve que le Ciel l'avoit ainſi ordonné ? Nous donne-

roit-il ces ſentimens s'il ne vouloit que nous y déféraſſions ? J'obéïs aux Dieux quand je céde à mon penchant ; & quand je ne ſuis pas maitreſſe de ne point aimer, je conclus qu'ils ont voulu que j'aimaſſe.

Gygès tranſporté de joie d'entendre ainſi parler la Reine oublia qu'il étoit inviſible, & ſe jetta bruſquement à ſes pieds. Ah ! Madame, lui dit-il, que je ſçai bon gré aux Dieux de vous avoir inſpiré de la ſorte ! n'en doutez point, ils avoient ordonné cet amour : & qui doit vous être plus cher que Gygès ? Il vous adorera toujours : l'indigne Candaule ne mérite aucun ménagement. Oui, Madame, haïſſez-le cet Epoux qui vous déplaît, & qui doit vous déplaire ; il vous a trahi, mais Gygès ne vous trahira jamais ; vous pouvez conter ſur ſon inviolable fidélité.

La Reine fit un grand cri à ce

diſcours; elle reconnoiſſoit la voix de ſon Amant, mais elle ne le voyoit point; & ce qui redoubloit ſa frayeur, elle ſe ſentoit embraſſer les genoux; elle fit de vains efforts pour ſe lever; elle étoit retenue par des bras inviſibles. La voix de Gygès avoit cauſé la même allarme dans tout l'appartement. Omphale avoit joint ſes cris à ceux de la Reine. On ſçut preſque auſſi-tôt dans le Palais, le prodige arrivé en cet endroit.

Candaule accourut au bruit. Gygès s'étoit apperçu de ce qui cauſoit un ſi grand trouble; il n'avoit garde de ſe découvrir; il y eût eu un danger certain; il vit entrer le Roy. Ce Prince attentif à toutes les inquiétudes de la Reine, tâcha de lui perſuader qu'elle s'étoit abuſée: c'eſt une erreur de l'imagination, lui diſoit il; vous avez cru entendre, & vous n'avez rien entendu. Peut-être avez-vous pris

pour vous des diſcours qui ſe tenoient dans quelqu'autre appartement: en un mot, ce que vous dites eſt incroyable, & vous n'y devez pas ajouter foi.

La Reine, à qui la voix de Gygès avoit frappé les oreilles, n'avoit garde de ſe rendre à ce raiſonnement; & Gygès qui rioit en lui-même de la peur de cette Princeſſe, & des diſcours du Roy, ſe mit à éclater tout haut. Alors Candaule fut ſurpris à ſon tour; ce ris qui partoit d'un objet qu'il ne voyoit point, lui parut quelque choſe de ſurnaturel: s'étant donc approché de l'endroit d'où il venoit, il l'entendit redoubler; il ſe ſentit même prendre par le bout du nez; & quoiqu'il y portât auſſi-tôt la main, il ne put le faire aſſez promptement, que l'autre n'eût lâché priſe auparavant. Il fut encore plus étonné quand il fut ſaiſi par les épaules, & qu'on le fit tourner ſi preſtement,

qu'il ne douta plus que cette aventure ne fût miraculeuſe.

Candaule lui-même témoigna quelque frayeur ; il conduiſit la Reine dans un autre appartement, croyant peut-être qu'elle y ſeroit à couvert des pourſuites de ce lutin. En effet Gygès revint chez lui, & laiſſa la Reine un peu plus tranquille. Cependant la voix qu'elle avoit entendue, étoit toujours préſente à ſon imagination, & elle brûloit d'impatience de revoir Gygès pour lui faire part de ce qui lui étoit arrivé.

Il revint le lendemain pendant que le Roy étoit enfermé avec les Prêtres, qu'il conſultoit ſur ce prodige. La Reine en entretenoit Omphale ; il ſe mit auſſi-tôt à ſes pieds, ſans qu'elle l'eût apperçu. Ne craignez rien, Madame, lui dit-il, c'eſt votre fidéle Gygès : & dans le même temps, il tourna ſa bague, & il ſe laiſſa voir à cette Princeſſe. Elle

fit un cri de joie & de ſurpriſe ; il l'eut bientôt raſſurée. Elle voulut apprendre alors par quel moyen il ſçavoit ainſi diſparoître : il lui conta ſon aventure ; ils ne doutérent point tous deux que le Ciel ne ſe fût intéreſſé pour eux, en mettant entre leurs mains un moyen ſi ſûr de perdre Candaule.

La mort de ce Prince fut donc réſolue : il falloit ſe hâter, de peur que le fait vînt à être éclairci, & qu'on ſçût que Gygès étoit cet être inviſible qui avoit cauſé tant de frayeur dans le Palais. Le Roy après avoir conſulté les Prêtres de ſes Dieux, en avoit appris qu'il falloit que ce fût un jeu de quelqu'un, qui cherchoit à ſe divertir, & il avoit réſolu d'approfondir ce myſtére. Il étoit temps de le prévenir ; les domeſtiques de Gygès pouvoient parler : la Reine & lui convinrent dès le ſoir qu'il n'y avoit pas de momens à perdre.

Gygès rentra la nuit dans le Palais, & il ſe tint avec un poignard à la main à l'entrée du veſtibule qui conduiſoit à l'appartement où la Reine couchoit ; & dès que le Roy vint à paſſer, Gygès ſe jetta ſur ce Prince, & lui perça le ſein, le laiſſant mort ſur la place. Ce meurtre cauſa une frayeur d'autant plus grande qu'on ne vit point la main qui avoit frappé le Roy. Chacun regarda ſa mort comme un miracle. La Reine feignit une douleur mortelle. Cependant Gygès s'étoit retiré, & un moment après il revint au Palais. Comme il étoit du ſang des Mermnades, qui deſcendoient d'Hercule, & que Candaule ne laiſſoit point d'enfans, il fut bientôt déclaré Roy par les brigues ſecrettes de la Reine, & par le ſuffrage des Grands. Il épouſa depuis cette Princeſſe ; & l'Oracle de Delphes ayant confirmé ſon élection, il fut reconnu de

tous pour le légitime ſucceſſeur de la Couronne.

Néobule finit ainſi l'hiſtoire de Gygès. Qu'en dites-vous, ma chere Bacchis, une grande paſſion n'occaſionne-t-elle pas ſouvent de grands malheurs, & ne vaudroit-il pas mieux quelquefois avoir le cœur moins tendre ? Vous l'avez dit, ma chere Néobule, reprit Bacchis; mais comme je l'ai déja remarqué, nous ne ſommes point maitreſſes d'aimer, ni de haïr. En aimant Proclès, je céde à mon étoile; & ſi je le haïſſois, j'y cédérois auſſi. Et peut-être, hélas ! ne me doit-il pas ſçavoir plus de gré de mon amour, qu'il ne dévroit me faire un crime de ma haine.

Il eſt vrai, répondit Néobule; mais enfin ce ſyſtême laiſſe l'ame dans une trop grande indolence; il faut qu'elle agiſſe de ſon côté; & je crois du moins qu'on ne fait pas un grand mal de chercher à ſe ven-

ger dans ces rencontres : j'imagine un moyen de punir Proclès, & de lui faire regretter le bonheur dont il jouiſſoit avec vous. Si vous m'aſſurez de ſes jours, ajouta Bacchis, je l'abandonne à tout ce que vous lui voudrez faire. J'y prens moi-même trop d'intérêt, continua Néobule, pour les expoſer ; je veux qu'il éprouve à ſon tour une partie des maux qu'il vous fait ſouffrir.

Néobule quitta Bacchis, & elle chercha Archiloque : j'ai fait réflexion, lui dit-elle, ſur l'ingratitude de Proclès, & je veux qu'il en ſoit puni ; puiſqu'on ne peut le détacher de Paſiphile par les plus ſages remontrances, il faut tenter de le faire par une autre voie. Vous y pouvez tout, ajouta-t-elle ; perſuadez à Paſiphile, qu'elle doit eſſayer la conſtance de ſon nouvel Amant, & qu'il n'eſt pas digne d'elle, s'il ne l'aime uniquement. Faites enſorte qu'elle employe les

rigueurs les plus dures, & qu'elle l'accable, s'il ſe peut, des plus cruels tourmens; j'exige encore ce ſervice de vous; & ſi je l'obtiens, vous pouvez conter que le don de ma main en ſera la récompenſe.

Il n'étoit rien qu'une telle promeſſe ne fît entreprendre à Archiloque. Il eut bientôt engagé Paſiphile à ſuivre ſes avis: quoiqu'elle aimât Proclès, elle étoit bien aiſe d'éprouver à quel point il l'aimoit, perſuadée qu'elle le ramèneroit aiſément, dès qu'elle s'appercevroit qu'elle en auroit trop fait.

Proclès ne s'attendoit point à cette diſgrace. A la premiere viſite qu'il fit à Paſiphile, elle le reçut avec cet enjouement naturel aux coquettes; mais dès qu'il lui parla de ſon amour, elle prit un air ſérieux: Seigneur, lui dit-elle, ſouffrez que je vous arrête, & que je vous demande quelle aſſurance je dois prendre ſur vos diſcours? Vous

abandonnez Bacchis pour moi ; quelle raiſon en avez-vous ? N'eſt-elle pas belle ? n'eſt-elle pas ornée de toutes les graces de l'eſprit ? Ne vous aimoit-elle pas tendrement ? Si j'ai paru vous écouter juſqu'à aujourd'hui, j'ai prétendu ſeulement connoître ſi vous pourriez porter ſi loin la feinte. Je ſçai que vous ne cherchez à me plaire que pour me ſacrifier bientôt à Bacchis : vous l'aimiez trop pour que vous ayez pu vous en détacher ſi facilement. Reportez-lui vos premiers hommages, & ne cherchez point à me faire ſervir plus long-temps au triomphe de ma rivale.

Proclès fut d'autant plus étonné de ce diſcours, qu'il n'avoit pas lieu de le prévoir. Quelle cruelle injure faites-vous à mon amour, adorable Paſiphile, lui dit-il ? Quoi ! les aſſurances que je vous en ai données ne ſuffiſent point pour vous

perſuader ? Hélas ! ne devez-vous pas vous en rapporter au témoignage de vos propres charmes ? Qui fut jamais ſi belle que vous l'êtes ? Avouez-le, Madame, votre doute eſt le prétexte de votre cruauté.

Seigneur, répondit adroitement Paſiphile, ce doute eſt la plus forte preuve que je puiſſe vous donner de mon eſtime : & quel cas voudriez-vous que je fiſſe de votre foi, ſi je vous croyois capable d'en manquer à Bacchis ? Ne devrois-je pas craindre le même changement, que le dégoût né des faveurs, ou que l'impreſſion de quelqu'autre objet, occaſionneroit bientôt. Oui, Seigneur, il eſt plus avantageux que je vous croie toujours amoureux de Bacchis : vous lui êtes plus fidéle que vous ne dites, & je vous en eſtime auſſi beaucoup plus.

Ah ! barbare Paſiphile, s'écria le déſeſperé Proclès, que vous ſça-

vez bien vous prévaloir de vos avantages ? Et que n'eſt-il en mon pouvoir de retourner à Bacchis, comme vous me le conſeillez ; peut-être m'y verriez-vous voler. Oui, je l'ai trahie, mais vos charmes m'y ont forcé. J'avoue ma perfidie, mais elle n'eſt pas volontaire ; je vous aime, parce que j'y ſuis entraîné par la puiſſance de vos yeux ; & ſi je ſuis à plaindre, c'eſt de ne pouvoir m'arracher à leur tyrannie.

Eh ! quel gré donc, Seigneur, croyez-vous que je vous doive d'une paſſion ſi bizarre, & ſi déraiſonnable, reprit froidement Paſiphile ? Ce n'eſt point Proclès qui m'aime, c'eſt un Automate ; il obéit à un inſtinct aveugle : l'eſtime n'a point de part à ſes ſentimens ; il ſuit l'impétuoſité de ſon penchant, & il ne m'aime que parce que ce penchant l'y porte. Avez-vous prétendu, Seigneur, que je doive

beaucoup à cette affection ? Et penſez-vous qu'il faille être fort ſenſible à des tranſports d'amour qui n'ont de principe qu'une obéiſſance fatale au mouvement, & au torrent d'une paſſion aveugle.

Ingrate ! répondit Proclès, que vous m'apprenez bien à connoître votre cœur ! & qu'il eſt aiſé de voir que vous cherchez à vous arracher au ſouvenir des obligations, pour vous diſpenſer de la reconnoiſſance ! Il eſt vrai que je vous aimois, & que je vous aurois éternellement aimée ; mais enfin votre ingratitude m'ouvre les yeux ; je vous aï du moins l'obligation de m'avoir montré mon égarement. Eh bien ! j'en vais gémir aux pieds de Bacchis ; je lui vais reporter ce cœur que vous dédaignez ; je vais mourir à ſes pieds de douleur de l'avoir offenſée.

Paſiphile ne s'émut point de ce tranſport ; elle en augura bien par-

ce que Proclès étoit en colére, ne doutant point qu'il ne revînt dans peu lui demander grace. Elle ſe trouva ſi bien de cette épreuve, qu'elle n'eut plus beſoin des conſeils d'Archiloque pour l'engager à la continuer.

Proclès déſeſperé vint trouver ſon ami ; au nom des Dieux, mon cher Archiloque, lui dit-il, aidez-moi à calmer le juſte courroux de Bacchis. J'ai rompu tous les liens qui m'attachoient à Paſiphile ; je ſors de chez elle ; ſi vous ſçaviez comme elle m'a traité ? Non, il n'eſt point de patience à l'épreuve d'un pareil procédé. L'orgueilleuſe ! je meurs de confuſion de l'avoir aimée. Je veux en expier la honte aux pieds de la fidelle Bacchis ; je lui veux jurer un attachement inviolable. Dans quel précipice j'allois me plonger, mon cher Archiloque ! Quel ſuperbe joug je ſubiſſois ! & quel cœur je lui ſacrifiois !

Ah !

Ah ! j'en rougis de dépit & de deſeſpoir. Je tremble de paroître indigne de la grace que je cours demander à Bacchis. La trouverai-je inexorable, mon cher Archiloque ?

Archiloque ſe connoiſſoit trop bien en paſſions, pour être la dupe de ce retour ; mais il n'eut garde de détromper Proclès. Il le ramena chez Bacchis ; elle étoit ſeule avec Néobule ; elles furent émûes toutes deux en l'appercevant. La tendre Bacchis ſentit une joie qui ſe fit appercevoir dans ſes yeux. La ſeule Néobule reſta immobile ; quoiqu'elle eût paru ſouhaiter ardemment cette réconciliation, la jalouſie s'empara ſubitement de ſon ame, quand elle réfléchit qu'une autre étoit toujours maitreſſe du cœur de Proclès.

Il s'étoit jetté aux pieds de Bacchis ; il éxagera ſes regrets ; il fit éclater un repentir ſi vif & ſi ſincé-

re; il jura une fidélité ſi durable, qu'il eut bientôt obtenu ce qu'il ſembloit demander avec tant d'ardeur. Bacchis oublia tout; ce fut aſſez que Proclès lui demandât grace.

Archiloque ſe perſuada, qu'après ce qu'il avoit fait, il devoit tout attendre de Néobule; il vint la joindre, pendant que Proclès aux pieds de Bacchis, lui demandoit pardon de ſon engagement. Quelle fut la ſurpriſe d'Archiloque, en trouvant Néobule froide, & dans une eſpéce d'aigreur, à laquelle il ne s'attendoit pas.

Vous voyez, Madame, lui dit-il, l'effet de mes remontrances; & qu'enfin Proclès rend ſes premiers vœux à la fidelle Bacchis: Puis-je à préſent eſpérer de vous la récompenſe que vous m'aviez promiſe? De moi! Seigneur, reprit bruſquement Néobule; ne m'avez-vous pas dit que vos efforts avoient été

inutiles? Si Proclès eſt revenu, quelqu'autre raiſon l'aura ſans doute déterminé, & vous n'avez encore rien à demander. Juſtes Dieux! qu'entens-je, repartit Archiloque! & ſe peut-il que vous pouſſiez l'ingratitude & l'injuſtice, juſqu'à douter de la part que j'ai eue à cette réconciliation? J'y en prens moins que vous ne penſez, interrompit Néobule ſans réfléxion. Quoi! Madame, reprit-il, ne m'avez-vous pas commandé d'y travailler? Ne l'ai-je pas fait par votre ordre? Ne m'avez-vous pas aſſuré de votre main ſi j'y réuſſiſſois? N'eſt-ce pas de cette parole que je vous ſomme? Quel prétexte prenez-vous donc pour vous en diſpenſer? Eh! que m'importe à moi cette réconciliation, repartit encore imprudemment Néobule? J'admire que vous prétendiez encore vous en prévaloir pour m'obliger à vous donner la main: ſans doute que je

n'ai ſçu ni ce que je ſouhaitois, ni ce que je promettois; & rien n'empêche que tout bien éxaminé, je ne puiſſe m'en réſilier.

Cette réponſe outra de fureur Archiloque; il regarda Néobule avec un dépit qui l'étonna. Perfide! lui dit-il, en ſe levant bruſquement, vous n'abuſerez pas plus long-temps de ma foibleſſe, & je retire un cœur que j'avois ſi mal placé. Vous apprendrez peut-être combien il eſt dangereux de m'avoir offenſé, & vous vous repentirez trop tard de l'avoir fait.

Il ſortit ſans en dire davantage, laiſſant Néobule dans une confuſion qu'elle ne put expliquer. Bacchis & Proclès lui demandérent vainement la cauſe de cette retraite précipitée; elle n'en voulut rien dire, & elle ſortit elle-même pleine d'un trouble, dont l'éclairciſſement ne ſe pouvoit faire qu'à ſa honte.

Quelles triſtes réfléxions ne fit-elle point alors ſeule & rendue à elle-même. La crainte du courroux d'Archiloque qu'il étoit toujours fatal d'exciter, l'averſion qu'elle ſentoit pour lui, & qui s'augmentoit par l'amour dont elle brûloit pour Proclès, la réconciliation de cet Amant avec Bacchis, qui paroiſſoit ſincére, & qui lui ôtoit toute eſpérance de ſe faire aimer de lui: toutes ces réfléxions ſe réuniſſoient pour la tourmenter; ſon ame étoit en proie à tout ce que l'amour, la jalouſie & la crainte de la ſatyre ont de plus amer & de plus douloureux.

Mais de toutes ces paſſions, la plus forte fut la jalouſie. Néobule ne put ſouffrir le bonheur de Bacchis; elle réſolut de le troubler, comme elle croyoit avoir fait celui de Paſiphile, & elle vint la chercher comme elle avoit auparavant cherché Bacchis. Souffrirez-vous,

lui dit-elle, que Proclès vous échape, & que Bacchis vous enléve cette belle conquête ? Ils ſe ſont réconciliés à mes yeux, & le perfide Archiloque a fait ce raccommodement. Que je vous ai plainte, ma chere Paſiphile, en penſant que vous aimiez peut-être le traître ! & qu'il eſt fâcheux en effet de voir au pouvoir d'une rivale, un Amant dont on voudroit être uniquement aimée !

Paſiphile ne s'ouvrit point avec Néobule ſur les vûes qu'elle avoit eues en agiſſant comme elle avoit fait. Il eſt du ſyſtême d'une coquette de ne faire connoître ſon cœur à perſonne. Néobule s'irrita de ſa froideur ; elle entra dans un détail des circonſtances, qui ſurprit Paſiphile, & qui lui fit juger que la maîtreſſe d'Archiloque étoit bien plus touché du mérite de Proclès, que de celui de ſon Amant. Le dépit qu'elle montroit étoit une

preuve convaincante de ſon infidélité.

Paſiphile ſembloit s'être miſe au-deſſus de ces événemens : quoiqu'elle aimât Proclès, & qu'elle attendît avec impatience que l'amour le ramenât à elle, ſa conduite ne ſe démentit point ; elle parut toujours gaie, & d'un enjouement extrême ; elle diſoit mille biens de Bacchis ; elle exageroit ſa beauté ; elle louoit ſon eſprit ; elle vantoit le bonheur de Proclès, & elle apprit avec un déſintéreſſement rare dans une femme de ſon caractére, que cet Amant pour preuve de ſon raccommodement avoit fait preſent à ſa Rivale d'un collier d'un prix ineſtimable.

Néobule reſta donc inconſolable. La ſeule Bacchis fut touchée de ſa peine ; elle la vint chercher ; elle la trouva baignée dans ſes pleurs. Depuis qu'elle avoit vu Paſiphile, elle avoit fait réfléxion ſur

l'imprudence de cette démarche ; elle en craignit les ſuites, & elle avoua à Bacchis qu'elle en étoit au déſeſpoir. J'ai, dit-elle, cruellement offenſé Archiloque, & je crains l'impétuoſité de ſon reſſentiment. Que vous dirai-je, ma chere Bacchis, je ſuis jalouſe de votre bonheur ; Proclès vous eſt rendu : voyez juſqu'où j'ai porté la foibleſſe. Je ſors de chez Paſiphile que j'ai ſollicitée de regagner Proclès : je ne puis ſouffrir qu'il ſoit à vous ni à elle ; me pardonnerez-vous cette faute ? Hélas ! je ne m'y dois point attendre ; mais ſi vous avez pitié de mon erreur, faites enſorte d'appaiſer Archiloque ; je crains encore plus ſon reſſentiment, que je ne vous envie votre conquête ; il n'épargnera rien pour ſe venger ; je mourrai ſi vous ne le retenez.

L'impétueux Archiloque étoit venu ſe plaindre à Lycambe des

inégalités de ſa fille; il aimoit encore Néobule, & le moindre retour l'eut ramené : il s'attendoit que Lycambe le plaindroit; mais ce pere trop foible pour ſa fille, ne chercha qu'à l'excuſer; il ſembla même mépriſer la douleur d'Archiloque : cette conduite acheva de l'irriter.

Il accourut chez Paſiphile à qui il fit part de ſon tourment. Cette fille voulut ſe venger des ſoins qu'il avoit apportés à la réconciliation de Proclès avec Bacchis. Votre maitreſſe part d'ici, lui dit-elle, & vous ne croiriez pas qu'elle m'a exhorté de rappeller Proclès. Guériſſez-vous de cette paſſion, ajouta-t-elle, Néobule ne vous aimera jamais, & j'ai lieu de croire que Proclès lui plaît mieux que vous.

Proclès ! s'écria Archiloque. Ah ! la perfide ! il ſe rappella enſuite tout ce qui s'étoit paſſé, & ce que Néobule avoit fait tantôt

pour Bacchis, & tantôt pour Paſiphile, alors il ne douta point que ce ne fût l'ouvrage de la jalouſie; il laiſſa voir toute ſa rage à Paſiphile; elle ſe repentit d'en avoir trop dit, mais le mal étoit ſans remède; Archiloque ſortit ſur le champ, & dès le ſoir même il partit de Milet.

Bacchis avoit envoyé prier ce Poëte de paſſer chez elle, voulant le réconcilier avec Néobule; mais il n'en étoit plus temps. La malheureuſe Néobule apprit ſon départ en tremblant; elle prévit l'orage dont elle étoit menacée.

Cependant le malheureux Proclès languiſſoit auprès de la fidelle Bacchis. Toujours rêveur, toujours triſte, ſoupirant ſans ceſſe, & gémiſſant en ſecret des rigueurs de Paſiphile, Bacchis n'avoit plus de charmes pour lui: ſes bontés lui étoient à charge; & s'il la voyoit comme à ſon ordinaire, il ne lui

donnoit plus aucune marque d'attention. Bacchis s'en appercevoit, mais elle feignoit de n'en rien voir: elle étoit même touchée de ſa peine; & ſi elle ne l'en plaignoit point tout haut, de peur de lui cauſer de la confuſion, elle lui donnoit tout bas toutes les plaintes dont la bonté de ſon cœur la rendoit capable.

Proclès ne put réſiſter plus longtemps au tourment qui le dévoroit; il falloit qu'il revît Paſiphile, ou qu'il mourût. Il la trouva ſeule au Théatre, & il vint ſe mettre auprès d'elle. Eh bien! Madame, lui dit-il, avez-vous aſſez exercé votre cruauté? Depuis le jour funeſte que vous m'avez obligé de vous quitter, il n'eſt point de maux que je n'aye reſſentis. Tout ce que l'Enfer des Poëtes nous apprend des tourmens qu'on y ſouffre, n'approche point des miens: la roue cruelle d'Ixion, la diſette de Tantale au milieu de l'abondance, &

le barbare Vautour de Promethée, ne leur en cauſent point de comparables. Soyez touchée de ma miſere, adorable Paſiphile; & ſi ce n'eſt par ſentiment d'amour, que ce ſoit du moins par compaſſion : voulez vous mon ſang ? Voulez-vous ma vie ? Parlez, je ſacrifierai tout pour vous convaincre de la violence de ma paſſion.

Eh ! quoi, Seigneur, reprit froidement Paſiphile, vous me parlez encore d'amour ? Je vous croyois ſi bien avec Bacchis ! vous me renvoyez toujours à elle, répondit Proclès. Hélas ! à quel excès d'infortune vous me réduiſez. Oui, je devrois adorer Bacchis ; elle eſt belle, elle eſt fidelle, & cependant je n'adore que vous. Je fuis, hélas ! qui m'aime, & j'aime qui me fuit. Craignez peut-être que l'amour ne ſe venge, & ne ſe venge cruellement ; car enfin ce Dieu a ſa providence comme les autres, & ſes

traits n'inſpirent pas toujours des ardeurs heureuſes & fortunées.

Proclès, répondit enfin Paſiphile, je vais mettre votre amour à une étrange épreuve ; j'ai voulu vous avoir au nombre de mes Amans, & je ne vous diſſimule point que j'ai fait quelques démarches pour cela ; mais je ſuis plus fiére que vous ne penſez. Il faut que vous me prouviez votre amour par un dernier effort, & je me rendrai ſans balancer, ſi vous êtes capable de m'accorder ce que je vais vous demander. Vous avez fait à Bacchis preſent d'un Collier qui m'a frappé les yeux : je veux me parer des dépouilles de ma Rivale, & que vous me faſſiez hommage de ce même Collier ; enfin je veux le porter à ſa vûe.

Ah ! cruelle, que me propoſez-vous, s'écria Proclès ? Quoi ! vous pouvez éxiger de moi cette preuve brutale de ma tendreſſe ? Non, je

ne puis m'y réſoudre ; & quelque inſupportables que ſoient mes tourmens, ils ne le ſont point encore tant que la demande que vous me faites. Eh bien ! repartit bruſquement Paſiphile, ne me parlez jamais d'un amour que je vais déteſter ; & puiſque vous craignez d'offenſer Bacchis que vous n'aimez plus, pour Paſiphile que vous adorez, je conſens que vous ſoyez la victime de votre fauſſe délicateſſe.

Le malheureux Proclès ne répondit point ; il ſortit même précipitamment du Théatre, & il revint chercher Bacchis. Ah ! Madame, lui dit-il, je viens de rendre le plus cruel combat qu'un Amant ait jamais ſoutenu. J'avoue la foibleſſe que j'ai eue pour Paſiphile. Le croiriez-vous, adorable Bacchis ? J'ai encore eu la lâcheté de lui parler de mon amour. Mais enfin ſa dureté vient de me guérir. Penſe-

riez-vous que l'audacieuſe m'a bravé, juſqu'à me demander que je vous fiſſe la plus cruelle inſulte ? Mais m'en préſervent les Dieux, & qu'ils m'ôtent plutôt mille fois la vie, que je me livre à cette indignité.

Eh ! quel mal me peut-elle faire après celui qu'elle m'a fait, demanda Bacchis ? Car enfin je ne ſuis point la dupe de votre retour ; je connois trop bien que vous ne m'aimez plus, & que vous cherchez vainement à vous guérir de la paſſion dont vous brûlez. Avouez-moi, Seigneur, la nouvelle injure qu'on a voulu me faire. Quelque grande qu'elle ſoit, elle n'égalera jamais la premiére.

Quoi ! vous doutez encore de la ſincérité de mon repentir, repartit Proclès ? Je vous abuſerois ſi je vous en parlois autrement, interrompit Bacchis. Voyons donc ce que prétend Paſiphile : qu'a-t-elle

éxigé de vous ? Parlez: c'eſt la derniére grace que vous demande une Amante.

Vous allez ſans doute être ſurpriſe de l'orgueil & de l'audace de l'inhumaine, reprit Proclès ; mais je jure par tous les Dieux que ſa demande eſt inutile, & que jamais Proclès n'en viendra à cet excès d'inſolence. Elle a prétendu, Madame, que je vous fiſſe rendre ce Collier, dont mon amour vous a fait hommage ; elle veut, dit-elle, le porter à ſon tour, & que le cou de Paſiphile ſoit orné des dépouilles de celui de Bacchis !

Quoi ! répondit cette incomparable fille, ne tient-il qu'à ce Collier que Proclès ſoit heureux. Proclès, ajouta-t-elle, connoiſſez Bacchis, & voyez ce qu'elle peut faire pour vous. Ma tendreſſe eſt telle que votre bonheur fait mon unique ſoin ; je ne cherche qu'à vous rendre heureux. Tenez voilà

ce Collier que demande l'ambitieuſe Paſiphile ; je vous le rends, n'en faites point un vain refus : allez le porter à Paſiphile ; je vous l'ordonne, & qu'elle décide après qui des deux vous aime le mieux.

Proclès fut enchanté de ce trait de généroſité ; il réſiſta aux ordres de Bacchis ; il ſe jetta à ſes pieds pour l'obliger de reprendre ſon Collier, rien ne la put vaincre : elle ordonna préciſément à Proclès de le porter à Paſiphile ; elle l'en pria même ; & enfin elle le détermina de l'accepter.

Proclès aimoit Paſiphile ſi éperdument qu'il profita des bontés de Bacchis ; il vint offrir ſon Collier à ſa Rivale. Que devint-elle en l'appercevant ? Quoi ! Seigneur, vous avez pu vous réſoudre à faire cette demande à Bacchis ? Et elle s'eſt réſolue à vous l'accorder ? O miracle d'amour ! qui me comble d'une égale admiration. Non,

Seigneur, je ne doute plus de votre affection ? Mais que penſez-vous de celle de Bacchis ? Quel déſintéreſſement ! Quelle ame, grands Dieux ! je n'y veux pas céder : je veux rendre à cette incomparable fille tout ce qu'elle m'a ſacrifié pour vous ; je veux enfin que déſormais votre amour ſe partage entre nous.

Paſiphile laiſſa Proclés ſeul, lui défendant de la ſuivre ; & elle courut chez Bacchis, qu'elle trouva occupée de ſes triſtes réfléxions: Paſiphile vint à elle en l'embraſſant. Je viens, Madame, lui dit-elle, rendre hommage à votre vertu ; votre exemple m'a vaincue, & j'accours vous demander votre amitié : vous aimez Proclès, & je l'aime auſſi ; uniſſons-nous toutes deux pour l'aimer uniquement ; & s'il ſe peut, qu'il n'aime jamais que nous. Voulez-vous que je vienne demeurer chez vous, ou préférez-

vous de venir demeurer chez moi? Quoiqu'il en ſoit, Madame, ſoyons inſéparables; que Proclès ſe partage entre nous par les mêmes ſoins; je ne ſerai point jalouſe de ceux qu'il vous rendra; & ne le ſoyez point de ceux que j'en recevrai.

La ſurpriſe de Bacchis fut auſſi grande qu'on peut ſe la figurer, ne ſçachant ce qu'elle devoit penſer d'une telle démarche : Paſiphile craignit qu'elle n'héſitât d'accepter le parti qu'elle lui propoſoit. Madame, reprit-elle, ſi vous balancez, Proclès eſt perdu : je vais l'abandonner à toute la fureur de ſa paſſion; ſongez à le ſauver ſi vous l'aimez encore; vous n'avez que ce moyen de le préſerver du déſeſpoir.

Bacchis fut touchée à ſon tour de la généroſité de Paſiphile; elle n'héſita plus : elle embraſſa tendrement ſa rivale; toutes deux elles mandérent Proclès, qui attendoit

avec une inquiétude cruelle le retour de Paſiphile, & fort étonné lorſqu'il la trouva dans une parfaite intelligence avec Bacchis. Elles lui conterent enſuite le deſſein qu'elles avoient fait de ſe réunir pour l'aimer uniquement. Il fut charmé d'un projet ſi tendre : ſon ardeur ſembla ſe rallumer pour Bacchis, ſans qu'elle retranchât rien de celle qu'il avoit pour Paſiphile. Jamais Amant ne fut plus heureux que Proclès, & jamais deux Rivales ne furent ſi tendrement unies, que Bacchis & Paſiphile.

La déplorable Néobule fut ſeule malheureuſe ; jamais Archiloque ne lui put pardonner ſa conduite : il publia contre Lycambe & contr'elle une Satyre ſi ſanglante, qu'elle ne put réſiſter à ſa honte : le miſerable Lycambe & ſa fille s'étranglérent de déſeſpoir.

HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITÉ.

ARCHIDAMIE.

Prêtreſſe de Cérès de Lacédémone.

LA vertu des Meſſéniens n'avoit pas été enſevelie ſous les ruines d'Ithome. Il reſtoit encore des ſemences de l'ancienne animoſité, qui ſe nourriſſoit ſous les cendres de cette Ville infortunée. On ſe ſouvenoit toujours que les Lacédémoiens avoient voulu réduire la Meſſénie à l'eſclava-

ge, & ce n'étoit que la faveur de l'occaſion qui manquoit au reſſentiment des habitans.

Les Vainqueurs avoient impoſé des loix inſupportables aux vaincus: Ariſtoméne ne put s'en accommoder; il étoit de la race Royale des Epytes. L'amour de la patrie & le ſouvenir de ſa naiſſance le faiſoient ſoupirer ſans ceſſe, de l'oppreſſion que ſouffroient les ſiens : il cherchoit à les affranchir d'un joug odieux. Naturellement ennemi de la dépendance, Ariſtoméne voyoit avec indignation une nation libre ſoumiſe au joug de la tyrannie.

La Gréce n'avoit point encore eu de plus grand homme. Supérieur à tous les événemens, il ne s'abbattoit point dans la mauvaiſe fortune, & il ne s'oublioit jamais dans la bonne. Toujours égal à lui-même, il retrouvoit dans ſa fermeté des ſecours contre ſes diſgraces, & dans ſa modeſtie des

reſſources contre l'orgueil que la victoire inſpire aux plus grands Capitaines. Brave & vaillant Officier, bon Soldat, habile Général, grand Homme d'Etat, encore meilleur Citoyen; redoutable à la tête d'une Armée, prudent & aviſé dans les Conſeils, expéditif, vigilant, & retrouvant par-tout l'homme vertueux, & l'homme de bien, il paſſa pour un Héros pendant ſa vie, & il fut preſque regardé comme un Dieu après ſa mort. Sa mémoire devint ſi chere aux Meſſéniens, qu'ils aimérent mieux faire tort au titre de ſa naiſſance, que le regarder comme un homme ordinaire. Ils publiérent qu'il étoit né d'un commerce ſurnaturel, que ſa mere avoit eu avec un Dragon myſtérieux.

Ariſtoméne avoit été élevé à Lacédémone avec de grands ſoins; on l'avoit nourri dans le goût de l'ancienne diſcipline de Lycurgue.

Anaxander & Léotychides étoient alors Rois de Sparte ; ils eſtimoient tous deux la vertu d'Ariſtoméne, & ils cherchoient à l'attacher à la République par des diſtinctions qu'il dédaignoit, toujours occupé du deſſein qu'il avoit formé de rendre la liberté à ſa patrie.

Quoiqu'il fût encore aſſez jeune, il avoit déja des enfans qui lui donnoient de grandes eſpérances. Le Prince Gorgus ſon fils aîné cherchoit en tout à ſe rendre digne d'un pere que toute la Gréce avoit en admiration. La jeune Princeſſe Tyndarée ſa fille étoit déja parfaitement belle, & encore plus vertueuſe. Ariſtoméne tâchoit de leur inſpirer le goût de la liberté, & la haine de la tyrannie ; & leur inclination ſecondoit en tout les vûes de leur pere.

L'amour tâcha vainement de traverſer les projets d'Ariſtoméne. Archidamie Princeſſe du Sang Royal

Royal de Sparte, avoit touché le cœur de l'illuſtre Meſſénien; elle venoit d'être nommée Prêtreſſe de Cérès. Cette dignité lui donnoit une grande autorité dans une Ville ſuperſtitieuſe; elle étoit déja engagée avec Ariſtoméne; il rompit tous les liens qui l'attachoient à elle, pour procurer la liberté à ſa patrie.

Les Lacédémoniens étoient alors en guerre avec les Argiens, & les Arcadiens. Ariſtoméne prit ce temps pour ſe déclarer; il négocia ſecrettement avec les derniers: cette diverſion étoit d'un puiſſant ſecours; ils agréérent les offres d'Ariſtoméne; il tira heureuſement ſes enfans de Lacédémone; & il eut en peu de temps ramaſſé une Armée des plus braves Meſſéniens, avec leſquels il vint fondre ſur la Laconie.

La premiére rencontre n'eut rien de remarquable; on trouve

ſeulement qu'Ariſtoméne y montra des prodiges de valeur. Mais afin d'intimider les Lacédémoniens, Ariſtoméne ſe rendit ſecrettement à Lacédémone; il y rentra déguiſé dans le Temple de Minerve; il y attacha un bouclier à la ſtatue de la Déeſſe, & il y joignit cette inſcription. *Ariſtoméne a dédié à Minerve ce Trophée des dépouilles des Lacédémoniens.*

Cette action parut ſi hardie qu'elle jetta la conſternation dans Lacédémone: on envoya conſulter l'Oracle de Delphes par une députation ſolemnelle, & il donna avis de demander un Général aux Athéniens. On enyoya donc une célébre Ambaſſade à Athénes; mais les Athéniens jaloux des accroiſſemens que les Lacédémoniens prenoient dans le Péloponneſe, leur envoyérent Tirtée miſerable Maître d'école, qui ne s'étoit rendu recommandable que par le goût

particulier qu'il avoit pour un genre de Vers qu'on appelloit *Anapeſtes*. D'ailleurs il étoit boiteux, & il paſſoit pour n'être pas trop ſage. Les Lacédémoniens remblérent en ſe voyant ſous les ordres de cet homme. Cependant Tirtée ne ceſſoit de les encourager par le recit de ſes Anapeſtes : il excitoit le Peuple ; il exhortoit les Grands ; & ſes remontrances ſouenues du feu de ſa Poëſie, ne laiſérent pas de produire un bon effet, & de relever les eſprits que les grandes qualités d'Ariſtoméne avoient extraordinairement abbatus.

Ariſtoméne n'oublioit rien pour outenir la réputation qu'il avoit cquiſe parmi les ſiens ; il refuſa e titre de Roy qu'ils vouloient lui onner, s'étant contenté de celui e Général. Les Eliens, les Arciens, les Sycioniens & les Arcaiens s'étoient déclarés pour eux. Ariſtoméne crut alors qu'il étoit

temps de venger les torts faits à ſa Patrie. Il vint chercher avec une Armée bien diſciplinée, les Lacédémoniens, qui s'étoient avancés juſqu'*au Monument du Sanglier*, lieu renommé par la paix qu'Hercule y avoit autrefois jurée avec les fils de Nelée, ſur les entrailles de cet animal.

Un événement remarquable ſembla promettre la victoire aux Meſſéniens. Deux jeunes Andaniens s'introduiſirent dans le Camp des Lacédémoniens, le jour qu'on y célébroit la fête de Caſtor & de Pollux: ils étoient vêtus de longues Tuniques blanches, avec chacun un manteau de pourpre, montés l'un & l'autre ſur des chevaux blancs, la tête couverte d'un Armet, & portant à la main une lance, de la façon qu'on dépeignoit les Tyndarides. Les Lacédémoniens abuſés par la reſſemblance, s'aviſérent de croire que les deux

eres venoient prendre part à leurs
ux ; ils s'avancérent pour leur
ndre hommage, ſe jettant en
ule aux pieds des deux Divinités;
ais leur joie ne tarda pas d'être
oublée ; les Andaniens profité-
nt de la crédulité publique ; ils
ent main-baſſe ſur tout ce qui ſe
éſentoit devant eux ; la conſter-
ation ſuccéda à l'allegreſſe ; les
acédémoniens ſe laiſſérent impu-
ément maſſacrer, & les deux An-
niens après avoir fait un carnage
orrible dans le Camp ennemi, en
rtirent, & diſparurent avec la
ême adreſſe qu'ils y étoient en-
és.

Cet événement diſpoſa les Meſ-
niens à tout eſpérer du ſuccès de
bataille. Ariſtoméne avec qua-
e-vingt des ſiens, eut tout l'hon-
ur de cette journée : il mit en
ite le corps des Ennemis com-
andé par Anaxander : toute l'Ar-
ée fut miſe en déroute, Ariſto-

méne pourſuivant les fuyans ſans relâche, ne put être retenu par les remontrances du Devin Théocles, l'ardeur qu'il témoigna fut cauſe de la perte de ſon bouclier.

Ariſtoméne revenu victorieux à Andanie, y fut reçu en triomphe. Les Dames Meſſéniennes célébroient ſa gloire par leurs chants; les chemins étoient ſemés de fleurs; on lui offroit de toutes parts des couronnes; il fut regardé dès-lors comme le Libérateur de la Patrie.

La perte de ſon bouclier inquiétoit Ariſtoméne: il vint conſulter l'Oracle de Delphes, qui le renvoya à celui de Lebadée; il y trouva ſon bouclier dans l'antre de Trophonius; il en fit preſent au demi-Dieu.

Cette cérémonie ſe fit avec beaucoup de pompe & d'appareil, tous les Etrangres qui étoient à Lébadée, voulurent par leur préſence rendre hommage à la vertu

l'Ariſtoméne. Il en remarqua un lont la phyſionomie le toucha : l'avoit noble, relevée & pleine 'eſprit ; mais elle ſembloit em- arraſſée par les nuages d'une ſom- re mélancolie. Un certain mou- ement de ſympathie intéreſſa ariſtoméne dans la deſtinée de cet iconnu : il le fit appeller à la fin e la cérémonie, & il s'avança ſeul vec lui, ſous quelques arbres qui ordoient le Parvis du Temple, oulant ſçavoir quelles raiſons l'a- ienoient à Lébadée. Votre air nnonce en vous une naiſſance il- uſtre, lui dit-il, & votre triſteſſe ie perſuade que vous ſouffrez uelque fâcheuſe diſgrace. Eclair- iſſez-moi le ſujet de votre peine ; vous offre tous les ſervices que ous pouvez attendre de moi.

Seigneur, répondit l'inconnu, le écit de mes malheurs ne doit point oubler l'allegreſſe d'un jour deſti- é à la célébration de votre triom-

phe. Je ſuis attiré dans ces lieux par la réputation de l'Oracle ; je viens le conſulter ſur le ſecret de ma naiſſance ; je ſuis déja deſcendu dans l'antre de Trophonius. J'ai preſſé le Dieu de m'apprendre ma condition que j'ignore, & il m'a répondu que je m'alliaſſe au plus illuſtre des Grecs : je vous avoue que cet Oracle me plonge dans un horrible embarras. Où trouverai-je ce Grec illuſtre, & qui ſoit aſſez vertueux pour donner ſa fille à un homme qui ne ſe connoît pas lui-même ? Je ne murmure point contre la ſageſſe des Dieux ; mais enfin, Seigneur, ſi j'oſois me plaindre de leur Providence, ne pourrois-je pas trouver étrange que dans le temps qu'ils m'ordonnent de rechercher une alliance ſi relevée, ils ne daignent pas me faire connoître mon pere ? Veulent-ils m'expoſer à de nouveau malheurs ? Ou feront-ils un miracle, quand je

m'y attendrai le moins, pour me rendre à mes parens ?

Ce diſcours attacha de plus en plus Ariſtoméne à la fortune de cet Etranger, ſe perſuadant que c'étoit peut-être un homme extraordinaire, que le Ciel réſervoit à quelque grande deſtinée. N'en doutez point, Seigneur, lui dit-il, les Dieux ont leur temps pour ſe déclarer ; & ſi la ſageſſe humaine ne peut atteindre juſqu'à leurs vûes, c'eſt afin de la ramener à elle-même, & de la captiver ſous les loix de leur toute-puiſſance. Cependant vous pouvez attendre à ma ſuite, l'ordre des Dieux ; je vous offre mon ſecours, & peut-être ce Grec que vous cherchez ſe trouvera parmi les Meſſéniens ; du moins il en eſt un entr'eux, qui fait aſſez cas de la vertu, pour la reſpecter juſques dans la plus obſcure condition : j'eſpére que la vôtre s'éclaircira à votre avantage,

& que vous ne vous trouverez pas mal d'avoir ſuivi mes conſeils.

Hélas ! Seigneur, répondit l'inconnu, je me flatterois que ma fortune prendroit une face nouvelle, ſi le grand Ariſtoméne m'honoroit de ſa protection. Oſerois-je, ajouta-t-il, car enfin votre vertu me donne cette confiance ; oſerois-je vous faire un leger récit de mes diſgraces ? Elles ſont telles, Seigneur, qu'elles acheveront de toucher votre ame. Ariſtoméne lui témoigna qu'il ſeroit bien-aiſe de l'entendre, & l'inconnu continua ainſi.

Je ſuis né dans l'Iſle de Rhodes, & je m'appelle Damagette ; j'ai cru long-temps être le fils du ſage Démas, à qui je ſuis ſeulement redevable d'une vertueuſe éducation. Il m'a toujours ſoigneuſement caché de quel pere j'étois né, & je ne puis en deviner la raiſon. Cependant j'ai lieu de croire

ſue je ſuis iſſu de parens illuſtres. Démas étoit autrefois favori de Phorbas, que ſa douceur & que es autres vertus rendirent ſi cher ux Rhodiens. Sa mémoire eſt enore adorée des Peuples de Jalyſe lont il étoit Souverain. Vous ſçaez, Seigneur, que le traître Lyus aſſaſſina ce Prince vertueux, u'il égorgea tous ſes enfans, & u'il ſe rendit maître de l'Iſle. Démas ne put ſe reſoudre à reconoître le Tyran; il ſe bannit de alyſe; il ſe retira dans une eſpéce 'antre où il s'enferma avec ce u'il crut de plus néceſſaire à ſa ubſiſtance. J'ignore par quel moif Démas ſe chargea de mon éduation: je n'ai point connu de pere ue lui, & je n'ai jamais vû ma nere. Que ne vous pourrois-je oint conter des attentions que Démas avoit pour moi, des verueuſes inſtructions dont il me remliſſoit l'eſprit, & de la haine qu'il

m'inſpiroit contre la tyrannie ? Il me récitoit quelquefois l'Hiſtoire de l'Uſurpateur Lycus. Qu'il étoit affligé de la diſgrace du généreux Phorbas ! il m'en faiſoit un détail ſi touchant, que je formois quelquefois le deſſein de tuer le Tyran. Je voyois que Démas prenoit plaiſir à cette noble ſaillie ; & que s'il trouvoit qu'il manquât quelque choſe à ma réſolution, c'étoit l'occaſion de l'éxécuter. Quel prodige de vertu dans un enfant, s'ecrioit-il, & quel exemple de courage à des hommes faits, qui ſouffrent ſi lâchement la tyrannie ! ils laiſſent paiſiblement jouir le traître Lycus du fruit de ſes crimes ; ils adorent le joug qui les écraſe, pendant que le jeune Damagette offre ſi généreuſement de purger la terre de ce Monſtre. O ! mon fils, ajouta-t-il, croiſſez dans un ſi pieux deſſein ; fortifiez-vous dans cette vertueuſe réſolution : ne craignez point une

ıort qui ne vous ſçauroit être que
lorieuſe : il eſt beau de périr en
uiſſant l'Ennemi de ſa patrie ;
ıais ſi vous vainquez Lycus, ſi
ous ſurvivez à ſa tyrannie, quel
:iomphe pour vous, ô mon fils !
'avoir mis vos Citoyens en li-
erté.

Démas n'en demeuroit pas là ;
m'entretenoit des autres vertus
ui rendent les grands Hommes
:ecommandables ; il me faiſoit ſou-
ent lire les Œuvres d'Homére : &
our que je tiraſſe plus de fruit de
ı lecture de ce divin Poëte, il me
ıiſoit remarquer les vices, & les
ertus des Héros que ce Chantre
luſtre a célébrés dans ſon Iliade,
ı dans ſon Odyſſée ; afin de m'in-
›irer le déſir de les imiter en ce
u'ils avoient fait de louable, ou
e fuir leur exemple en ce qu'ils
voient fait de blâmable. Conſidé-
:z, me diſoit il, à quels maux les
:uelles paſſions des Rois expoſent

les Peuples. La ruine de Troye eſt la ſuite funeſte de l'enlévement d'Héléne : voyez quelle honte il en rejaillit ſur le Prince, & quelle perte il en arrive aux Sujets. Malheureux ſont les Peuples dont les Rois croupiſſent ainſi dans les bras de la volupté ! Pour avoir refuſé de rendre la femme à ſon mari, la plus fleuriſſante Ville de l'Aſie n'eſt aujourd'hui qu'un monceau de ruines, & l'herbe eſt à préſent plus haute que ſes murailles. Fuyez ces excès, mon cher Damagette, & n'ayez jamais que des affections chaſtes & vertueuſes. Evitez le courroux inſenſé d'Achile ; cette fureur de ſentimens ne convient point à ceux, qui comme lui, ſont appellés au commandement : peu s'en fallut qu'elle ne cauſât l'entiére deſtruction de l'Armée des Grecs. En remontant aux cauſes de cette odieuſe diviſion, voyez que l'amour d'une Concubine l'oc-

ıſionna ſeul, & que le même
éſordre qui régnoit dans la Vil-
, régnoit auſſi dans le Camp des
recs; qu'ainſi les Sujets dans l'un
l'autre, étoient les victimes des
ıſſions des Grands. Que la ſage
nduite d'Ulyſſe à ſe démêler de
us les piéges de la volupté, vous
ve à jamais d'exemple: vous ne
ouverez que trop dans le cours
votre vie, de ces dangereuſes
rénes, qui cachent ſous des ap-
rences pleines d'attraits, un cœur
rrompu & des ames livrées aux
ıs infames déſirs. Si comme
yſſe vous ne bouchez vos oreilles
leurs chants, ſi vous ne vous at-
chez pas à l'amour de la vertu,
r des liens que le goût des vo-
ptés ne puiſſe briſer, elles vous
traîneront dans des gouffres de
ıux. Conſidérez ſur-tout cette
neſſe libertine de la Cour d'Al-
ıoüs, & ces Phéaques oiſeaux qui
ſſent le jour & la nuit dans des

banquets licentieux, négligeant le ſoin de l'eſprit & du cœur, pour des divertiſſemens qui les dégradent, & qui les abaiſſent preſqu'au rang des bêtes; mais je ne puis trop vous recommander, ô mon cher fils, l'amour & la crainte des Dieux. Que la mort redoutable de l'impie Ajax, vous inſpire toujours cette frayeur ſalutaire qui vous éloignera du mal, & qui vous raménera au bien. Connoiſſez Jupiter à ſa foudre; non-ſeulement aimez-le, parce qu'il eſt bon; mais craignez-le, parce qu'il eſt juſte: il n'eſt que trop de gens qui ſe rient de ſa toute-puiſſance; mais il les en punira, & la foudre qui frappa le brutal Ajax, mépriſant audacieuſement ſa ſuprême autorité, eſt toute prête d'écraſer ceux qui imiteront ſon impiété.

Je me rempliſſois de ces louables inſtructions, & je commençois d'avoir dix-huit ans, lorſque Démas

'apprit qu'il n'étoit point mon
:re, & qu'il me réſervoit pour
ne entrepriſe, qu'il ne pouvoit me
:véler, diſoit-il, encore. J'étois
ıpatient de l'apprendre, lorſqu'un
ur j'étois reſté à la chaſſe plus
ng-temps qu'à l'ordinaire ; je ne
ouvai plus Démas à mon retour.
ıgez, Seigneur, de mon trouble ;
étois preſque furieux ; j'appellois
'émas par-tout ; il ne répondoit
oint : je m'informai de lui à quel-
ues Bergers, qui nous fourniſ-
oient des fruits pour notre nour-
ture ; ils ne purent m'en appren-
re de nouvelles. Je paſſai deux
ıois dans cette recherche : enfin
:s de n'en point entendre parler,
: réſolus de ſortir de l'Iſle, & de
enir conſulter l'Oracle de Léba-
ée. Hélas ! Seigneur, qu'y ai-je
ppris ? J'ai demandé des nouvel-
:s de Démas, & le Dieu m'a ré-
ondu que je m'alliaſſe au plus il-
ıſtre des Grecs. Quel Oracle,

Grands Dieux ! qui me plonge plus que jamais dans une affreuſe incertitude.

Ariſtoméne regardoit attentivement Damagette pendant qu'il parloit : il étoit charmé de ſa douceur, & de l'amour ſincére qu'il témoignoit avoir pour la vertu ; il l'engagea de le ſuivre dans la Meſſénie. Vous y apprendrez avec nous le métier des armes, lui dit-il ; vous en aurez peut-être beſoin, ſi vous retournez dans votre Iſle ; que l'obſcurité de l'Oracle ne vous rebute pas ; il s'éclaircira quand vous y penſerez le moins.

Damagette accepta ſans héſiter l'offre d'Ariſtoméne : il partit avec lui le lendemain de Lébadée. Le Général Meſſénien avoit réſolu d'attaquer Lacédémone : il vint au bout de quelques jours fondre ſur une petite Place de la Laconie qu'il pilla, mais à ſon retour il fut attaqué par Anaxander, qui s'étoit mis

ſes trouſſes ; il eut bientôt fait olte face : Anaxander fut mis en uite avec tous les ſiens.

Ariſtoméne étoit plus que jamais ésolu de marcher vers Lacédémo-e. Il en fut détourné, dit-on, par :s conſeils d'Héléne, & de ſes deux ·eres qu'il vit en ſonge. Il quitta on premier deſſein, & il vint enle-er à Carie, autre Place de la La-onie, les filles de Diane, qui cé-ébroient la fête de leur Déeſſe : il :s ramena au Bourg de Pollux ans la Meſſénie, où il les mit ſous ne ſûre garde.

Gorgus & Tindarée s'avancé-ent juſqu'en cet endroit au devant l'Ariſtoméne. La jeune Princeſſe 'étoit extrêmement formée depuis uelque temps. Elle étoit ſi belle, u'elle attira auſſi-tôt les regards le Damagette. Il ſe ſentit tout d'un :oup épris des charmes de l'aima-le fille d'Ariſtoméne, & il ne ré-iſta point à ſa flamme naiſſante.

L'Oracle va-t-il s'éclaircir, ſe diſoit-il en lui-même ? La Princeſſe eſt fille du plus illuſtre des Grecs, & Trophonius m'ordonne de rechercher une ſi noble alliance. Serois-je deſtiné à celle-ci ? Et puis-je eſpérer de jamais devenir le gendre du grand Ariſtoméne ?

Si Damagette fut ſenſible aux charmes de Tindarée, la Princeſſe ne fut pas moins touchée de la rencontre de cet inconnu. Elle ſe ſentit prévenue pour lui, ſans en ſçavoir la raiſon : ſa bonne mine, & ce je ne ſçai quoi qui fait qu'on s'attache l'un à l'autre, ſans en avoir formé la réſolution, firent ſur le cœur de la jeune Princeſſe, une certaine impreſſion qu'elle n'avoit jamais ſentie. Le Prince Gorgus prit lui-même pour Damagette des ſentimens d'eſtime & d'amitié qui naiſſent de la ſympathie.

Ariſtoméne eut ſoin d'inſtruire le Prince & la Princeſſe des aventu-

es de Damagette. Tindarée fut ncore plus ſenſible à ce récit: elle laignoit tendrement l'Etranger, ouhaitant, ſans ſçavoir pourquoi, ue ſa deſtinée s'éclaircît bientôt.

Le jeune Rhodien n'avoit encore ıamais aimé ; mais il avoit aſſez ntendu parler de l'amour, pour 'appercevoir qu'il en avoit : il oyoit à tous momens la Princeſſe ; c ſon cœur s'enflammant de plus n plus, la confiance avec laquelle l s'étoit abandonné à ſon premier ıouvement, commença de dimi- uer. Plus ſa paſſion fit de progrès, c plus il devint timide ; la crainte u refus mêla ſon amertume au laiſir d'une flamme naiſſante. La 'rinceſſe ſouffrira-t-elle, diſoit-il, u'un inconnu, qui n'a d'autre titre ue celui de ſon infortune, oſe ſe éclarer ſon Amant ? La vertu mal- ıeureuſe excite la pitié, mais elle 'inſpire point l'amour. On ſe fait loire de la protéger, mais on ne

va point juſqu'à s'aſſocier à ſes diſgraces. N'y ſongeons plus, ajoutoit-il; je ne puis devenir l'époux de Tindarée.

Ariſtoméne avoit d'autres vûes. Fortement perſuadé que la fortune de Damagette s'éclairciroit à ſon avantage, il crut qu'en lui donnant ſa fille, il accompliroit l'Oracle, & qu'il ſeroit regardé comme le plus illuſtre des Grecs. Le bien de ſes affaires demandoit qu'il accrût ſa réputation. Il réſolut donc de faire ſon gendre de Damagette, & de tirer tous ſes avantages de la rencontre de cet inconnu.

L'enlévement des filles de Diane avoit offenſé les eſprits ſuperſtitieux de la Gréce: Ariſtoméne craignit de ſoulever contre lui les Dévots, & il les renvoya toutes à Sparte. Une d'entr'elles avoit touché le cœur d'Ariſtocrate Prince des Arcadiens ; il ne put ſouffrir qu'on l'arrachât à ſes feux, & il l'enleva

ır le chemin de Lacédémone : la
une Religieuſe ramenée dans le
amp des Meſſéniens, s'échappa
u quartier d'Ariſtocrate, & elle
int ſe plaindre de cette violence
Ariſtoméne : Seigneur, lui dit-
le, je ne viens point vous deman-
er qu'on me renvoie à Lacédémo-
; on m'a forcée de prendre un
ıgagement pour qui je n'étois
oint née ; mais protégez-moi con-
e le Général des Arcadiens. En
'arrachant aux Autels de Diane,
ne prétends pas être la concubine
Ariſtocrate. Au nom des Dieux
ırantiſſez-moi de ſa violence, &
ıe mes Parens ne puiſſent impu-
r au déréglement du penchant,
ıbandonnement des vœux qu'on
'avoit contraint de faire à la
)éeſſe.
Ariſtoméne accorda tout à Cloto,
étoit le nom de cette belle fille ;
ous ſerez en ſûreté dans ce Camp,
i dit-il, & je veux que vous de-

veniez la compagne inſéparable de ma fille. Il manda auſſi-tôt la Princeſſe, & il lui mit Cloto entre les mains. Il ſe fit bientôt entr'elles une liaiſon fort tendre.

Ariſtocrate vint auſſi-tôt trouver Ariſtoméne, penſant qu'il lui rendroit ſa maitreſſe ſur le champ; mais le Général Meſſénien n'eut garde de manquer à ſa parole: puiſque vous aimez la belle Cloto, lui dit-il, vous ſerez ſatisfait; vous la verrez tous les jours; mais je ne puis la remettre en votre puiſſance: il ne faut pas qu'il ſe paſſe rien dans ce Camp dont les gens vertueux puiſſent prendre d'ombrage: tâchez d'obtenir Cloto d'elle-même; venez, je vais vous préſenter à elle.

Ariſtocrate ſuivit Ariſtoméne en tremblant, & Cloto frémit en l'appercevant; la ſeule préſence d'Ariſtoméne la retint; il la pria d'oublier la faute d'Ariſtocrate en faveur de ſon repentir. Je lui pardonne,

ne, Seigneur, répondit fiérement Cloto; mais je ne l'oublie pas : c'eſt tout ce que je puis accorder à la recommandation du vertueux Ariſtoméne.

Ariſtocrate ſentit tout ce que cette réponſe avoit de fâcheux : il étoit orgueilleux & vindicatif; & comme Cloto étoit admirablement belle, il ſuppoſa qu'Ariſtoméne étoit ſon Rival, & qu'il ne ſe déclaroit ainſi contre lui, que parce qu'il avoit deſſein de ſe faire aimer de cette aimable fille.

Ariſtoméne pour détourner de nouvelles violences, voulut éloigner Ariſtocrate de ſa Maitreſſe. Il ſe propoſa d'enlever les Dames de Lacédémone qui célébroient la Fête de Cérès dans le Bourg d'Egile, où la Déeſſe avoit un Temple renommé. Il partit ſecrettement avec ſes meilleures Troupes, & il vint droit à Egile. Ariſtocrate étoit de la partie. Gorgus & Da-

magette étoient reſtés dans le Camp dont il leur avoit confié la garde. Cette expédition devoit réuſſir vrai-ſemblablement ; mais que ne peut la Religion ſur des ames ſuperſtitieuſes ? Les ſoldats d'Ariſtoméne ſe laiſſérent intimider par la crainte du ſacrilége, & les femmes Lacédémoniennes s'armérent du courage qu'inſpire la défenſe des Autels. Tout étoit prêt pour le ſacrifice, quand on vint les avertir que le Temple étoit environné d'ennemis ; elles ne balancérent pas à ſe mettre en défenſe ; les uſtenciles du ſacrifice leur ſervirent d'armes. Quelques-unes avec de ſimples flambeaux firent autant de réſiſtance que ſi elles euſſent été mieux armées : les Meſſéniens ſe mirent en déſordre, & ils prirent la fuite ; Ariſtoméne n'en put être le maître, & lui-même il tomba entre les mains des ennemis.

Archidamie étoit Prêtreſſe de

Cérès, & elle apprit qu'Ariſtoméne
toit ſon priſonnier. Quelle fut ſa
oie en apprenant qu'elle alloit re-
oir un homme qu'elle avoit autre-
ois tant aimé, & qu'elle aimoit
ncore éperdument ! Elle le fit ame-
er dans ſa chambre ; elle croyoit
n recevoir les témoignages d'une
endreſſe mutuelle ; mais d'autres
ins avoient détourné cette paſ-
on. Ariſtoméne ne ſentoit plus
en pour l'infortunée Archidamie.

Elle s'apperçut aiſément du re-
oidiſſement de ſon amant ; elle lui
n fit des reproches fort tendres.
uel eſt ce ſombre accueil, lui dit-
le, en verſant preſque des larmes ?
tes-vous Ariſtoméne ? Et ſuis-je
ncore Archidamie ? Hélas, cruel !
ous avez oublié que vous m'avez
utrefois aimée ; ou ſi vous vous en
uvenez, ce n'eſt ſans doute que
our vous appercevoir que vous ne
'aimez plus.

J'avoue, Madame, répondit-il

froidement, que j'ai eu pour vous l'inclination que vous demandez encore, tandis qu'elle n'a rien pris ſur ce que je devois à ma Patrie. J'ai depuis été forcé de me dévouer à ſa délivrance. J'ai cru devoir rompre tous les nœuds qui m'attachoient à Lacédémone ; & ſans rien ôter au ſouvenir de vos bontés, retrancher du moins les occaſions qui pouvoient me faire regretter une Ville, à qui j'ai déclaré une éternelle guerre. Soyez ſûre du reſpect que vous avez toujours eu de moi ; mais n'en attendez rien de plus : armez-vous, Madame, de la même réſolution : donnez à votre Patrie ce que je rens à la mienne ; & ſans rien ôter à l'eſtime, refuſez généreuſement votre amour à l'irréconciliable ennemi de Lacédémone.

Ingrat ! répondit Archidamie, en verſant un torrent de larmes, que vous ſçavez bien donner au

rime les vaines apparences de la ertu. C'eſt par là, perfide ! que vous vez ſéduit les eſprits des crédules Meſſéniens : ils vous croyent armé our leur liberté, & vous ne l'êtes ue pour votre aggrandiſſement. Je ous paſſe cet artifice, & je veux ien que les Meſſéniens en ſoient es dupes : mais penſez-vous que je a ſois de votre changement. Non, on, on ne m'abuſe point par la va- ité des prétextes. Vous ne m'ai- nez plus, parce que vous ne m'a- ez jamais aimée, ou parce que ous en aimez une autre. La triſte Archidamie trompée par vos ſer- nens, ne peut l'être par vos excu- es. Votre changement a ſon prin- ipe dans les excès de mes bontés : ous ne m'abandonnez, traître ! que arce que je vous ai trop montré de oibleſſe.

Hé bien ! Madame, reprit Ari- tomène, vengez-vous d'un ingrat ui vous offenſe trop hardiment.

Vous êtes maitreſſe de mes jours, livrez-les à vos Lacédémoniens, ils me puniront bien de l'injure dont vous vous plaignez. Non pas, Ariſtoméne, répondit Archidamie, je veux vous en punir moi-même; je veux que le remords de votre ingratitude devienne votre ſupplice. Archidamie méritoit bien que vous l'aimaſſiez toujours. Vous le croirez quand elle aura travaillé à votre liberté. Je ne veux pas qu'un homme que j'ai cru digne de mon eſtime ſoit la victime d'un infâme châtiment. Je veux qu'il ſe rende illuſtre pour juſtifier mon choix, & qu'il me ſoit redevable de ſa réputation, pour qu'il regrette à jamais de m'avoir offenſée.

Archidamie fit auſſi-tôt retirer Ariſtoméne, & elle donna des ordres ſecrets pour ſa délivrance. Il attendoit l'événement de cette entrevûe, lorſqu'on lui vint dire qu'il étoit libre. Il admira la vertu de

la Prêtreſſe, mais il ne put ſe refuſer au ſervice de ſa Patrie : il ſe laiſſa mettre hors du Temple, & il reprit le chemin de ſon Camp, où le bruit de ſa captivité s'étoit déja répandu.

La jeune Tyndarée avoit appris cette nouvelle avec une douleur inconcevable. Elle étoit ſeule avec Damagette quand on vint l'en informer. Ah ! Seigneur, lui dit-elle, qu'allons-nous devenir ? Nous ſerons les victimes des fiers Spartiates. Attendons-nous à toutes les rigueurs de ces Maîtres orgueilleux. Madame, répliqua Damagette, la priſon d'Ariſtoméne prive les Meſſéniens d'un puiſſant appui : il n'eſt preſque point de reſſource contre un ſi grand malheur. Cependant, Madame, oſerois-je vous offrir mon ſang & ma vie ? Employons-les pour forcer la priſon de ce grand Homme : allons briſer ſes chaînes ; allons le retirer d'une indigne capti-

vité. Je lui dois tant que je ne ſçaurois trop tenter pour ſa délivrance. Si c'étoit aſſez d'être brave pour un ſi grand effort, reprit la Princeſſe, j'attendrois tout de cette offre. Mais, Seigneur, oubliez-vous qu'il faut aller forcer les murs de Lacédémone ? Que les premiers ſoins des Vainqueurs ſeront employés à mettre leur proye à couvert de toute entrepriſe, & plaiſe au Ciel qu'ils en demeurent là. Je mourrai du moins pour vous, reprit Damagette, & je ſuis animé de tels ſentimens, que je riſquerois plus que ma vie, ſi j'avois quelque choſe davantage à hazarder. Diſpoſez-en, vertueuſe Tyndarée ; qu'il me ſoit permis de vous ſacrifier le ſeul bien que les Dieux m'ont donné. En diſpoſant de mes jours, vous uſurez d'un droit que votre beauté vous donne ſur un cœur, qui ne reconnoît point d'autres loix que les vôtres.

Cette déclaration à laquelle Tyndarée ne s'attendoit pas, la fit rougir : elle reſta quelque temps interdite ; mais comme elle étoit dans les premiers tranſports de la douleur, elle fut moins attentive à ſa réponſe. Votre amour, reprit-elle, ſe déclare dans un temps bien mal convenable à le faire agréer ; & ſi j'oſois, j'augurerois mal d'une flamme, qui éclate parmi les pleurs & les regrets. Cependant, Seigneur, le péril que court mon pere me fait tout oublier. Allez travailler à ſa délivrance, & vous pouvez eſpérer beaucoup de ma reconnoiſſance.

Damagette ſe jetta aux pieds de la Princeſſe ; il courut de là chez Gorgus. Ce Prince raſſembloit ſes amis pour aller forcer la priſon d'Ariſtoméne, & ils ſe diſpoſoient à partir tous avec un corps des plus braves de l'Armée, lorſqu'Ariſtoméne arriva dans le Camp, & y

rendit la joie à tous ceux que ſa diſgrace avoit abbatus.

La triſte Archidamie s'abandonnoit alors à ſa douleur, pleurant en ſecret le changement de ſon Amant. On avoit publié qu'il avoit blûlé ſes liens, & qu'il s'étoit ſauvé. Elle étoit charmée qu'il eût évité le cruel ſupplice que les Lacédémoniens lui euſſent fait ſouffrir; mais elle étoit inconſolable, qu'il ne l'aimât plus.

Après un grand nombre de réfléxions qui ſe préſentoient en foule à ſon imagination, elle chercha parmi les priſonniers quelqu'un, qui pour prix de ſa liberté, voulût bien l'inſtruire de la conduite d'Ariſtoméne: elle ſçauroit du moins ſi l'amour unique de la Patrie avoit cauſé le changement de l'ingrat.

Le hazard fit tomber ſon choix ſur Ariſtocrate. Ce Prince priſonnier avec Ariſtoméne étoit reſté

ſans diſtinction parmi les autres Captifs. Archidamie pouſſée par un de ces inſtincts, que le hazard fait quelquefois réuſſir, s'ouvrit de ſes vûes au Général des Arcadiens: cette confiance flatta la jalouſie de ce Prince, perſuadé qu'Ariſtoméne étoit ſon Rival. Il avoua tout à la Prêtreſſe; il lui conta la façon dont le Prince lui avoit enlevé la charmante Cloto.

La jalouſie dont Archidamie fut ſaiſie à ce récit, ne lui laiſſa plus de réfléxions; elle fit voir tout ſon trouble à Ariſtocrate. Flattée de l'eſpoir de la vengeance, elle promit à ce Prince de s'entendre avec lui pour ôter Cloto à ſon Rival. Ariſtocrate s'engagea ſous cette promeſſe, de favoriſer les Armes des Lacédémoniens; il fut mis ſecrettement en liberté; il revint auſſi-tôt au Camp. Archidamie courut à Lacédémone y faire part aux Rois du Traité qu'elle avoit fait avec Ariſtocrate.

Le retour de ce Prince cauſa beaucoup de joie parmi les ſiens ; & tout le Camp donna des marques de la ſienne, qui firent appréhender à Ariſtoméne, que ce Prince ne s'en prévalût peut-être pour ſe faire remettre Cloto. Il étoit réſolu de la renvoyer à ſes parens, lorſqu'il en fut empêché par une autre conſidération.

Manticle fils du Devin Théoclès avoit vû Cloto, & il en étoit devenu amoureux. Cette fille s'étoit trouvée dans les mêmes diſpoſitions pour Manticle. Il étoit vertueux, brave, eſtimé d'Ariſtoméne, aimé particuliérement du Prince Gorgus. Cloto reçut ſes avances avec une diſtinction qui le charma: il lui parla de ſon amour ; il fut écouté, & bientôt ils s'aimérent ſans contrainte.

Manticle fut allarmé en apprenant qu'on penſoit à renvoyer Cloto à Carie. Il en vint faire ſes

plaintes à Gorgus. Le Prince à qui les intérêts de ſon ami étoient chers, promit de s'employer pour retarder le départ de ſa maitreſſe. Il entretint Ariſtoméne de l'amour de Manticle, & il le fit conſentir que Cloto ne partît point. Quelle fut la joie du fils de Théoclès ! il accourut aux pieds de cette belle fille ; il lui jura mille fois que ſi elle jugeoit qu'il pût lui faire un établiſſement heureux dans la Meſſénie, il ſe croiroit trop heureux de contribuer à ſon bonheur.

Ariſtocrate entendit qu'on parloit de renvoyer Cloto, & depuis il ſçut que ce deſſein étoit changé. Que ne penſa-t-il point de ces bruits ? Il ſuppoſa que c'étoit un artifice d'Ariſtoméne pour lui cacher ſon amour. Il en avertit auſſitôt Archidamie. Elle crut ces ſoupçons véritables ; elle ne ſongea plus qu'à retirer ſa rivale des bras d'Ariſtoméne.

Elle y travailloit de concert avec Ariſtocrate, pendant que Damagette toujours amoureux, & ſecrettement aimé de Tyndarée, tâchoit d'en tirer l'aveu de ſa bouche. Je vous ſomme de votre parole, lui diſoit-il : le deſſein que j'avois de périr, ou de retirer Ariſtoméne des mains de ſes Ennemis, les Dieux n'ont pas permis que je l'accompliſſe ; ils m'ont ravi l'occaſion de vous prouver l'excès de mon amour. Demeurera-t-il ſans récompenſe, parce que mon entrepriſe n'a pu éclater ? Parlez, divine Tyndarée ; déclarez-moi ou ma vie ou ma mort.

Seigneur, répondit la Princeſſe, je ne déſavoue point les ſentimens que j'ai pour vous ; j'honore votre vertu ; je fais cas de votre courage, & j'ai beaucoup de reconnoiſſance de l'offre que vous m'avez faite pour la délivrance d'un pere, qui m'eſt ſi cher, que je donnerois

moi-même tout mon ſang pour ſa conſervation. Mais, Seigneur, que demandez-vous davantage ! Nous ne ſommes point dans un temps où nous puiſſions eſpérer d'autres engagemens. Tout reſpire ici le carnage ; notre état eſt un état violent. Incertains ſi nous ſommes libres ou ſi nous ſommes eſclaves, menacés des armes redoutables des Lacédémoniens, il ſemble que nous ayons encore tout à craindre de nos anciens maîtres. Uniquement occupée de l'événement, je ne connois en moi que le déſir de la liberté. Si pourtant nous étions en repos, & ſi Lacédémone étoit forcée de nous accorder une paix ſûre, je conſerverois cherement le ſouvenir des ſervices de Damagette.

Vous me promettez donc beaucoup de reconnoiſſance, Madame, répondit Damagette, & vous m'aſſurez encore de conſerver quelque

ſouvenir de mon zéle ? C'eſt en effet tout ce que peut eſpérer de la fille du grand Ariſtoméne, un Etranger infortuné, qui n'a rien de recommandable qu'une vertueuſe éducation, & qu'un attachement inviolable à ſon devoir. Malheureux ! de m'être abuſé, & de n'avoir pas prévu que je ſoupirois après un bien qui mériteroit d'être payé des hommages des plus grands Rois.

Damagette, interrompit la Princeſſe, vous ne connoiſſez pas Tyndarée ; je ne donne point dans les préjugés du vulgaire ; inſtruite par Ariſtoméne à n'eſtimer que la vertu, je l'honore dans tout ce qui la repréſente ; il n'eſt point néceſſaire d'être Roy pour me plaire ; il ſuffit d'être vertueux ; & ſi les craintes qui m'arrêtent ne vous font point d'obſtacles auprès de mon pere, vous n'en trouverez aucun dans le cœur de Tyndarée.

Eh bien ! donc, Madame, s'écria

Damagette, allons mériter l'honneur d'un aveu ſi doux. Allons nous rendre digne d'Ariſtoméne & de ſa fille, & ne déclarons nos feux à votre pere, que lorſque nous pourrons lui préſenter un gendre digne de lui.

On étoit alors à la veille d'en venir aux mains. Ariſtoméne avoit raſſemblé ſon Armée, & il fondoit ſon principal eſpoir ſur les Arcadiens; mais le traître Ariſtocrate avoit toujours ſa vengeance en vûe. Les Lacédémoniens étoient ſortis de leurs lignes, & ils offroient déja la bataille. Ariſtocrate fit avertir les ſiens, que s'ils étoient vaincus, ils ſe ſauveroient difficilement d'un lieu déſavantageux pour le combat. Il feignit que dans un Sacrifice, il avoit eu de mauvais préſages, & il donna ordre qu'au premier ſignal ſes Soldats priſſent la fuite.

Cet ordre fut honteuſement

éxécuté. A peine les Armées ſe furent-elles jointes qu'Ariſtocrate donna le ſignal de la retraite; & afin de rendre la trahiſon complette, il la fit, ſa retraite, au travers des Meſſéniens même, dont les rangs furent rompus. Jamais on ne vit tant de confuſion & tant de déſordre. Les Meſſéniens preſſés d'un côté par les Lacédémoniens, & de l'autre faiſant leurs efforts pour ramener les Arcadiens, ne ſçavoient à quoi ſe déterminer; Ariſtoméne faiſoit face à tout, puiſſamment ſecondé par Gorgus, par Damagette, & par Manticle; mais enfin il ne put tenir encore long-temps. Les ſiens étoient égorgés de toutes parts; il fallut pour ſauver le reſte qu'il ſe réſolût de prendre la fuite; il fit ſonner la retraite, & il vint avec les débris de ſon Armée ſe mettre à couvert dans Andanie. Il feignit d'agréer les foibles excuſes dont Ariſtocra-

te ſe ſervit pour juſtifier la fuite des ſiens.

Ce fut là que reprenant courage, quoique tout parût déſeſperé, Ariſtoméne forma le deſſein d'abandonner le plat pays, & de s'enfermer dans la Citadelle du Mont Ira, que ſa ſituation rendoit d'un très-difficile accès; content que de là il feroit des courſes dans la Laconie, juſqu'à ce qu'il eût relevé l'eſpérance de ſes Alliés. En peu de jours il eut fait transférer toutes les munitions des Villes & des Campagnes voiſines dans le Fort; & afin de témoigner aux Ennemis qu'il étoit plus aigri qu'abbattu de ſa défaite, il courut juſqu'à Amyclès, place ouverte de la Laconie, l'expoſa au pillage, & il en revint chargé de butin.

Les Lacédémoniens prévirent alors qu'ils n'avoient rien gagné en défaiſant l'Armée Meſſénienne. Ils réſolurent d'y mettre l'allarme,

en rempliſſant les eſprits d'une vaine ſuperſtition. Archidamie toujours occupée du déſir de ſa vengeance, leur ſuggera d'envoyer la Prêtreſſe de Diane ſur le Mont-Ira redemander Cloto de la part de la Déeſſe.

On entendit bientôt parler de cette députation : cette nouvelle allarma Manticle & Cloto. Tout dépendant du parti que prendroit Ariſtoméne, on attendoit ſa déciſion avec impatience. Ariſtocrate avoit ſes Emiſſaires parmi le Peuple, qui le rempliſſoient de crainte, ſi on différoit de renvoyer la fille de Diane. Les Dieux ne ſont déja que trop irrités contre nous, diſoient-ils ; allons-nous nous faire de nouvelles affaires avec eux ? Il en coûta l'Empire de l'Aſie aux Troyens pour s'être attiré le courroux de Junon : Diane n'eſt pas moins vindicative ; il ne faut pas encourir ſa diſgrace en retenant parmi nous cette ſeconde Héléne.

On peut juger quel trouble ces bruits cauſoient à Manticle ; il vint expliquer ſes allarmes à Gorgus : le Prince ne put rien refuſer aux prieres de ſon ami ; il vint encore parler en ſa faveur à ſon pere.

Abandonnerez-vous, lui diſoit Gorgus, la jeune Cloto à la cruauté des Lacédémoniens ? C'eſt un piége qu'ils nous tendent. Ils cherchent à intimider la multitude par les idées de la Religion. Nous avons intérêt de ne pas céder à cette conſidération. Car ſi une fois il nous croient capables de déférer à ces motifs, ils en auront bientôt inventé d'autres. Montrons que nous ſommes au-deſſus de ces vains préjugés. Cloto n'a point pris d'elle-même le parti de s'attacher au culte de Diane ; on l'y a forcée : voudriez-vous vous entendre avec des parens dénaturés, qui ne ſongent qu'à ſe défaire d'une fille aimable ? Manticle l'adore, vous le

ſçavez, ſa conſervation vous eſt néceſſaire: au nom des Dieux ne le mettez pas au déſeſpoir, par une réſolution qui l'y réduiroit.

Ariſtoméne étoit diſpoſé à rendre ce ſervice important à Manticle; mais vous connoiſſez, diſoit-il à Gorgus, la ſotte crédulité du Peuple; il faut que ſa confiance ſoit partagée. Théoclès eſt parmi nous le Chef de la Religion, qu'il parle en faveur de Cloto: qu'il me défende de la part des Dieux de contraindre la volonté d'une fille à laquelle on a impérieuſement commandé de ſe conſacrer au culte de Diane, je vous promets de concourir avec vous, pour la conſerver à Manticle.

Il fallut gagner Théoclès. Ariſtoméne ſe chargea de le voir, & il lui fit aiſément comprendre qu'il n'étoit pas à propos de fléchir dans cette occaſion, pour ne point faire entendre aux Ennemis qu'ils pour-

roient impunément les tenter par de ſi foibles conſidérations.

Ariſtocrate attendoit avec impatience le ſuccès de la députation. La Prêtreſſe de Diane fut reçue avec de grands honneurs. Ariſtoméne vint au-devant d'elle juſqu'aux pieds du Mont-Ira, accompagné de Gorgus, de Damagette, de Théoclès, & des principaux Officiers de l'Armée : on vouloit rendre à l'extérieur de la Religion tout le reſpect qu'il demande.

La Prêtreſſe fut logée dans l'endroit le plus commode de la Ville. Elle demanda auſſi-tôt audience ; elle lui fut accordée ſur le champ ; le Conſeil fut aſſemblé. Théoclès y aſſiſta, à côté d'Ariſtoméne. La Prêtreſſe y étant arrivée expoſa le ſujet de ſon voyage ; elle redemanda Cloto de la part de la Déeſſe ; elle repréſenta les loix de la Religion violées, & les raiſons qu'elle

avoit d'exiger l'expiation de cette offenſe.

Ariſtoméne ſe rapporta de tout aux lumiéres de Théoclès. Seigneur, reprit alors le Devin, j'ai conſulté les Dieux, & j'ai voulu ſçavoir les intentions de Cloto; je ſuis prêt de vous en rendre compte. Je loue le zéle de l'illuſtre Prêtreſſe de Diane, mais je crains que ce zéle ne l'aveugle. Les Dieux ſont ennemis du ſacrilége, & Cloto n'étoit point appellée aux vœux qu'on a éxigés d'elle. On a forcé ſon inclination. C'eſt une victime qui n'eſt pas aſſez digne d'une ſi ſainte vocation. Peuples de la Meſſénie, ajouta-t-il, je vous le déclare de la part des Dieux de votre patrie, vous encourerez leur haine, ſi vous abandonnez une malheureuſe qui s'eſt miſe ſous leur protection.

Ce diſcours étonna d'autant plus la Prêtreſſe, que tout le conſeil ſe rendit

rendit à l'avis de Théoclès : on refuſa de rendre Cloto ; elle fut déclarée libre & relevée de ſes vœux ; & le Peuple accoutumé à ſe régler ſur les lumiéres de ſes conducteurs, trouva tant d'équité dans ce jugement, que la Prêtreſſe ne put rien obtenir.

La joie de Manticle & celle de Cloto furent égales au déſeſpoir d'Ariſtocrate. Il donna avis de tout à Archidamie, & il lui fit entendre que le mauvais ſuccès étoit uniquement dû aux artifices d'Ariſtoméne, toujours éperdument amoureux de Cloto.

Cependant le Général continuoit de faire des courſes ſur les terres des Lacédémoniens, & il en revenoit toujours chargé de dépouilles. Le deux Rois furent obligés de ſe mettre en Campagne pour l'arrêter. Ils partirent de Lacédémone avec un corps d'Armée deux fois plus fort que le ſien ; &

ils le ſurprirent ſi à propos, qu'il tomba entre leurs mains, abbatu par un coup de pierre, qui lui ôta la connoiſſance.

Les Lacédémoniens furent ravis d'avoir enfin en leur pouvoir l'Ennemi le plus redoutable qu'ils euſſent jamais eu; ils le traînérent en triomphe à Lacédémone avec cinquante priſonniers. Le bruit de ſa priſon parvint bientôt aux oreilles d'Archidamie. Alors tout ſon amour ſe réveilla. La crainte de voir périr ſon Amant la jetta dans des frayeurs mortelles : peu s'en fallut qu'elle n'allât demander ſa grace au Peuple. Mais il étoit trop tard : Archidamie apprit qu'Ariſtoméne avoit été précipité du haut d'un rocher dans une profonde caverne, où l'on faiſoit périr tous les grands Criminels.

Mais le Ciel s'intéreſſoit encore à la conſervation de cet indomptable Guerrier ; l'hiſtoire paroîtra

fabuleuſe. Ariſtoméne ne fut qu'étourdi de ſa chute. La flatterie publia de ſon temps qu'une aigle l'avoit ſoutenu ſur ſes aîles juſqu'au fond du gouffre : quoi qu'il en ſoit, il ſe trouva ſans bleſſure, dans le creux de la caverne : cependant ſa mort ſembloit ſeulement retardée. Car par où ſortir de cet affreux ſouterrain ? L'événement tient du prodige. Ariſtoméne s'étoit réſolu de périr, & il s'étoit enveloppé la tête dans ſa robe, attendant ſans murmurer la fin de ſa vie, lorſqu'au bout de trois jours, il entendit quelque bruit ; c'étoit un Renard qui attaquoit un cadavre. Ariſtoméne reprit courage en le voyant ; il jugea que cet animal étoit entré là par quelque endroit ; il ſaiſit ſubtilement ſa queue d'une main, & de l'autre il lui préſentoit ſa robe lorſqu'il ſe retournoit pour le mordre, le ſuivant par-tout où il alloit, & jugeant bien que cet

animal regagneroit l'endroit par où il étoit entré.

L'attente d'Ariſtoméne ne fut point vaine; il apperçut le trou par où le Renard s'étoit gliſſé dans la caverne: alors il le lâcha, & l'ayant vû repaſſer par ce trou, il ne douta plus que le Ciel ne lui indiquât ce chemin; il ſe mit en état de l'accroître, & bientôt il s'y creuſa un paſſage aſſez large pour lui. Il ſe vit ainſi délivré comme par miracle des bras de la mort. La joie qu'il en eut rétablit ſes forces, & le lendemain il arriva ſur le Mont-Ira, où chacun pleuroit ſa perte, & donnoit des plaintes à la barbarie de ſon ſupplice.

Sa préſence rétablit l'eſpoir dans les eſprits abbatus des Meſſéniens. L'événement étoit tout propre à dégoûter les Lacédémoniens, inſtruits à craindre par cet éxemple, que les Dieux ne s'intéreſſaſſent pour les Meſſéniens, en protegeant

ſi viſiblement les jours de leur Général. Chacun ſe remplit de ces flatteuſes idées, & on parla enfin d'unir Manticle avec Cloto, & Damagette avec Tyndarée. Cette cérémonie ne fut differée que par les difficultés que Damagette y apporta, ne pouvant ſe réſoudre lui-même à rendre la Princeſſe femme d'un inconnu ; & voulant encore attendre les éclairciſſemens qu'il eſpéroit recevoir ſur ſon état & ſur ſa naiſſance.

Les Lacédémoniens n'apprirent la délivrance d'Ariſtoméne, que par l'entiére défaite d'un ſecours qui leur venoit de Corinthe. Ariſtoméne ſurprit le Camp ennemi durant la nuit, & il paſſa tout au fil de l'épée. Cette nouvelle fit dire à Lacédémone qu'il falloit que le Général des Meſſéniens fût reſſuſcité : on ſçut enſuite ſa délivrance ; elle parut ſi merveilleuſe, qu'on commença de ſe défier du ſuccès

d'une guerre dans laquelle l'Ennemi renaiſſoit de ſes propres défaites.

La haine d'Archidamie ſembla ſe renouveller au bruit de ce retour. Elle eut recours à Ariſtocrate ; mais il étoit lui-même en proie aux plus cruelles peines. Il avoit ſçu le mariage qui ſe projettoit entre Manticle & Cloto. Il ne trouva d'autre moyen de l'empêcher que de demander cette fille pour lui-même.

Il prit le temps que le Conſeil étoit aſſemblé : Seigneur, dit-il, en s'adreſſant à Ariſtoméne, dont il feignit d'ignorer les deſſeins, je viens enfin vous avouer ma foibleſſe. Vous ſçavez à quel point j'adore Cloto : j'ai long-temps combattu ma paſſion, parce que j'ai craint qu'elle ne vous déplût ; mais j'ai fait d'inutiles efforts : l'amour l'emporte ſur toutes mes raiſons ; il m'a fermé les yeux ſur la différence des

conditions, & il ne me les a laiſſés ouverts que pour juger des vertus de la belle Cloto; je ſuis enfin réſolu de l'épouſer, ne me refuſez point ma Captive, & ſouvenez-vous, ajouta-t-il, avec un air menaçant, de ce qu'il en penſa coûter aux Grecs, pour le refus qu'Agamemnon leur Chef oſa faire de Briſeis aux feux impatiens d'Achile.

Cette demande étoit faite en plein Conſeil, dans le deſſein d'y faire ſentir le ménagement qu'on devoit à un auſſi puiſſant Allié. Ariſtoméne apperçut le piége; il ne voulut pas y donner; mais il ne jugea pas non plus qu'il lui convînt de ſe laiſſer braver par le Prince des Arcadiens. Seigneur, lui dit-il, vous ne trouverez point ici la réſiſtance capricieuſe d'Agamemnon; & puiſqu'enfin vous prenez Achile pour modéle, nous eſpérons que ce ne ſera pas du moins en ce

qu'il fit de mal aux Grecs : je ne vous refuſe point Cloto, elle eſt à vous, ſi elle y conſent ; je l'ai rendue à elle-même, & je ne ſuis plus le maître de ſa main. Tâchez de l'obtenir ; il vous eſt permis de ſatisfaire votre flamme en l'épouſant ; je n'empêcherai jamais que vous ne vous uniſſiez à cette aimable fille.

Ariſtoméne ſçavoit les engagemens de Manticle avec Cloto, & l'averſion particuliére qu'elle avoit pour Ariſtocrate ; il crut ne rien riſquer : Ariſtocrate fut obligé de ſe contenter de cette réponſe ; mais il entrevit qu'elle ne concluoit rien, & qu'on cherchoit ſeulement à lui ôter le prétexte de ſe plaindre. Il réſolut donc de ne plus garder de meſures, d'enlever Cloto, & de ſe retirer en Arcadie avec ſa proie, après avoir livré, s'il étoit poſſible, le Mont-Ira aux Lacédémoniens.

Pendant qu'il diſpoſoit tout pour

le ſuccès, un nouveau malheur fit tomber Ariſtoméne pour la troiſiéme fois entre les mains des Lacédémoniens. Il s'étoit écarté du Mont-Ira durant la ſolemnité d'une Fête qu'on y célébroit. Il fut rencontré par ſept Archers Crétois qui ſervoient dans l'armée ennemie ; il fut obligé de ſe rendre : auſſi-tôt ils le chargérent de chaînes ; ils députérent deux d'entr'eux, pour porter cette grande nouvelle à Lacédémone, & ils conduiſirent leur Priſonnier dans une maiſon voiſine, d'où ils prétendoient le transférer à Sparte le lendemain.

Cette maiſon étoit propre ſans être magnifique : elle étoit agréablement ſituée ſur le penchant d'une colline de la Meſſénie. Les ſoldats Crétois s'y étoient logés le ſoir précédent, & ils s'étoient abſtenus de la piller par un motif de reſpect dont ils n'avoient pu ſe défendre à la vue d'une femme ſeule qui l'habitoit

avec ſa fille. La mere étoit encore aſſez jeune pour faire juger qu'elle avoit été fort belle ; mais ſa fille dans une grande jeuneſſe laiſſoit éclater des charmes ſi parfaits, qu'elle ſembloit n'avoir point d'égale dans la Meſſénie. Elles reçurent Ariſtoméne avec une grande diſtinction ; & comme leur maiſon étoit ſituée ſur les terres des Meſſéniens, elles donnérent des plaintes aux malheurs du Général ; elles ne cachérent pas même leur douleur aux yeux des ennemis.

Ariſtoméne s'apperçut de l'humanité des deux femmes : ſa conſidération pour elles en devint plus forte ; elles demandérent qu'il leur fût permis de rendre au Général des honneurs qui convinſſent à ſa dignité : cela leur fut accordé : on le logea dans l'endroit le plus commode de la maiſon ; il y étoit ſeulement gardé par les Crétois.

La réputation d'Ariſtoméne avoit

rempli la jeune Aſtioche, (c'étoit le nom de cette aimable fille) d'une ſi forte admiration ; elle étoit ſi particuliérement touchée de la majeſté de ſon air, & de celle de ſa phyſionomie, qu'elle réſolut de rompre ſes liens à quelque prix que ce fût. Elle avoit fait un ſonge qui l'y encouragea : il lui avoit ſemblé voir un Lion que des Loups emmenoient chargé de chaînes, qu'ils lui avoient arraché les oncles ; mais qu'enſuite il avoit rompu ſes fers, & qu'il avoit mis les Loups en piéces. Elle ne douta point que ce ſonge n'allât s'accomplir, & elle conçut le généreux deſſein de le rendre véritable.

Aſtioche confia ſon ſecret à ſa mere, & elle l'engagea d'y prendre part. Elles convinrent d'enyvrer les ſoldats, & elles n'eurent pas de peine à y réuſſir. Le vin fut abondamment verſé ; & lorſqu'enfin il eut produit l'effet ordinaire, Aſtio-

che accourut à la chambre d'Ariſtoméne: Venez, Seigneur, lui dit-elle, venez voir vos ennemis enſevelis dans un profond ſommeil; il ne vous ſera pas difficile de les vaincre en cet état. Elle coupa enſuite avec un poignard les liens qui garottoient Ariſtoméne, & elle le ména dans le lieu où les Crétois étendus ſur des lits, livrérent une victoire aiſée au Général Meſſénien. Il les poignarda les uns après les autres.

Ariſtoméne ravi de joie de cette délivrance miraculeuſe, voulut ſçavoir à qui il en étoit redevable, pour en témoigner ſa gratitude. Seigneur, lui dit celle qui paroiſſoit la plus âgée, notre hiſtoire demande plus de loiſir que vous n'en avez, & nous avons intérêt de cacher encore quelque temps des événemens dignes de pitié, & qui nous rendront peut-être votre protection néceſſaire. Cette jeune perſonne

que vous voyez n'eſt point ma fille; elle ſort d'un ſang plus illuſtre : nous ſommes venus chercher parmi vous un aſyle juſqu'à l'éclairciſſement de notre fortune, & nous y avons pris d'autres noms. Aſtioche eſt celui que cette jeune perſonne reçut en naiſſant, le mien eſt Argyre. Eloignées par des Mers qui nous ſéparent de notre Patrie, nous attendons ici la fin de notre miſére.

Ariſtoméne attentif à tout, ne douta point que ce récit ne fût ſincére. Il fut touché ſur-tout de la beauté d'Aſtioche : Madame, lui dit-il, je vous dois la vie, & tous les Meſſéniens vous ſont redevables de la liberté. Que ne puis-je dignement récompenſer un ſi grand ſervice ! Je ne le ſçaurois faire qu'en vous aſſociant à ma fortune; mais votre âge, Madame, demande plus d'égalité. Ariſtoméne a des vûes plus raiſonnables : un fils lui reſte, il vous l'offre; ne dédaignez pas ſa main :

il faut qu'il m'acquitte envers vous de ce que je vous dois.

Aſtioche baiſſa les yeux, & parut interdite. Argyre prit auſſi-tôt la parole, & répondit pour elle : Seigneur, dit-elle, le bonheur de l'événement ſert de récompenſe à l'action ; le Prince votre fils n'eſt peut-être pas diſpoſé à vous obéïr, & peut-être qu'Aſtioche a d'autres engagemens. Laiſſons à de jeunes cœurs le ſoin de ſe choiſir un Maître. Peut-être que ſi la belle Aſtioche, répondit Ariſtoméne, connoiſſoit les vertus de Gorgus, qu'elle ne réſiſteroit pas à l'offre de ſa main. Cependant je ne veux pas forcer ſes volontés ; laiſſez ſeulement agir celle que j'ai de vous faire du bien : demain vous aurez d'autres témoignages de ma reconnoiſſance.

Ariſtoméne reprit le chemin du Mont-Ira, où tout étoit allarmé de ſon abſence. Il compta ſa derniére aventure qui parut encore miracu-

leuſe. On fit tout retentir des louanges d'Aſtioche. Le Général vantoit ſon eſprit & ſa beauté : il crut que le Prince en étoit touché ; il lui parla du deſſein qu'il avoit eu. Gorgus frémit en apprenant les vûes de ſon pere : il étoit engagé ; il ne pouvoit ſe réſoudre à rompre ſes premiers nœuds ; ils étoient ſi forts, qu'il eût mieux aimé mourir que d'en former d'autres.

Gorgus alla s'enfermer avec Damagette, avec qui il étoit uni d'une amitié particuliére. Je tremble, lui dit-il : mon pere vient de me parler d'épouſer Aſtioche. Je dois tout à cette vertueuſe fille, pour avoir ſauvé les jours d'Ariſtoméne. Mais vous le ſçavez, mon cher Damagette, on n'eſt pas maître de ceſſer d'aimer, ce qu'on a cru une fois digne de l'être. Il faut que je rompe pour toujours avec la plus charmante perſonne de la terre Jugez de ma peine, ſi mon pere s'opiniâtre

à m'en faire épouſer une autre. Ecoutez cependant mon aventure, elle eſt ſinguliére en tout, & vous ſerez en état de me donner des avis ſalutaires.

HISTOIRE DU PRINCE GORGUS.

VOUS ſçavez les raiſons qui portérent Ariſtoméne à transférer toutes les forces des Meſſéniens ſur le Mont-Ira. Il vouloit occuper autour de ce Roc imprenable, les troupes des Lacédémoniens, & ſe ménager les moyens de faire des courſes dans la Laconie, qui depuis ce temps-là eſt toujours reſtée expoſée au pillage. Cette réſolution de mon pere a plus fait de tort à Lacédémone, que la perte d'une bataille.

Un jour que nous avions réſolu Manticle & moi de courir juſqu'aux Portes de Sparte, nous vinmes cou-

cher dans une petite maiſon qu'un de ſes domeſtiques avoit auprès du Mont-Ira. Nous nous déguiſâmes ſi bien qu'il étoit impoſſible de nous reconnoître ; & le lendemain nous fûmes joints par quelques ſoldats de notre garniſon, avec le ſecours deſquels nous allâmes brûler quelques maiſons avancées des faux-bourgs de Lacédémone. Après cette petite expédition d'où les nôtres revinrent chargés de butin, nous rentrâmes ſur les terres de la Meſſénie.

La nuit qui nous ſurprit, nous obligea de nous arrêter dans une maiſon que nous trouvâmes ſur nos pas : nous logeâmes nos gens tout autour, & nous y entrâmes pour y demander gîte pour nous.

Nous n'y trouvâmes que deux femmes que notre préſence avoit allarmées, & qui ſe raſſurérent en apprenant que nous étions Meſſéniens : elles nous firent un accueil

obligeant ; & quoique nous cachaſſions notre nom, elles ne laiſſérent pas de nous traiter avec beaucoup d'humanité.

Je vous avoue que l'une de ces femmes me plut infiniment ; je m'informai de ſon nom ; on me dit qu'elle s'appelloit Léonide, qu'elle demeuroit dans le voiſinage, où elle vivoit ſeule avec ſa mere, & qu'elle étoit venue paſſer quelques jours chez Méliſſe, qui étoit celle chez qui nous étions, qui venoit d'épouſer un Officier Meſſénien, dont le nom ne m'étoit point connu.

La beauté de la jeune Léonide, ſa douceur & ſa modeſtie firent d'abord une ſi forte impreſſion ſur mon cœur, que j'en devins éperdument amoureux : tous mes ſoins furent pour elle, & cependant je ne laiſſai pas de plaire à Méliſſe, autant que Léonide m'avoit plu.

Méliſſe étoit belle, moins jeune que Léonide, mais elle a beaucoup

d'eſprit. Je m'apperçus preſqu'auſſitôt qu'elle regardoit d'un œil de jalouſie les ſoins que je rendois à ſon amie. Cependant j'étois ſi occupé de ma flamme naiſſante, que je ne m'embarraſſai point de ſa peine. Je laiſſai à Manticle le ſoin de l'entretenir, & je n'eus des yeux que pour Léonide.

Je paſſai le reſte du ſoir avec un plaiſir que je ne puis vous exprimer. Rien n'eſt ſi doux que le commencement d'une paſſion : la mienne étoit vive, & je croyois y trouver d'autant moins d'obſtacle, que j'eſpérois tout ſurmonter par l'excès de ma tendreſſe.

Un ſcrupule trop délicat m'empêcha de me découvrir ; je craignis de devoir le cœur de Léonide au nom de Gorgus : je m'appellai Androclès, & je me donnai un rang médiocre parmi les Meſſéniens.

Je fis conſentir Manticle à cet innocent ſtratagême ; je l'entretins

toujours des charmes de Léonide, dont je lui parus fort amoureux. Il agréa tout, & nous n'eûmes point d'autre converſation lorſque nous fûmes ſeuls.

Il falloit partir le lendemain : je vous avoue que je m'arrachai avec peine de cette maiſon. Je fus obligé en nous ſéparant d'adreſſer mes premiers complimens à Méliſſe : mais je déclarai à Léonide la violence que je me faiſois : Madame, lui dis-je à demi-bas, je rens à Méliſſe ce que je dois à l'accueil qu'elle nous a fait, mais je donne à la belle Léonide la préférence que ſes charmes lui attireront par-tout.

Ce compliment fait d'une façon myſtérieuſe, fit rougir Léonide : Méliſſe s'en apperçut, & j'ai ſçu que depuis notre départ, elle fit tous ſes efforts pour apprendre de ſon amie, ce que je lui avois dit. Léonide refuſa de le révéler, ſoit qu'elle fût retenue par un effet de

modeſtie, ou qu'elle ne lui voulût pas faire confidence d'une déclaration, qui ſembloit ne lui avoir pas déplu.

Nous revînmes ſur le Mont-Ira, où nous fûmes reçus avec de grands applaudiſſemens ; mais je n'étois ſenſible qu'au ſouvenir de Léonide. Je fis conſentir Manticle que j'achetaſſe la maiſon de ſon domeſtique ; & dès que je pus y aller paſſer quelques jours, je ne manquai pas d'y courir.

Nous avions alors fait une Tréve avec les Lacédémoniens, qui devoit durer ſix ſemaines. J'allai d'abord rendre viſite à Méliſſe, où je me flattois peut-être de trouver encore Léonide : malheureuſement elle étoit retournée chez elle : j'y rencontrai Plexippe Officier Lacédémonien, qui ſervoit ſous Empérame qui tient un rang ſi diſtingué dans les Troupes de Lacédémone.

Plexippe étoit amoureux de Mé-

liſſe, & je croi que je lui enlevai ſa conquête: car j'ai ſçu qu'ils vivoient dans une grande familiarité avant que j'euſſe vû ſa Maitreſſe, & depuis elle n'a eu pour lui que des rigueurs inſupportables. Il les éprouva dès ce jour-même: ſa préſence gênoit les nouveaux feux de Méliſſe, & elle me recherchoit avec ſi peu de ménagement, qu'un Amant moins délicat en pouvoit prendre juſtement de l'ombrage.

Mon deſſein étoit de repaſſer chez Léonide; je le dis par malheur à Méliſſe; elle ne put ſe réſoudre à me quitter, & elle voulut être de la partie. J'en euſſe été fort affligé ſi je n'euſſe engagé Plexippe de nous accompagner dans cette viſite: je me flattois qu'il amuſeroit Méliſſe pendant que j'entretiendrois Léonide.

Cette aimable fille nous reçut avec tout l'agrément poſſible; elle étoit ſeule avec Démo ſa mere.

Comme elle l'avoit inſtruite de notre premiére entrevûe, elle me fit auſſi un accueil très-poli, & j'euſſe été fort content ſi la préſence de Méliſſe n'eût mêlé une grande amertume à ma joie. Méliſſe me dévoroit des yeux, & je n'en avois que pour Léonide : je rencontrois quelquefois les ſiens ; elle les baiſſoit avec une modeſtie qui me charmoit : je ſoupirois tout bas, & je ſentois une peine extrême d'être ainſi obligé de me contraindre.

Je me contentai donc de faire parler mes regards, & je remis à une autre fois la déclaration que j'avois projettée. Méliſſe plus hardie réſolut de me faire part de ſon ſecret. Elle fit ſi bien qu'elle engagea une promenade dans laquelle je fus obligé de lui donner la main, & d'abandonner celle de Léonide à Plexippe ; je ſouffris étrangement de ce partage ; il ſembla que Méliſſe s'en fût apperçûe ; elle m'en fit auſſi-tôt la guerre,

Je gage, me dit-elle, en me regardant fixement, que vous ſeriez plus content de tenir la main de Léonide, que celle de Méliſſe, & qu'il vous ſeroit fort doux que je rappellaſſe Plexippe, & que je vous miſſe à ſa place: Parlez, n'eſt-il pas vrai que j'ai deviné juſte? J'avoue, repris-je aſſez bruſquement, que Léonide me ſemble incomparable, & que je trouve Plexippe fort heureux de ſe trouver ſeul avec elle. Mais peut-être, ajoutai-je malicieuſement, que vous ſeriez plus ſatisfaite avec lui, que vous ne l'êtes avec moi. S'il en étoit ainſi nous n'aurions tous deux rien à nous reprocher.

Cette réponſe avoit quelque choſe de dur qui répugne à mon caractére; mais je ne me crus pas obligé de garder de grands ménagemens. Méliſſe rougit de dépit, & ſon reſſentiment occaſionna l'aveu de ſa flamme. Si vous aviez ſur mon compte,

compte, repartit-elle, des ſoupçons auſſi juſtes que ceux que j'ai ſur le vôtre par rapport à Léonide, vous ne me reprocheriez rien ſur celui de Plexippe; je ne le regrette point, & vous ſouhaitez Léonide: le plaiſir de la retrouver vous conſolera bientôt de l'avoir perdue, mais rien ne rendra à Plexippe ce que vous lui avez ôté.

Madame, lui dis-je avec aſſez de peine, cette diſtinction eſt fort obligeante pour Androclès, & je ſerois le plus ingrat des hommes ſi j'en perdois le ſouvenir... Vous l'êtes déja, interrompit Méliſſe; je ne compte point ſur votre cœur, & je mépriſe votre reconnoiſſance; j'en ai trop fait en vous laiſſant entrevoir que je vous aimois. Le ſacrifice de Plexippe eſt peu de choſe; il me couteroit davantage, s'il m'étoit auſſi cher que vous l'eſt Léonide.

Ce diſcours m'embarraſſoit de plus en plus, lorſque nous fûmes

rejoints par Plexippe & par Léonide. Nous avions Méliſſe & moi l'air inquiet; il étoit aiſé de s'appercevoir de notre trouble: vous allez voir l'effet que l'apparence fit ſur l'eſprit de Léonide.

Plexippe l'avoit entretenue du réfroidiſſement de Méliſſe; il s'en étoit plaint amérement, & il m'avoit accuſé de ce changement. N'en doutez point, avoit-il dit, Androclès m'a ravi le cœur de l'ingrate! Elle lui a donné en ma préſence mille témoignages d'une tendreſſe naiſſante; je ſuis trahi, & mon Rival a fait en fort peu de temps ce que toute mon ardeur avoit eu peine à obtenir après un long martyre.

Léonide ajoûta trop légérement foi à ce diſcours. Elle ſentit une premiére pointe de jalouſie; le trouble où je parus augmenta ſes ſoupçons; elle crut que j'avois entretenu Méliſſe de mon amour, & que

c'étoit la raiſon de l'embarras qui nous obſédoit l'un & l'autre : elle en fut affligée ; mais elle cacha ſi bien ſa peine, que je ne m'en apperçus pas.

Je fus ainſi obligé de me ſéparer de Léonide, ſans l'avoir entretenue : Méliſſe retourna chez elle, & Plexippe que ſa jalouſie tourmentoit cruellement, lui fit de ſi grands reproches, qu'ils ſe brouillérent tous deux ; & voici l'avantage que Méliſſe en tira.

Plexippe avoit eu l'indiſcrétion d'avouer à cette femme la confidence qu'il avoit faite à Léonide ; elle crut que cette aimable fille pourroit bien en avoir pris de l'ombrage ; elle réſolut de l'augmenter en lui diſant fauſſement que je l'aimois, & que je l'en avois entretenue le jour précédent.

Léonide tomba dans le piége : on croit également ce qu'on craint, & ce qu'on ſouhaite. Cependant, di-

ſoit Méliſſe, je ſuis brouillée avec Plexippe ; il m'a querellée, & je m'en ſuis piquée : je vous avoue que je ſuis fâchée de n'avoir point eu plus de retenue. Il faut, ajouta-t-elle, que vous nous raccommodiez, & que vous faſſiez ſouvent venir Plexippe chez vous, afin que je l'y revoye ; car enfin je ne compte point ſur l'amour d'Androclès : je le croi propre à ſe faire honneur de ſes conquêtes ; & je ſuis fort trompée, s'il ne vous fait auſſi une déclaration d'amour au premier jour.

A moi ! répartit Léonide, avec un certain dépit, qui découvrit l'état de ſon cœur à ſa Rivale : Ah ! je l'en quitte : je ne veux point d'Amant qui ſe donne ſi facilement. Vous ne l'écouterez donc pas favorablement, reprit la perfide Méliſſe ? Je vous aſſure, dit Léonide, qu'il ſe repentira de ſon audace. Il ſera ſans doute bien at-

trapé, conclut Méliſſe, car je n'ai pas envie d'être ſa duppe; je ne veux ſonger qu'à me réconcilier avec Plexippe.

Le deſſein de Méliſſe étoit d'engager Léonide à prendre ſoin de ce raccommodement, afin d'attirer Plexippe à la ſuite de cette aimable fille, & de me donner de cette façon de juſtes ſujets de jalouſie, qui me dégoûtaſſent d'elle, & qui me déterminaſſent à recevoir les avances de ſa Rivale.

Tout réuſſit d'abord comme Méliſſe l'avoit projetté. Plexippe averti ſous main que Léonide étoit diſpoſée à le raccommoder avec ſa Maitreſſe, ne partit plus de chez elle: je l'y rencontrai tous les jours; & comme je crus m'appercevoir que Léonide avoit toujours quelque choſe de particulier à lui dire, & qu'elle me recevoit très-froidement, je n'héſitai point à juger

qu'il étoit amoureux, & qu'il étoit même bien traité de Léonide.

Je ſentis cette préférence avec une douleur que je ne pus vaincre; je penſai vingt fois me découvrir pour faire ceſſer cette injuſte préférence. Mais enfin je fus retenu par de juſtes conſidérations, & j'aimai mieux me plaindre à Léonide, que de faire un vain éclat.

Léonide étoit ſi bien préparée à tout, qu'elle ne daigna pas m'écouter. Non, me dit-elle, vous ne me perſuaderez point que vous ſoyez capable de m'aimer: je ſçai vos engagemens ailleurs, & je ne les deſapprouve point: tâchez de plaire à votre Maitreſſe, & de l'engager à vous croire; mais n'eſpérez pas que je prenne aucune confiance à tout ce que vous me direz.

Léonide parla auſſi-tôt d'autre choſe, & elle ne voulut plus m'entendre; elle appella ſa mere. Rien

n'égaloit mon trouble & mon dépit. Si Plexippe s'étoit préſenté, alors je l'aurois querellé ; mais il ne parut point. Cependant Léonide feignit un fort grand mal de tête, & elle ſe retira. Je demeurai ainſi ſeul avec ſa mere : je n'y pus reſter long-temps ; je m'en revins ſur le Mont-Ira, & je fus trois jours ſans retourner chez Léonide : je ſouffris tous les maux du monde pendant ces trois jours ; enfin la force de ma paſſion m'y ramena ; je ne pouvois plus vivre ſans elle.

Méliſſe fut charmée en apprenant ce qui s'étoit paſſé : mais quoique je cruſſe mes affaires fort mal auprès de Léonide, je n'en aimois pas plus Méliſſe. Au contraire je la haïſſois d'avoir trahi Pléxippe. Si elle l'eût encore aimé, diſois-je, il n'eût point cherché à ſe faire aimer de Léonide ; elle eût été plus facile à perſuader ; je lui euſſe plû peut-être. Dieux ! faut-il que les

Lacédémoniens nous vainquent en tout, & que nous ne puissions garantir de leur tyrannie, les cœurs même les plus illustres.

Ces réflexions m'affligérent horriblement ; je revins cependant entraîné par la force de mon amour. Mais il s'étoit passé bien des choses en mon absence. Léonide avoit tout avoué à sa mere, jusqu'au penchant qu'elle avoit à m'aimer. Démo l'avoit fort blâmée de s'être engagée avec tant de légéreté. Vous ne deviez pas disposer ainsi de votre cœur, lui dit-elle avec beaucoup de sévérité. Que sçavez-vous si Androclès est digne de vous ? J'ai des vûes pour votre établissement que vous ignorez ; & vous ne deviez pas risquer d'engagement sans m'en avoir consultée. Laissez moi parler à Androclès ; je l'instruirai de mes intentions.

Je trouvai en effet Démo seule, & je lui demandai d'abord des nou-

velles de Léonide. Elle s'eſt trouvée mal, me dit-elle: mais, Seigneur, ajouta-t-elle, qu'eſpérez-vous de vos aſſiduités? J'ai ſçu que vous vous étiez déclaré Amant de ma fille; elle ne peut accepter, Seigneur, les offres de votre cœur; telle eſt en effet ſa deſtinée qu'elle ne peut être à vous; de puiſſantes raiſons l'écartent de la Meſſénie; elle a un frere, & je ne puis ſans ſon ordre, ou ſans ſon conſentement, la laiſſer ſuivre un penchant qu'il n'a pas autoriſé.

Eh! quel eſt-il ce frere, m'écriai-je tout éperdu, qui doit me refuſer la main de ſon adorable Sœur? Croyez-moi, Démo, Androclès n'eſt pas indigne de Léonide; mais l'ingrate n'eſt ſenſible qu'aux vœux de Pléxippe..... De Pléxippe! interrompit Démo; non, Seigneur, ne le croyez pas; je ſçai ce qui la rend attentive pour lui; je ſçai ce qu'elle penſe là-deſ-

ſus. Mais enfin que voulez-vous qu'elle croye elle-même de vos diſcours? Vous oſez lui déclarer que vous l'aimez, & vous en dites autant à Méliſſe: n'y eût-il que cette raiſon qui vous écartât du cœur de ma fille, je ne ſouffrirois pas qu'elle vous y donnât jamais entrée.

Ah! vertueuſe Démo, répondis-je, ſi je n'étois éloigné du cœur de Léonide que par les engagemens que j'ai avec Méliſſe, que je ſerois bientôt heureux! Je n'aime que l'adorable Léonide, & je déteſte l'ingrate Méliſſe, parce qu'elle a trahi Pléxippe. Eh! que penſeriez-vous donc, ajoutai-je, ſi je vous diſois qu'elle a tout tenté pour me plaire; qu'elle s'eſt preſque offerte à moi, & qu'elle n'en a pu tirer le moindre aveu qui bleſſât l'inviolable fidélité que j'ai vouée à l'aimable Léonide?

Ce fut ainſi que je découvris les artifices de Méliſſe, & que j'en in-

formai Démo. Cependant elle acheva de me deſeſperer, en perſiſtant toujours à me dire que je ne pouvois être à Léonide. Je revins ſi affligé, que je crus cent fois mourir de déplaiſir.

Démo rendit compte de cet entretien à Léonide, & elle lui fit des défenſes très-ſévéres de me revoir; elle promit d'obéir, & cependant elle obtint la liberté de m'entretenir encore une fois.

Je revis donc le lendemain Léonide, peut-être hélas! pour la derniere fois. Elle me compta ce qu'elle avoit appris des fourberies de Méliſſe; je ne la verrai plus, me dit-elle, & je ſuis ravie d'être déſabuſée. Ah! Madame, interrompis-je, quelle offenſe m'avez-vous faite? Croyez-vous qu'on puiſſe ſi facilement en aimer une autre que vous? Votre beauté, votre vertu, tout ne devoit-il pas.... Arrêtez, Seigneur, interrompit-elle à ſon tour,

ce langage n'eſt plus de ſaiſon ; je ne vous cache point que vous êtes le ſeul de qui il pourroit me plaire ; mais il faut ceſſer de nous voir. Adieu, Seigneur, oubliez votre amour, & conſervez-moi votre eſtime, vous êtes ſûr de la mienne.

Jugez quels coups mortels ce diſcours me porta ; j'étois prêt d'y répondre, & je ne ſçai ſi j'euſſe été maître de mon amour lorſque Démo entra. Sa préſence me retint ; je craignois de l'aigrir contre ſa fille. Je reſtai encore quelque temps, & je partis réſolu de revenir bientôt, & de déclarer à la ſévére Démo, que l'Amant de Léonide étoit le fils du grand Ariſtoméne.

Mais admirez la fatalité du ſort qui s'opiniâtre à me perſécuter. Après avoir réſiſté huit jours au déſir de revoir Léonide, j'étois prêt d'y retourner, lorſque mon pere m'apprend bruſquement qu'il a diſpoſé de ma main, & qu'il me

deſtine Aſtioche. Quelle eſt cette Aſtioche ? Dois-je acquitter les dettes de mon pere ? Et faut-il que je meure ou que je traîne une vie miſerable, parce qu'une fille s'eſt acquiſe une réputation immortelle, en ſauvant les jours du brave défenſeur des Meſſéniens ?

Ce fut ainſi que Damagette fut inſtruit des aventures de Gorgus. Ce Prince gémiſſoit ſeul dans la petite Cour du Mont-Ira. Tyndarée alloit épouſer ſon cher Rhodien, & Manticle étoit ſur le point d'être uni avec Cloto. Mais l'artificieux Ariſtocrate devorant ſecrettement ſa jalouſie, ſe diſpoſoit à l'enlever de concert avec Archidamie.

Pendant qu'il préparoit tout pour l'éxécution de ce complot, Ariſtoméne voulut faire voir aux Meſſéniens, celle à qui il étoit redevable de la vie, & de la liberté. Il chargea Théoclès d'aller cher-

cher Aſtioche. Gorgus trembla à cette nouvelle ; il ſe vint jetter aux pieds de ſon pere, pour lui demander en grace qu'il ne le forçât point d'épouſer cette inconnue. Non, mon fils, lui dit Ariſtoméne en le relevant, je ne veux point vous faire de violence, & vous n'épouſerez point Aſtioche ; mais ne m'ôtez pas la liberté de lui témoigner ma reconnoiſſance, & ſouffrez que je m'acquitte envers elle du ſervice qu'elle m'a rendu.

Théoclès fut chargé d'avertir Aſtioche qu'Ariſtoméne, en l'appellant à ſa Cour, ne ſongeoit point non plus à contraindre ſon inclination, & qu'elle reſteroit maitreſſe de ſon cœur & de ſa main.

Aſtioche obéit avec moins de répugnance. Tout le monde l'attendoit ſur le Mont-Ira. Ariſtoméne lui avoit fait préparer un appartement auprès de celui de ſa fille ; chacun lui adreſſoit des vœux, &

des applaudiſſemens, comme à la Libératrice de la Meſſénie.

Ariſtoméne attendoit chez lui l'arrivée de cette illuſtre fille; mais il envoya le Prince au-devant d'elle, accompagné de la Princeſſe, de Manticle & de Clòto. Aſtioche s'approchoit fort lentement. Auſſitôt que le Prince l'apperçut de loin, il deſcendit de cheval avec Manticle; & comme elle fut avertie qu'ils s'avançoient, elle deſcendit de ſon chariot avec ſa mere. Quelle fut leur ſurpriſe à tous deux, lorſque Gorgus reconnut Léonide, & que Léonide apperçut Androclès!

Quoi! s'écria le Prince, en ſe jettant tranſporté de joie aux pieds d'Aſtioche, c'eſt à l'adorable Léonide que je ſuis redevable de la vie de mon pere. Et c'eſt Androclès, répondit-elle, en le relevant, que je retrouve dans le fils du grand Ariſtoméne. Je puis donc enfin

vous dire que je vous adore, reprit-il ; je puis eſpérer d'être à vous. Hélas ! qui l'eût cru qu'en combattant contre l'offre du cœur d'Aſtioche, je refuſaſſe celui de la vertueuſe Léonide.

Pendant qu'ils ſe donnoient des témoignages mutuels de leur tendreſſe, la Princeſſe arriva. Manticle s'étoit avancé pour l'inſtruire de cet événement. Tyndarée embraſſa tendrement Aſtioche, & elle lui donna toutes les marques d'eſtime & de reconnoiſſance qu'elle en devoit attendre. Elle lui répondit avec beaucoup de modeſtie. Cloto voulut auſſi lui témoigner ſa joie. On traita Démo avec une diſtinction ſinguliére ; elles montérent toutes dans le même chariot. Le Prince marchoit à côté, tandis que Manticle courut avertir Ariſtoméne de ce changement.

Ce Prince reçut cette nouvelle avec une ſatisfaction inexprimable;

il ſembla qu'il y eût un nouveau miracle dans cet événement, qui fit penſer au Général Meſſénien que le Ciel s'intéreſſoit au ſort de toute ſa famille. Il ſortit auſſi-tôt au-devant de Démo & d'Aſtioche, ne pouvant différer plus long-temps les témoignages de ſa joie. L'entrevûe ſe fit en préſence des Meſſéniens : Ariſtoméne embraſſa tendrement Démo & Aſtioche, & il dit tout haut que rien ne l'inquiétoit plus, puiſque ſon fils pouvoit l'acquitter envers la belle Aſtioche de ce qu'elle avoit fait pour lui. Leur mariage fut en effet réſolu ſur le champ du conſentement de Démo.

Ariſtoméne conduiſit Aſtioche dans l'appartement qu'il lui avoit fait préparer, accompagné de Gorgus, de Tyndarée, de Manticle, de Damagette & de Cloto. Il ſembloit que Démo attachât particuliérement ſes regards ſur Da-

magette, qu'elle croyoit reconnoître ; elle n'expliquoit pourtant point ſes ſoupçons, lorſqu'Ariſtoméne lui adreſſant la parole. Vertueuſe Argyre, lui dit-il, (car il ſe ſouvint qu'elle s'étoit ainſi nommée après ſa délivrance,) j'ai lieu de penſer par les diſcours que vous m'avez autrefois tenus que la naiſſance d'Aſtioche eſt plus illuſtre qu'elle ne le paroît. Le deſſein que j'ai de l'aſſocier à la fortune de mon fils, rend la révélation de ce ſecret néceſſaire : ne nous cachez point une hiſtoire qui nous regarde tous ; vous parlez devant la famille d'Aſtioche ; puiſqu'enfin c'eſt celle du Prince que je lui donne pour Epoux.

Seigneur, répondit Argyre, après avoir un peu rêvé, l'alliance d'Aſtioche ne deshonore point le fils d'Ariſtoméne ; j'oſe vous dire plus, il ſemble que cet hymen ait été ordonné par les Dieux. Un Oracle

rendu dans le plus célébre Temple de Rhodes, m'a forcée de venir ici chercher un époux à ma fille, ou plutôt à celle du malheureux Prince de Jalyſe. C'eſt au fils du plus illuſtre des Grecs que cet Oracle l'a promiſe; il s'accomplit, Seigneur, cet Oracle reſpectable, puiſqu'Aſtioche épouſe le Prince votre fils.

A ces mots, Damagette jetta un regard étonné ſur Ariſtoméne. La reſſemblance de cet Oracle avec celui qui avoit été rendu pour lui, le rendit attentif à tout, & l'aventure de la fille du Prince de Jalyſe avoit tant de rapport à celle du diſciple de Démas, que Damagette ne douta plus qu'il ne fût ſur le point de voir ſa fortune éclaircie. Quoi! s'écria-t-il, avec un étonnement qui fut remarqué de tous. Quoi! je vois la fille du malheureux Phorbas. Hélas! j'ignorois qu'il fût encore quelqu'un au

monde à qui ſa mémoire dût être chere. Démas m'avoit caché cette circonſtance importante ; faut-il qu'il ſoit privé de voir la fille de ſon cher Maître ?

Argyre fut émûe en entendant parler ainſi Damagette. D'où connoiſſez-vous Démas, reprit-elle toute tremblante ? Et comment êtes-vous inſtruit des infortunes de Phorbas ? Parlez, Seigneur, hâtez-vous d'éclaircir mes doutes. J'entrevois qu'ils pourroient être bien véritables. Démas étoit chargé d'élever le fils unique de Phorbas. A-t-il conſervé ce ſacré dépôt comme il l'a dû ? Avez-vous connu ce Prince aimable, qui faiſoit toute notre eſpérance, lorſque le barbare Lycus fit périr toute la famille Royale ? Cette unique Princeſſe lui eſt échapée. Ah ! ſi je revoyois le Prince, ſi je pouvois l'embraſſer encore une fois, tous mes vœux ſeroient accomplis.

J'ignore, ajouta Damagette, avec beaucoup d'émotion, ſi Démas a eu ſoin de quelqu'autre que de moi ; mais je ſçai bien que je lui dois mon éducation. Ah ! Seigneur, interrompit Démo, vous êtes donc ce Prince ſi cher aux Peuples de Jalyſe, & dont nous avons pleuré ſi amérement la mort. On a cru que le traître Lycus avoit eu connoiſſance de votre ſort, & qu'il vous avoit fait périr ſecrettement. Le malheureux Démas gémit ſous le joug d'une indigne captivité ; il fut enlevé dans ſa retraite, & jetté dans les cachots de Jalyſe : nous ne doutâmes plus après ce malheur de la mort du Prince, dont on lui avoit confié la garde.

Damagette compta enſuite ce qu'il avoit autrefois appris à Ariſtoméne, & Démo reprit ainſi le diſcours. Dans le déſordre où la cruauté de Lycus réduiſit la famille de Phorbas, nous nous rencon-

trâmes à propos Démas & moi : nous convînmes du lieu de notre retraite ; je me chargeai de l'éducation de la jeune Princeſſe que j'avois heureuſement arrachée des mains de ceux qui eurent ordre de s'en ſaiſir, & Phorbas du jeune Prince ; il ſe retira dans un bois à quelques lieues de Jalyſe, & je m'enfermai dans un Temple, où je mis Aſtioche ſous la protection du Dieu qu'on y révére : elle y fut élevée comme ma fille, & elle crut l'être en effet. J'attendois toujours quelque révolution favorable, qui mît fin à la tyrannie, & je conſervois une étroite correſpondance avec Démas, lorſque j'appris qu'il avoit été enlevé par l'ordre de Lycus. J'en fus d'autant plus affligée, que je ne doutai point de la perte du Prince. Alors je réſolus de conſulter les Dieux, ſur la deſtinée de la Princeſſe. Qu'appris-je ? qu'elle devoit épouſer le plus illuſtre des

Grecs. Cet Oracle me releva le courage. Je réſolus de ſortir de Rhodes, & de venir chercher ce Grec renommé. Je parcourus les Villes d'Athénes & de Sparte, & enfin je me fixai dans la Meſſénie. Je l'avoue, Seigneur, en regardant Ariſtoméne, la tendreſſe qu'Aſtioche avoit priſe pour Androclès, me fit balancer ſur les raiſons qui devoient me faire accepter pour elle la main de Gorgus. Je ne pouvois trouver de plus illuſtre nom que celui d'Ariſtoméne ; mais je ne croyois pas Aſtioche en état d'accepter un époux ſi vertueux ; les Dieux en avoient autrement diſpoſé, & l'amour avoit commencé, ce que le Ciel avoit arrêté qui s'accomplît bientôt.

Après que Démo eut achevé de parler, Damagette alla embraſſer Aſtioche ; ils ſe donnérent des marques mutuelles de tendreſſe. Pour comble de ſatisfaction celui

que le Prince avoit envoyé à Rhodes, en revint le lendemain avec l'heureuſe nouvelle d'un ſoulevement général des Peuples de Jalyſe, menagé par les intrigues de Démas. Lycus avoit été maſſacré, Damagette proclamé Roy, & Démas élû Gouverneur pendant ſon abſence.

Rien ne manquoit plus au triomphe d'Ariſtoméne : ſa famille étoit heureuſement établie ; il ne reſpiroit plus qu'après la délivrance de ſa patrie ; mais il falloit enfin qu'elle tombât ſous le joug des Lacédémoniens.

Le jour étoit pris pour le triple mariage. Méliſſe entendit parler du changement avantageux arrivé dans la fortune de Léonide : elle manda ſur le champ Plexippe : Oubliez mon ingratitude, lui dit-elle, & vengez-moi d'Androclès & de ſa maitreſſe. Qu'ils périſſent tous deux, ou craignez que leur vie

vie ne ſoit un obſtacle éternel à votre bonheur. Allez, & ne vous préſentez à moi que pour m'apprendre que je ſuis vengée.

Pléxippe ne balance point ; il accourt à Lacédémone ; il ſe préſente au Sénat & aux deux Rois, & il s'offre d'aſſaſſiner Ariſtoméne s'il eſt néceſſaire : la tréve étoit expirée, & les armées s'étoient remiſes en campagne.

Archidamie entendit parler du zéle de Plexippe : elle l'envoye chercher, l'aſſurant de tout, pourvû qu'il aidât à la perte de la Meſſénie. Elle l'adreſſa comme un homme de confiance à Ariſtocrate, à qui il ſe fit ſecrettement préſenter avec des Lettres d'Archidamie.

L'importance étoit de ſe ſaiſir du Mont-Ira : Plexippe ſe chargea d'enlever Cloto, & Ariſtocrate promit d'empêcher ſes Troupes d'agir, lorſqu'on attaqueroit la Place.

Plexippe revint rendre compte

de tout à Méliſſe ; elle ne put lui refuſer des marques de reconnoiſſance ; ce fut de quoi embraſer le zéle de cet Officier. Les Troupes de Lacédémone n'étoient pas loin ; elles attendoient que les choſes fuſſent au point où on les déſiroit, pour marcher contre les Meſſéniens.

Oreſte Mari de Méliſſe étoit de garde cette nuit-là. Plexippe étoit donc ſans Rival : il eſpéroit donc tout obtenir, lorſqu'un accident imprévu vint encore traverſer ſon bonheur. Il avoit plu tout le jour, & il continuoit de pleuvoir abondamment. Les Officiers de garde ſe perſuadérent que les Ennemis ne ſongeroient pas à rien faire cette nuit-là ; ils ſe retirérent, abandonnant la ſûreté de la Ville & des Remparts à quelques Sentinelles qui s'endormirent preſqu'auſſi-tôt.

Oreſte fut du nombre de ceux qui revinrent chez eux. Son retour

embarraſſa Méliſſe: elle enferma Plexippe dans un cabinet, d'où il entendit ce que le Mari contoit à ſa Femme de l'abandonnement où étoit la Ville. Méliſſe vint lui confirmer cette nouvelle, & elle le fit ſortir par un autre endroit. Il alla auſſi-tôt en donner avis au Camp des Lacédémoniens. Comme tout étoit prêt pour l'attaque, & que les ordres étoïent donnés de ſe tenir toujours en état, les Ennemis ne furent pas long-temps à ſe préparer: ils ſortirent de leur Camp ſous la conduite de Plexippe; & après avoir eſcaladé le Mont par des endroits fort difficiles, ils ſe trouvérent enfin au pied du mur; ils y attachérent leurs échelles, & ils entrérent preſque tous dans la Ville.

Le trouble & la confuſion furent alors étranges. La pluye continuoit, & le tonnerre grondoit de toutes parts; les éclairs achevoient de

mettre par-tout l'épouvante ; on n'entendoit que les cris des femmes & ceux des enfans. Chacun couroit aux armes, & aucun ne ſe mettoit en défenſe. Les plus braves en excitant les autres à ſe raſſurer, perdoient en vaines remontrances un temps qu'ils euſſent mieux employé à chaſſer l'Ennemi ; & lorſqu'enfin on voulut prendre quelques meſures, les circonſtances dans leſquelles on les prit, les rendirent inutiles. Le vent & la pluye qui continuoient avec la même impétuoſité, éteignoient les flambeaux qu'on allumoit ; & lorſque le jour commença de paroître, & qu'on voulut fondre ſur les Ennemis, que les femmes montérent ſur les toits, d'où elles faiſoient tomber des pierres ſur les Lacédémoniens, que quelques-unes même eurent pris les armes, la pluye rendit encore tout inutile ; & les éclairs éblouiſſant les yeux de tous, ne

leur laiſſoient point voir où ils devoient frapper.

Ariſtoméne vit alors que les deſtinées de la Meſſénie s'accompliſſoient, & qu'elle alloit ſubir le joug des Lacédémoniens. Il ſongea du moins à la conſervation des femmes & des enfans. Damagette courut à la défenſe de Tyndarée, Gorgus à celle d'Aſtioche, & Manticle à celle de Cloto. Plexippe avec quelques Soldats tenoit parole au traître Ariſtocrate. Il cherchoit à lui mettre ſa Maitreſſe entre les mains. Il périt dans cette entrepriſe; Manticle le jetta mort à ſes pieds d'un coup de lance, & il diſſipa facilement ceux qui combattoient ſous lui.

Ariſtocrate attendoit dans ſon quartier le ſuccès de l'enlévement, lorſqu'on lui vint dire que la Place étoit priſe. Ses Soldats le preſſant de ſortir contre les Lacédémoniens, il le refuſa lâchement, en diſant

qu'il ne reſtoit plus de Meſſéniens à qui ſon ſecours pût être utile.

Cependant Ariſtoméne ayant raſſemblé ce qu'il put de ſes plus braves Troupes, les avertit qu'il étoit temps de ſonger à la retraite, & qu'il falloit ſe faire un paſſage au travers des Ennemis. Il ſe mit à la tête, les femmes dans le centre, Gorgus & Manticle à la queue, & il marcha réſolu de paſſer, ou de mourir. Les Lacédémoniens jugérent à propos d'ouvrir le chemin, & ils y furent engagés par leur Devin Hécatus. Ainſi Ariſtoméne arriva ſur le Mont-Lycée, vers les frontiéres de l'Arcadie, avec les débris de ſes Citoyens. Il y fut reçu avec beaucoup d'humanité. Toutes les Villes de la Province l'envoyérent aſſurer par leurs Députés, qu'ils n'omettroient rien pour ſoulager la miſére des ſiens.

Ariſtoméne prit alors une réſolution que le déſeſpoir lui dicta,

mais qui pouvoit encore lui rendre ſa Patrie. Il fit entendre aux plus braves de ſon armée, que s'ils vouloient le ſuivre, il marcheroit vers Lacédémone, preſque dépouillée d'hommes, alors tous occupés au pillage d'Ira; ainſi, diſoit-il, ſi nous réuſſiſſons, nous forcerons les Lacédémoniens, s'ils veulent conſerver leur Ville, de nous rendre la nôtre, ou bien nous périrons les armes à la main, & nous laiſſerons à la poſtérité le plus mémorable exemple de la grandeur de notre courage.

Ce Conſeil fut tenu en la préſence d'Ariſtocrate, déſeſpéré de la mort de Plexippe, & ne ſongeant qu'à ſe venger d'Ariſtoméne. Il envoya un Exprès à Lacédémone avec une Lettre pour Archidamie: elle donna avis du péril que couroit la Ville; & on y apporta de ſi bons ordres qu'elle fut bientôt en état de défenſe.

Ariſtocrate avoit conduit la trahiſon juſques-là, ſans avoir été découvert; mais enfin il falloit qu'elle fût éclaircie pour être punie. Le Courrier qu'il avoit envoyé, fut arrêté au retour par quelques Arcadiens à qui la conduite de leur Prince étoit ſuſpecte. On le fouilla, & on lui trouva la réponſe d'Archidamie, qui révéloit leur intelligence. Alors on ne garda plus de meſures: les Arcadiens indignés de la lâcheté de leur Prince, ſe ſoulevérent les premiers: Ariſtocrate fut lapidé par les ſiens. Ils eurent tant d'horreur pour ſa mémoire, qu'ils ne daignérent pas même lui donner de ſépulture.

Cet événement mit fin à la ſeconde guerre Meſſéniaque. Ariſtoméne ramaſſa ce qu'il put de ſes Citoyens; & après avoir déliberé avec eux, ſur le parti qu'ils prendroient, il leur conſeilla enfin de paſſer en Sicile, où ils étoient ap-

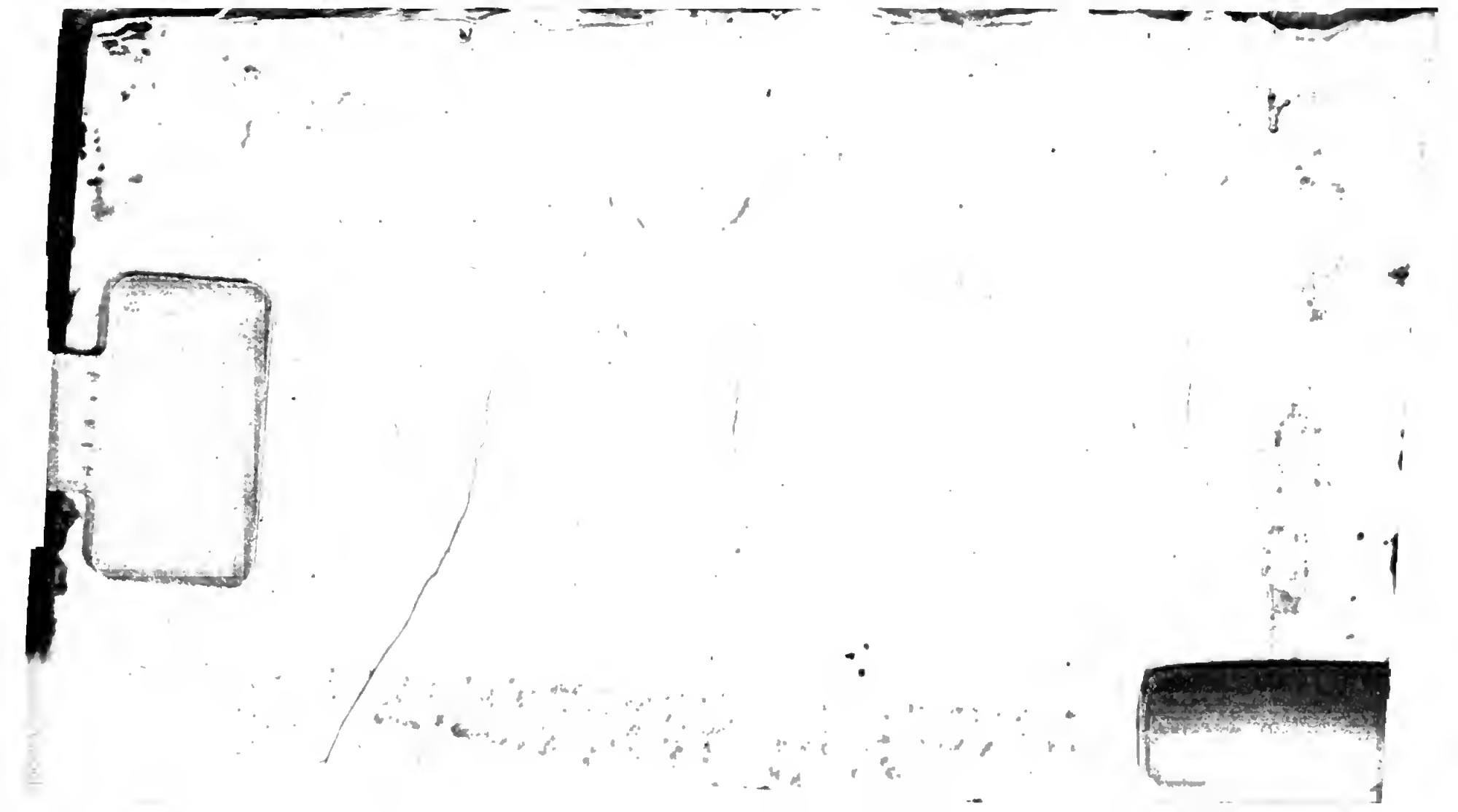
pellés, & où ils fondérent la Ville de Meſſine du nom de leur ancienne Patrie. Il nomma Gorgus & Manticle pour Chefs de la Colonie, & il paſſa dans l'Iſle de Rhodes avec Damagette, qu'il vit reconnoître Prince de Jalyſe. De là il étoit réſolu de paſſer à Sardis, & de ſe retirer auprès de Phraortès Roy des Médes, lorſqu'il fut attaqué d'une maladie qui l'emporta en peu de jours: ainſi mourut le plus grand homme de ſon ſiécle, & comparable à ceux des derniers, ſi ſa fortune eût égalé ſon courage.

Ses enfans conſervérent chérement ſa mémoire, & laiſſérent une poſtérité qui ſe ſoutint toujours dans des emplois honorables. L'infortunée Archidamie ne ſurvéquit pas long-temps à ſa mort; & la miſérable Méliſſe ſe reprochant ſa trahiſon, ſe pendit de déſeſpoir.

Fin du troiſiéme Tome.

TABLE

DU TOME TROISIÉME de l'Hiſtoire Secrette des Femmes Galantes de l'Antiquité.

TARPEIA ſous Romulus premier Roy de Rome, 1
Hiſtoire de Rhéa Silvia, 63
Callythie, Prêtreſſe de Junon Meſſénienne, 147
Hiſtoire d'Epébole & de Callythie, 241
Paſiphile, Courtiſanne de Milet, 279
Hiſtoire de l'Anneau de Gygès, 307
Archidamie, Prêtreſſe de Cérès de Lacédémone, 357
Hiſtoire du Prince Gorgus, 424

Fin de la Table du Tome III.